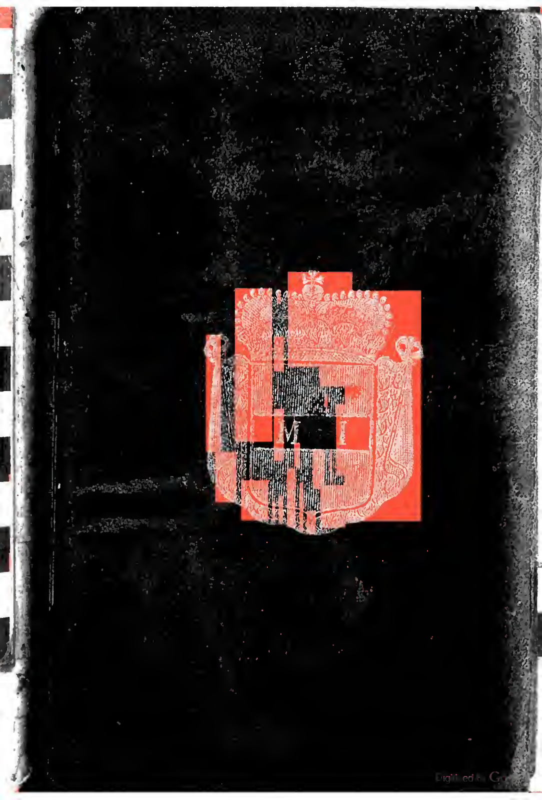
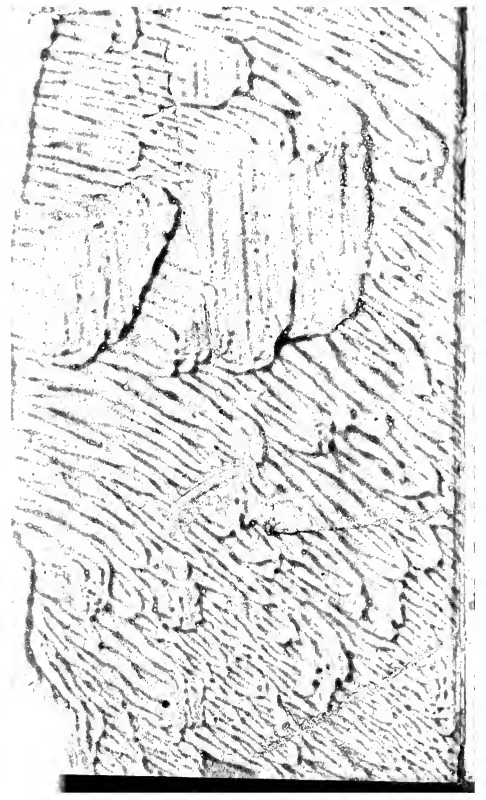
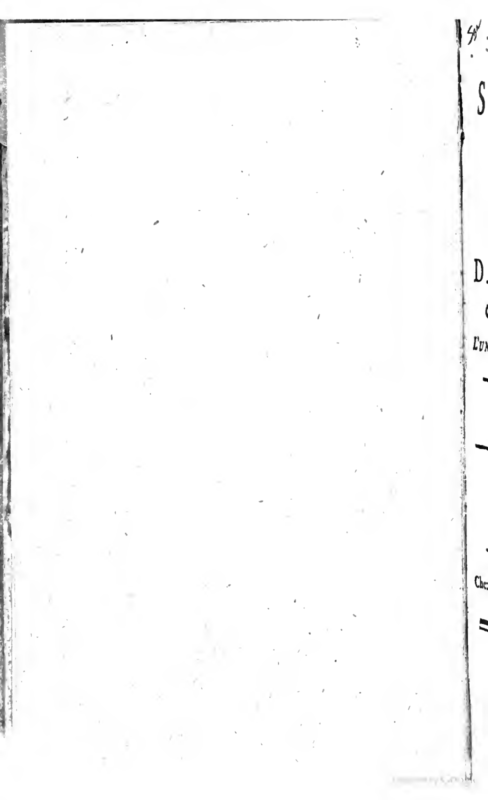

M
I







SERMONS
DE
M. MASSILLON,
EVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME SECOND.

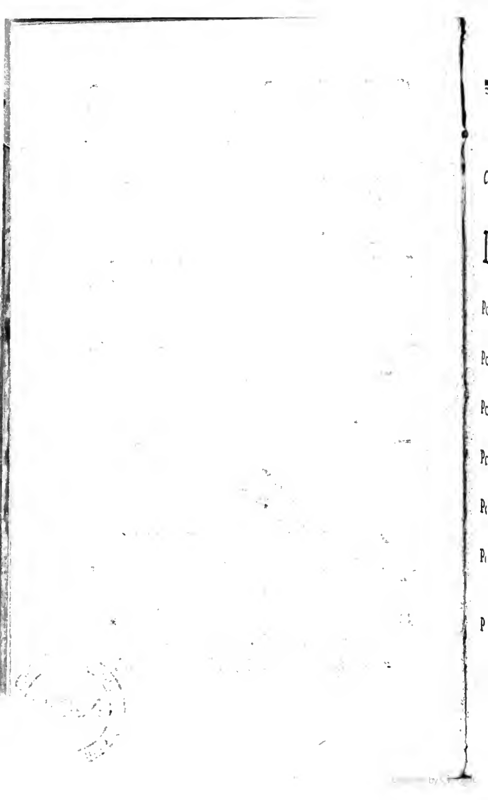


A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.
Les Frères ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SERMONS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.



SERMON



SERMON
POUR
LE SECOND DIMANCHE
DE CARÊME.

Sur le danger des proſpérités temporelles.

Reſpondens Petrus, dixit ad Jeſum: Domine, bonum eſt nos hic eſſe.

Pierre dit à Jeſus: Seigneur, nous ſommes bien ici. Matth. 17. 4.


'Où vient que l'Evangile remarque, que Pierre ne ſavoit ce qu'il diſoit, lorſqu'il exhortoit ſon divin Maître à fixer ſa demeure ſur le Thabor? C'eſt que ce n'eſt pas connoître le Chriſtianiſme, que de vouloir jouir du repos & de la félicité avant le travail & les ſouffrances. Il falloit que le Chriſt ſouf-

frît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire; telle a été la voie du Chef, telle doit être la voie des membres; il faut que les Chrétiens ſouffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour ſa gloire avec eux; point d'autre porte que les ſouffrances, qui puiſſe nous introduire dans ce ſéjour de délices qui nous eſt promis.

Voilà pourquoi la Religion ne ſemble avoir des anathêmes, que pour ceux qui reçoivent leur conſolation en cette vie. Par-tout, malheur à ceux qui rient, & qui ſont raſſaſiés: par-tout, les promeſſes conſolantes ne ſont faites qu'à ceux qui ſouffrent ici-bas: par-tout, le monde préſent eſt livré aux impies, comme leur poſſeſſion & leur héritage: par-tout, la récompenſe des Saints ſur la terre, ſont les larmes & les afflictions: partout enfin, leur Royaume n'eſt pas de ce monde.

Ce n'eſt pas que le ſalut ne ſoit poſſible à tous les états, ou que la Religion condamne les diſtinctions de la naiſſance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, & ſi néceſſaires à la ſubordination des

peuples & à la tranquillité des Empires. Les Rois furent appellés, comme les Pasteurs, à l'Etable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des Fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt*, comme sous la tente de Simon le Corroyeur. La Cour a eu de tout tems ses ames choisies comme le Cloître ; & nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance & la majesté du Souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur ; & dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, & non pas des instrumens de perdition & de vice.

Philipp. 4. 22.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice ; & comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, & en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de

l'inſtitution de la nature, mais du déſordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ſes innocentes délices : mais l'homme abuſa des bienfaits de Dieu ; dès-lors tout plaiſir lui fut ici-bas comme interdit ; parceque la joie ne convient qu'à l'innocence, & que d'ailleurs il eſt plus facile à la cupidité de s'en abſtenir, que d'en uſer ſans excès ; & comme tout eſt pur à ceux qui ſont purs, tout devient ſouillé à celui qui l'étoit déja par ſa tranſgreſſion.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jeſus-Chriſt contre les heureux du ſiécle. Mais que puis-je me propoſer en vous expoſant le danger de cet état ? Ce devroit être ſans doute de conſoler ceux que la Providence laiſſe ici-bas dans l'indigence & dans la misère ; mais cette inſtruction ſeroit ici déplacée, & ces ſortes de malheureux n'habitent guères les Cours des Rois : c'eſt donc de faire ſentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui ſe regardent comme malheureux, qui ſe plaignent ſans ceſſe de l'injuſtice de leurs maîtres, & qui

voyent, avec une douleur amère, leurs concurrens élevés & comblés : ſorte de mécontens dont les Cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, ſentir qu'ils ne connoiſſent pas le don de Dieu, & les marques ſignalées de miſéricorde que ſa bonté leur donne, & d'apprendre à ceux à qui tout réuſſit, & qui ſemblent n'avoir plus rien à deſirer ſur la terre, que ſi leur état paroît digne d'envie, ſelon le monde, il eſt terrible aux yeux de la foi : premiérement, parceque les chûtes y ſont preſque inévitables; ſecondement, parceque la pénitence y eſt preſque impoſſible. Tout y aide les paſſions; tout y éloigne les graces : & la foi n'y découvre que des occaſions de péché, & des obſtacles de converſion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

LE monde, dit ſaint Auguſtin, eſt plus dangereux lorſqu'il nous rit, que lorſqu'il nous maltraite; & les faveurs qui nous le rendent aimable, ſont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriſer : *Periculoſior eſt blandus quàm moleſtus.* En effet, ſoit I. PARTIE. Epiſt. 144.

que nous conſidérions les proſpérités temporelles par l'impreſſion qu'elles font ſur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux paſſions, lorſque le cœur eſt déja corrompu; vous conviendrez que le ſalut eſt ſi difficile dans cet état de félicité & d'abondance, que l'ame juſte doit regarder les proſpérités temporelles, comme des préſens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans ſa colère.

Je dis, ſoit que vous les conſidériez par les impreſſions qu'elles font ſur le cœur pour le corrompre. Car, premiérement, une ame chrétienne doit vivre étrangère ſur la terre: ſon
Apolog. origine, dit Tertullien, ſa demeure, ſon eſpérance, ſa nobleſſe, ſa couronne, ſont dans le ciel: ſon cœur doit être où eſt ſon tréſor. Si elle ceſſe de ſoupirer un moment vers ſa patrie, elle ceſſe d'appartenir au ſiécle à venir & à l'Egliſe des premiers-nés: ſi elle ſe plaît dans ſon exil, elle n'eſt plus digne de l'héritage. Son deſir fait ici-bas toute ſa piété: ſon inquiétude, tout ſon mérite: ſa conſolation, elle ne doit

la trouver que dans ſon eſpérance.

Or, cette diſpoſition, ſi eſſentielle à la foi, s'efface par la première impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, qui eſt une impreſſion d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raiſon auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ſes affections d'un monde qui a retiré d'elle ſes faveurs, & de ſe regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne poſſéde rien. Au contraire, les vûes de la foi ſont alors ſes plus douces penſées: rien ne conſole plus ſolidement ſes malheurs, que de pouvoir ſe dire à elle-même, que ce monde n'eſt pas ſa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du Fidéle ſont intérieurs, & ne ſauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace eſt la ſeule qu'une ame chrétienne puiſſe faire; que peu importe de perdre ou de poſſéder ce qu'on ne peut conſerver toujours; & que nous

étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la ſituation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus ſouhaitable.

Mais ces ſentimens que tout inſpire dans l'affliction, tout les efface dans la proſpérité. Car, mes Frères, qu'il eſt difficile de ſe déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorſque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer ſon tabernacle où l'on ſe trouve ſi bien; de gémir, comme le Prophéte, ſur la durée de ſon pélerinage, quand on n'en reſſent, ni les travaux, ni les amertumes, & de marcher ſans ceſſe vers ſa patrie, tandis qu'on trouve ſur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'inſenſé de l'Evangile ſe voyant dans l'abondance pour une longue ſuite d'années, convioit ſon ame à ſe repoſer: *Anima, requieſce;* Mon ame, repoſez-vous. C'eſt la première impreſſion que la proſpérité fit ſur ſon cœur: elle l'attacha à la terre, & lui fit chercher un injuſte repos dans les créatures.

Luc. 12. 19.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition; (car à la Cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la Religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage;) si vous me le demandez, dis-je, le voici: c'est-à-dire, que dès-lors, dit S. Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grace, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens & des plaisirs sensibles: c'est-à-dire, que, si le monde pouvoit être votre dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre: c'est-à-dire, que si l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel; du siécle à venir, ou du présent; de Dieu, ou de la créature, le choix seroit bientôt fait, & ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre: c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus Chrétien; car un Chrétien est un enfant des promesses, un homme du siécle à venir,

un citoyen du ciel, une portion du Chriſt, qui attend ſans ceſſe ſa réunion avec ce corps myſtique, qui ſe forme & s'acheve chaque jour, & n'aura ſa perfection & ſa plénitude que dans l'éternité : & non-ſeulement vos deſirs ne ſont que ſur la terre ; mais l'attente même des Juſtes, le régne de Jeſus-Chriſt, vous paroît la plus triſte & la plus affreuſe de toutes les penſées.

Je ſai que cette injuſte diſpoſition eſt cachée au fond de l'ame, & qu'on ne s'en apperçoit pas ſoi-même. Cependant c'eſt elle qui forme tous vos deſirs, qui régle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchans : c'eſt le reſſort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché ; & de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte ſenſible & particulier, & ne conſiſtant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne ſont jamais connus, jamais expiés ; par conſéquent, jamais remis : de ces péchés, qui n'étant, pour ainſi dire, que le fond de votre

volonté, sont la source de tous les autres, & ne paroissent jamais eux-mêmes : de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de Religion ; avec une tendresse même de conscience ; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le tems que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont-là des rafinemens ; & que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser, & non pas de l'aimer. Mais est-ce un rafinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel ; que la terre est pour vous une demeure étrangère ; un lieu de malédiction, d'où les enfans de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir ; & que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit & le privilége de citoyen des Saints ? Est-ce un rafinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les payens qui n'ont point d'espérance ; que de

n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi; & que faire du salut & de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déja jugé? Si ce sont-là des rafinemens, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des Payens, n'est donc plus qu'un vain systême d'un esprit oiseux; & c'est au monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé & des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables: car il n'est rien d'aimable que l'ordre, & nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité & la justice, & nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, & nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes: autrement nous serons injustes; nous contredirons même les plus vifs senti-

mens de notre conſcience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous ſentons bien que nous ne ſommes point dignes d'être aimés. Hélas! il eſt tant de momens où nous nous ſommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous; où tout ce que nous pouvons faire, eſt de nous ſouffrir; où nous avons beſoin de diverſions & d'amuſemens, qui nous détournent de la vûe intérieure & humiliante de nos propres défauts, & nous empêchent de retomber ſur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'eſt l'homme montré à lui-même, & qui ne peut ſoutenir un inſtant la vûe de ſa propre misère: marque infaillible que nous ſommes haïſſables, & que c'eſt un déſordre de s'aimer; j'entends de s'aimer pécheur, & dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce diſcours regarde, eſt une recherche éternelle de vous-même: & de-là, tout ce qui plaît, tout ce qui flate, tout ce qui nourrit la vie des ſens, devient un beſoin dont vous ne pouvez

plus vous passer : de-là, les plus saintes Loix de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soit peu sur soi pour les observer : de-là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent : on diroit que tout est fait pour vous; que tout vit pour vous; que tout subsiste pour vous; que tout le reste n'est rien que par rapport à vous; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de-là, tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour propre : on étudie vos goûts; on devine vos penchans; on ne s'insinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne; rien ne vous contredit; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits. Je ne sai si vous nous accuserez encore ici de rafiner; mais je sai que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous de-

mande. Qu'ont fait de plus les grands Saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le ſeul objet & le ſeul point de vûe de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui; pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne ſe rapportoit pas à lui; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Pouſſez le paralléle, & vous verrez que vous êtes plus encore votre idole & votre divinité, que le Seigneur n'eſt le Dieu de ceux qui l'aiment & qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, & on ne compte pour rien de vivre ſans culte, ſans amour pour Dieu; de ne le mettre pour rien dans le détail de ſa vie; c'eſt-à-dire, de vivre comme ſi nous n'étions ſur la terre que pour nous, & que nous duſſions borner nos affections, nos craintes, nos deſirs, nos eſpérances à nous-mêmes.

La troiſiéme impreſſion que fait la proſpérité, eſt l'élévement du cœur: je ne parle pas de cet orgueil groſſier & déclaré, qui faiſoit dire à un Prince

de Babylone : Je monterai, j'éléverai mon trône au-dessus des nuées, & je deviendrai semblable au Très-haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, & presque inséparable de la grandeur. Je sai qu'il est des personnes qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux & facile, ou enfin, qui voulant paroître par un rafinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, & applanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté, que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang & sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrette erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faisons entrer la naissance, la gran-

deur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous ſommes; & que de tous ces avantages, qui ſont au-dehors de nous, & qui par conſéquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin une erreur qui nous perſuade que nous ſommes aux yeux de Dieu & dans l'ordre de ſa providence, des créatures privilégiées, & auſſi diſtinguées que devant les hommes & dans l'ordre extérieur de la ſociété. Leur proſpérité, dit le Prophéte, les affranchit des travaux & des misères communes au reſte des hommes; & voilà pourquoi un orgueil ſecret s'eſt emparé de leur cœur: *In labore hominum non ſunt ..... ideò tenuit eos ſuperbia.* Auſſi, le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux Grands du monde, eſt de ne point s'élever: *Non ſublimè ſapere.* Pſ. 72. 5. 6. 1. Tim. 6. 17.

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les Grands cette dangereuſe impreſſion: les vices ſont applaudis; la médiocrité des talens, cachée ſous l'artifice des louanges; leur orgueil juſ-

tifié par les noms pompeux de grandeur d'ame & d'élévation de sentimens : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont paîtris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous, Ministres de la Vérité, & dont les lévres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des Grands, des éloges que la Religion désavoue ; & sous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des Grands ; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste & de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sai quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, & qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes ; la louange étoit trop gros-

fière pour être perſuadée : il écoute cependant avec complaiſance des applaudiſſemens qui ſemblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu & d'immortel : ſon cœur en eſt touché, ſi ſa raiſon n'en eſt pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blaſphêmes, des titres & des éloges, qui ne ſont dûs qu'au ſeul Roi immortel des ſiécles; & les vers qui le dévorent ſur l'heure, nous laiſſent comprendre quel fut l'excès de ſon impie vanité, puiſqu'elle mérita d'être punie d'un ſi affreux ſupplice.

Voilà les premiers dangers de la proſpérité, tirés des impreſſions qu'elle fait ſur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déja corrompu, me paroiſſent bien plus à craindre. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choſes d'ici-bas, comme d'une ſource funeſte, naiſſent ces deſirs infinis & inſatiables, dont parle S. Paul, qui tuent l'ame : c'eſt-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie; vous ne cherchez plus

qu'à vous y aggrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez ſeul pouvoir l'occuper toute entière. Vous ajoûtez, dit un Prophéte, l'héritage de vos voiſins à celui de vos pères; vous paſſez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit ſi ſagement miſes à vos biens & à votre fortune; vous appellez les terres de vos noms; il ſemble que l'univers entier ne pourra plus ſuffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez ſouvent un Naboth de vous céder ſon champ & la ſucceſſion innocente de ſes pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déja; vous faites des droits les plus douteux, des droits inconteſtables, & forcez l'équité de plier ſous la puiſſance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours: vous ne faites pas attention, ſi la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, ſi le public en ſouffrira, mais ſeulement ſi vous aſſurez à vos enfans une fortune plus durable; ce n'eſt plus la vocation du Ciel qui décide de leur deſtinée, ce ſont vos intérêts temporels: l'Egliſe

eſt obligée de recevoir des mains de votre cupidité, des ſacrifices qu'elle déteſte ; vous tranſportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre ; pour ne pas partager vos biens, & pour ſoutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez & vous deshonorez l'héritage de Jeſus-Chriſt ; vous placez dans le Sanctuaire des vaſes de rebut & d'ignominie ; vous achetez quelquefois même le don de Dieu ; &, comme cette mère de Michas, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maiſon même, un nouveau ſacerdoce & un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laiſſant plus de modération, vous eût laiſſé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du ſang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler ſans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes & des provinces : ce n'eſt pas à nos diſcours à réformer ces abus ; c'eſt à la ſévérité des loix, & à la

juſte indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes, qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le ſujet le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : vous ſouffrez impatiemment, que des hommes ſortis, pour ainſi dire, de la terre, oſent diſputer avec vous de faſte & de magnificence ; parer leur roture & leur obſcurité, de vos grands noms, & inſulter même par des profuſions inſenſées, à la misère publique dont ils ont été les artiſans barbares : vous ſentez toute l'horreur d'une proſpérité née de l'injuſtice, & vous ne connoiſſez pas les dangers de celle que la naiſſance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que l'une commence & l'autre finit toujours par le crime ; c'eſt que les uns jouiſſent d'un bien injuſtement acquis, & que les autres abuſent d'une fortune légitime.

En effet, en ſecond lieu, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie, qui deshonorent le Temple de Dieu en nous. Or, qui ne ſait que la proſpérité fraye mille voies à ce vice honteux?

Car, je ne vous dis pas que la ſeule molleſſe, inſéparable de l'abondance, eſt un acheminement preſque infaillible à la licence des mœurs ; & qu'une vie toute oiſeuſe, telle qu'on la méne dans l'opulence, touche de près à la diſſolution. Eh! où naiſſent les monſtres & les paſſions exécrables, que dans les Palais des Grands? Les vices communs ne plaiſent plus ; & pour réveiller ces ames voluptueuſes, il faut que des excès bizarres & une affreuſe diſtinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Liſez les divines Ecritures: de-là vient la chûte de David; les égaremens inſenſés de Salomon; les voluptés déméſurées de Baltaſar; le ſcandale de la Cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que ſouvent l'ame eſt redevable de ſon innocence à la difficulté de la tranſgreſſion; qu'on n'aime pas les plaiſirs qui coûtent trop; que les obſtacles qu'une fortune médiocre met à nos deſirs, font ſouvent prendre un parti généreux au Fidéle, & l'attachent au devoir par des liens plus ſaints & plus durables : mais que pour les Grands,

leurs desirs deviennent la seule régle de leurs passions ; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même ; les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être desirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son desir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie; & à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang & le péril de leur ame : tout est facile aux passions des Grands. Hélas ! le crime plaît avec toutes ses contradictions & ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en applanit les voies, & qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre ?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, & quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre ; mais que la vertu même des Saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des Grands & des heureux du monde ; leurs regards trouvent partout

tout des écueils; tout veut plaire; tout s'étudie à corrompre le cœur; tout fait gloire de l'avoir corrompu: le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable; de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flatant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte & la bassesse, en réveillent le desir. A peine Sara eut paru dans les Royaumes de Pharaon & d'Abimélech, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, & leur inspirent des desirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le Juste lui-même tomberoit; & comment peut-il arriver qu'une ame déja amollie par la prospérité, se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les desirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le Prophéte, *monte toujours.* Les biens, le rang, la naissance font comme une loi de l'ambition : il seroit honteux d'être né quelque chose, & de ne point penser à s'élever ; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui deshonore, & que le monde traite de pusillanimité, ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste & de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrens, s'élever sur les débris de la Religion & de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis Chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élévent ; s'affliger de leur élévation qui nous recule ; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions ; entrer dans les passions de

Ps. 73. 23.

ceux à qui nous avons intérêt de plaire ; décrier la vertu même & le mérite qui nous devient un obſtacle ; ſacrifier l'intérêt public à nos intérêts perſonnels ; & faire de notre fortune, notre religion & notre dieu. Voilà les premiers dangers de la proſpérité : elle inſpire les paſſions en corrompant le cœur ; elle les favoriſe lorſqu'elle l'a déja corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens & aux titres que nous tenons de nos ancêtres, & ſortir d'un état où la Providence nous a fait naître ? Non, mes Frères ; mais c'eſt de nous dire premiérement à nous-mêmes, que pour poſſéder tout ce qui peut ſervir à la félicité des ſens, il ne nous eſt pas plus permis pour cela de les ſatisfaire ; que ce n'eſt pas le dégré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits ſur les plaiſirs les plus permis ; que le pécheur, quelque élevé qu'il puiſſe être, n'a plus de partage que les larmes & la violence ; que ſes crimes lui ont rendu inutiles preſque tous les avantages de ſon abondance ; & que

ſon élévation, loin d'adoucir ſa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'eſt en ſecond lieu, de comprendre, que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien à ce que nous ſommes en effet devant Dieu; que nos vertus ſeront à ſes yeux nos ſeuls titres; & que tout ce faſte & toutes ces dignités qui nous environnent, enſevelies avec nous dans le tombeau, nous ſerons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant ſon Tribunal redoutable.

C'eſt enfin, de regarder les Royaumes du monde, & toute leur gloire, comme un ſpectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Oſtendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum;* c'eſt-là le point de vûe ſéduiſant; c'eſt de cet éloignement ſeulement, que tout ce vain amas de gloire & de grandeur peut impoſer aux ſens & à la raiſon: à peine y touchez-vous, que le charme ceſſe, l'objet change de face, & vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes & les grandeurs qu'on

Matth. 4. 8.

ſe propoſe ici-bas, il n'eſt que le deſir & l'eſpérance qui flate & qui enivre. Il eſt doux d'eſpérer: voilà le ſeul plaiſir que l'homme puiſſe ici-bas ſe promettre. Dès que tous vos deſirs ſont accomplis, & que vous n'avez plus rien à prétendre; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux deſirs & des eſpérances nouvelles, viennent encore vous amuſer & vous ſéduire: il faut que l'erreur de l'avenir nous ſoutienne; le préſent, quel qu'il puiſſe être, n'eſt jamais rien pour nous. Auſſi, le tentateur nous laiſſe toujours quelque choſe à eſpérer: *Hæc omnia tibi dabo*; c'eſt-là ſon artifice: il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos paſſions; il ſait bien que le ſeul ſecret de tromper les hommes, n'eſt pas de contenter leurs deſirs, mais de leur en inſpirer: voilà pourquoi vous devriez être encore plus déſabuſés du monde, vous mes Frères, que ceux qui naiſſent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez ſentir le vuide de tout ce qui fait l'agitation & l'empreſſement des autres hommes. Com-

Ibid. v. 9.

me vous jouissez de tout ce que les autres desirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur & de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point, & qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de cha-

que état, puſſent devenir des moyens & des reſſources de ſalut, à l'ame fidéle qui s'y trouve engagée ; & que pour rendre tous les hommes inexcuſables, vous avez permis que vos ſerviteurs ſe ſoient ſanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voyent périr tant d'ames mondaines. Voilà les ſentimens de la foi ſur les proſpérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles ſont des occaſions de péché, il faut vous montrer qu'elles ſont encore des obſtacles de pénitence.

UN état où les graces ſpéciales ſont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obſtacles infinis aux ſaintes inſpirations, où les difficultés de ſalut, même extérieures, ſont d'une nature à n'être d'ordinaire ſurmontées que par des coups ſinguliers de la grace ; un état tel que je viens de le dépeindre, eſt ſans doute un grand obſtacle à la pénitence. Or, voilà les trois raiſons qui établiſſent ma ſeconde propoſition ſur le danger des proſpérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît. II. PARTIE.

Je dis premiérement, que les proſ-

pérités temporelles ſont de grands obſtacles de converſion, parceque les graces ſpéciales y ſont plus rares. En effet, ouvrez les Livres ſaints; que voit-on de plus ſouvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Par-tout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil éléve au-deſſus des autres: partout l'arc des puiſſans eſt briſé, & les foibles ſont revêtus de force: partout il laiſſe ſécher l'herbe qui croît au-deſſus des toîts; & pour être plus élevée, elle n'en eſt pas plus favoriſée des roſées de ſa grace; tandis qu'il revêt de beauté le lys qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines: par-tout il briſe les cédres du Liban qui paroiſſoient en ſûreté; & l'arbre planté ſur le bord des eaux, porte du fruit en ſon tems: par-tout en Jeſus Chriſt, c'eſt-à-dire, parmi ſes Diſciples, on ne compte pas beaucoup de nobles & de puiſſans: les figures & les maximes des Livres ſaints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'eſt pas qu'en Dieu

il y ait acception de personnes : je l'ai déja dit ; la grace chrétienne embrasse tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à sa créature ; &, sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espéce de compensation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes ; & que dans la confusion où tout paroît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le Juste gémit dans l'obscurité & dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, & une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du Fidéle la providence de Dieu & la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grace sont comme l'hé-

ritage & la portion du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense & de son partage; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux ames obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissans & aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une œconomie digne de l'Auteur de la nature & de la grace: c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, & le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, & offrir pour lui le sacrifice de ses prières & de ses souffrances.

Aussi, mes Frères, on trouve tous les jours des ames simples, nées dans l'état le plus vil & le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience

que la ſeule apparence du mal bleſſe, d'une élévation de prière qui ſurprend ceux à qui elles confient avec ſimplicité les opérations de la grace ſur leur ame; tandis que ſouvent les premières vérités de la Religion ſont à peine connues de ceux qui habitent les palais des Rois; tandis qu'on voit tous les jours des perſonnes d'un certain rang, vieillir ſans aucun ſentiment de foi & de piété; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivreſſe pour la Cour, pour la faveur, pour les plaiſirs, la même ſenſibilité pour le plus léger refroidiſſement du Maître, que dans l'âge le plus vif & le plus floriſſant; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, & trouver en elles un fonds de répugnance & de dégoût, qui leur rend inſipide & inſoutenable, tout ce qui a rapport au ſalut.

Telle a été dans tous les tems la conduite de la grace: les grands dons ont toujours été réſervés aux perſonnes les plus viles ſelon la chair: les puiſſans du monde ſont moins propres aux deſſeins de Dieu; & ſi ſa fa-

geſſe s'en ſert quelquefois, elle ſe ſert de leurs paſſions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des Juſtes.

En ſecond lieu, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parceque les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit ſaint Auguſtin, que la juſtice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promeſſes de la grace. Vous êtes peut-être, par les ſuites d'un naturel heureux, ſincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidéle, maître généreux, ennemi de la violence & de l'injuſtice : ces vertus deſtituées de toute charité, l'ouvrage ſeul de la nature, & inutiles pour le monde à venir, ſont utiles pour le monde préſent. Par-là ſe maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne-foi des commerces, l'ordre de la ſociété. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenſer des vertus toutes mondaines: il ménage des faveurs temporelles à des juſtes tempo-

rels, pour ainsi dire ; car sous ce Juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme des exclusions de la grace qui fait les Saints, & des présens que Dieu dispense dans sa colère.

Je sai que cette régle n'est pas universelle, & que le Juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, & l'abondance dans ses maisons ;* mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne : & vous sur-tout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité, que de la faire servir à la félicité de vos sens, & à vivre dans la mollesse & l'oubli de Dieu ; vous avez grand sujet de trembler & de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut ; nulle impression de grace qui me conduise à une démarche solide de pénitence : l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse & me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortu-

Ps. 121, 7.

ne, pour l'établissement & l'élévation de ma maison, pour le service du Prince & la gloire de la nation, & nul sentiment pour mon salut éternel : & le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la Religion & pour le service du Maître des Rois de la terre. Grand Dieu ! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs ? Eh ! frappez-moi plutôt ici-bas, & réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation, où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu ! & laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi ; & le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les graces sont moins abondantes dans la prospérité ; parceque souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, & qu'il n'a permis que nous

y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos desirs. Au lieu de lui demander sa grace, l'affoiblissement de nos passions & les dons du siécle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux & des souhaits que pour la terre, pour les biens & la gloire que le monde estime. Le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, & indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a puni en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos desirs; il nous a, pour ainsi dire, porté lui-même sur ses aîles au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégoûts & des disgraces, comme la plus sûre pour votre salut, & la plus convenable à la fragilité de vo-

tre cœur & au caractère de vos penchans : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement, est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, & qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses desirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions & la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils, qui en sont inséparables, se changeroient pour vous en moyens de salut; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver, vont devenir pour vous des écueils.

Il eſt donc certain que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parce-que les graces qui forment le repentir y ſont plus rares. Mais de plus, je dis en ſecond lieu, que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parce-qu'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux Grands & aux heureux du monde; ſeconde raiſon: & voici les motifs ſur leſquels elle eſt fondée.

Premiérement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent au Tribunal dans toute la ſincérité de Dieu. Or, ſoit que par une oppoſition naturelle à la vérité, les perſonnes élevées n'aiment pas à l'entendre; ſoit que par une foibleſſe indigne de la ſainteté & de l'autorité du Sacerdoce, on craigne de la leur dire, il eſt certain que les Grands & les Puiſſans trouvent rarement de ces hommes fidéles à leur miniſtère, & en qui la parole du Seigneur ne ſoit point liée, lorſ-

qu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conſcience. Les Nathan & les Jean-Baptiſte ne ſont pas de tous les ſiécles. La préſence ſeule des Grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit inſtruire ; on reſpecte leurs paſſions comme leur rang & leurs titres : le Juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt, ſemble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; & pourvû qu'on n'applaudiſſe pas à leurs crimes, on s'applaudit preſque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les Miniſtres même les mieux intentionnés ſe perſuadent qu'il faut ici de la complaiſance ; on a recours à des ménagemens qui bleſſent le devoir; on accommode la régle aux perſonnes, loin de juger les perſonnes par la régle ; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la Loi. Ainſi la vérité n'eſt jamais montrée aux Grands, que ſous le voile des adouciſſemens & des meſures ; & il eſt rare qu'ils faſſent pénitence, parcequ'il eſt rare qu'ils ſoient inſtruits. C'eſt la plainte que faiſoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui vide-*

runt tibi falsa & stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pænitentiam provocarent. Thren. 2. 14.

Mais je veux qu'ils trouvent des Ministres fidéles, & qui ne connoissent personne selon la chair ; car il est encore des Prophétes dans Israël ; la grace de la pénitence est une grace de docilité & de soumission ; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, & savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentimens, respecter vos erreurs, & applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé ; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, & par lui à la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des loix, où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une Cour superbe, n'écoute

qu'avec dérision les sages conseils du Prophéte Elisée, & prend pour une simplicité, le reméde que l'homme de Dieu lui prescrit, & la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au Tribunal un goût de rafinement & de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grace de la pénitence, qui est une grace de simplicité & d'enfance chrétienne. Si le Ministre saint ne parle pas le langage du monde ; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang & à la naissance ; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des Fidéles ; s'il vous prescrit les mêmes devoirs ; s'il vous prédit les mêmes malheurs & les mêmes peines ; s'il trouve dans vos passions la même énormité ; s'il vous conseille les mêmes remédes : vous traitez son zèle de simplicité ; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde & de ses usages : vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang : il semble qu'il y a un autre Evangile

pour vous que pour le peuple ; qu'en Jesus-Christ il y a distinction de grec & de barbare, de noble & de roturier ; & que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des Saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des Grands & des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors & dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car, je ne vous dis pas premiérement, qu'un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parceque cet amour est comme endormi & rassasié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut presque rien sur les ames heureuses. Le Riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance ? d'abbattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lors-

Luc. 12. 18.

qu'on ne se suffit plus à soi-même ; on ne cherche le repos dans l'Auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassés n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison & sous la pesanteur de ses chaînes. L'Enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous - même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui ; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur & de la prospérité, a rappellé dans votre esprit des images plus douces & plus riantes ; & vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts & des afflictions; vous périrez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce si j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places & de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au Tribunal de Jesus-Christ, & qui vous enga-

ge en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse & réprouvée de Dieu. Quels nouveaux abîmes! si la briéveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence! que de déprédations! que de violences! que de malheurs publics & particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples & des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événemens publics & funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrettes, ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, & peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, & ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs, & qui vous

devoient leur fortune & leur place ! Où sont les Grands qui fassent entrer ces détails & cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence ?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous seroit nécessaire ; votre rang & vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde & des affaires : les macérations seroient le seul reméde qui pourroit expier vos voluptés passées ; les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité, vous les interdisent : la fuite des honneurs serviroit d'expiation aux excès passés de votre ambition ; & pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles graces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur ; & il faut que vous souffriez des hommages ; & que comme Saül, après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on auroit pour votre personne : la prière soutiendroit vos foibles desirs de pénitence ; & les embarras de votre fortune,

tune, ou ne vous en laiſſent pas le loiſir, ou vous en ont fait perdre l'uſage : la proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Auſſi, mes Frères, la pénitence des Grands & des Puiſſans, eſt d'ordinaire ſi imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts ſont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légére démarche pour ſortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu conſommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout, un diſcours, un deſir, un ſentiment : les ſignes de la piété paſſent pour la piété elle-même ; & n'être plus pécheur, eſt pour eux la plus ſublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où les titres & le rang n'ajoûtent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, & non pas par le rang qui lui donne du prix devant

les hommes; & tout ce que l'élévation ajoûte à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs & plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures & éclatantes, que dans les actes pénibles & secrets de la foi & de la piété. Ils favorisent le culte & la Religion; ils protégent les gens de bien; ils entrent dans les œuvres de miséricorde; ils soutiennent les aziles publics de la misère ou de l'innocence: mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence & de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas: ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils employent leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croyent dispensés de le faire; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa jus-

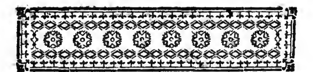
tice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils servent au salut des autres, & rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle sauve Moyse des eaux ; elle employe ses biens & son autorité, à l'éducation du conducteur d'Israel, qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte & le met au nombre de ses propres enfans : mais sa vertu ne va pas plus loin ; contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi & l'innocence ; & pour être la protectrice de Moyse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités & des coutumes d'Egypte. Tels sont les dangers de la prospérité : elle facilite toutes les passions ; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Etes-vous né dans l'élévation & dans l'abondance ? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux Chrétiens ; & que si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager & le mérite de les mépriser, & des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libérale-

ment ce que vous avez reçu gratuitement : pensez que l'élévation ou la bassesse du Chrétien, est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses panchans ; & que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable & la dernière des créatures devant Dieu : pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule ; & que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient sauvé dans l'obscurité : pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les loix de l'Evangile ; & qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin, que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement ; que ce sont pour vous des piéges & des tentations plutôt que des avantages ; & que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité vous en jouissez & n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligés par des pertes & par des disgraces? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siécles: souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, & qu'on seroit obligé de méprifer si on le possédoit encore: souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau & la récompense des Justes; qu'on ne peut aller à la gloire des Saints que par la croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; & qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions & vos peines passées, contre tous les sceptres & toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes; & dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.* *Oraison du troisiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SECONDE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur l'Impénitence finale.

Ego vado, & quæretis me, & in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché. Jean. 18. 21.

SI vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la Religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; & il me semble, qu'en exposant de si formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les

frayeurs excessives qu'elles pourroient jetter dans les esprits, que pour réveiller l'attention & la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques : vos villes démolies, vos femmes & vos enfans menés en servitude, & l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares & infidèles, que Jesus-Christ vous annonce aujourd'hui; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du Mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, & sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessoit de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, & l'impénitent au lit de la mort, qu'on vous annonce; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles & rejettés ; la réprobation consommée en ce moment fatal ; & une ame depuis long-tems infidéle à la grace, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de Fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est

celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'eſt la vôtre, mon cher Auditeur, ſi vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, & vous le chercherez, & vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu! mais que devient votre bonté, lorſque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? Ses pleurs, ſes ſanglots, ſa bouche tremblante collée ſur le ſigne ſacré de ſon ſalut, ſes promeſſes de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? & devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé? Ne mettons point de bornes à ſes miſéricordes infinies, mes Frères; il peut ſe laiſſer fléchir : mais vous ne le fléchirez pas ; & il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque ſexe, de quelque rang que vous puiſſiez être.

Cette matière eſt trop effrayante pour y chercher un autre deſſein, que

celui que les paroles de Jesus-Christ elles-mêmes nous fournissent : si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or si vous différez jusques-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parceque vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, & de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non potestis venire;* parceque, supposé même que vous soyez en état de le chercher, & que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, & vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* *Joan. 8, 22.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, & de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, & qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher & retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible ;

la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. SI vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parcequ'alors vous ne serez plus en état de chercher Jesus-Christ : *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jesus-Christ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jesus-Christ : parceque, ou le tems vous manquera; ou le tems vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premièrement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un tems que

Dieu ne vous a point promis, & qu'il refuſe tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément ſur vous, comme un vautour cruel ſur une proie tranquille & inattentive ? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours ſon Ange pour vous préſerver; & qu'une chûte ſoudaine, un naufrage imprévû, un édifice écroulé ſous vos pieds, un coup conduit par le hazard, un lâche ennemi, un domeſtique infidèle, & tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, & ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? Qui peut vous garantir qu'une révolution ſubite d'humeurs ne vous fera pas expirer ſur le champ entre les bras de vos amis & de vos proches, ſans mettre, entre une ſanté parfaite & le trépas, que le dernier ſoupir d'intervalle ? Ces malheurs ſont-ils impoſſibles ? ces accidens ſont-ils fort rares ? s'eſt-il paſſé une ſeule année, un

ſeul jour preſque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? Les têtes les plus illuſtres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous eſt-on venu annoncer avec allarme: Un tel vient d'expirer au ſortir de table, du jeu, du crime quelquefois? Le Miniſtre de Jeſus-Chriſt s'eſt préſenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun ſigne. Quelle conſternation alors! quels retours ſur vous-même! quelles réflexions ſur l'inconſtance de la vie & de toutes les choſes humaines! quelles réſolutions ſecrettes de prendre de loin vos meſures, de peur d'être ſurpris à votre tour! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut être ces terribles accidens ſont ils arrivés à vos yeux? & ſans ſortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-deſſus quelque leçon domeſtique? Or, je vous demande, quels ont pu être les deſſeins de la miſéricorde de Dieu, en vous ménageant des ſpectacles ſi effrayans? N'eſt-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin ſeroit ſemblable? Que ſai-je, ſi la diſpoſition même de votre tem-

pérament ne vous laiſſe rien à craindre là-deſſus ; ſi vous ne portez pas déja la mort dans le ſein ; & ſi au premier jour votre fin ſoudaine & ſurprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous ; & ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions ſur l'abus du monde & de ſes eſpérances ?

Quel eſt donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez moins vous répondre ? Si vous comptiez ſur le ſuccès de quelque grande entrepriſe ; la ſageſſe de vos meſures, le ſecours de vos amis ou de vos ſujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puiſſance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez ſur le tems. Eh ! qui peut être votre garant ? de qui les jours & les années dépendent-ils ? qui eſt celui qui fait lever & coucher le ſoleil ſur nos têtes ? Commanderez-vous à cet aſtre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arréter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laiſſer le loiſir d'achever la victoire, & de dompter vos paſſions ?

Les titres, le rang, la puiſſance les ſceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit ſur un ſeul de nos momens? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'inſtant qui ſuit? n'eſt-ce pas ici où Dieu veut nous faire ſentir qu'il eſt le maître; qu'il tient nos deſtinées entre ſes mains; & que nous ſommes bien peu excuſables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne ſaurions jamais tenir que pour l'inſtant préſent, qui n'eſt déja plus?

O vous, mon Dieu! qui ſeul avez poſé des bornes à la vie de chacun de nous; vous qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui préſidâtes au moment de ma naiſſance, & qui dès-lors marquâtes ſur mon front celui de ma mort; vous ſeul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil & de mon pélerinage; vous ſeul voyez ſi je ſuis encore loin de ma courſe, ou ſi je touche déja au terme fatal, au delà duquel eſt la mort & le jugement.

Mais vous vous raſſurez peut-être ſur ce que ces exemples de mort imprévue ſont rares ; & que ce ſont-là de ces coups extraordinaires & uniques, qui ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux. Je pourrois vous dire, que la juſtice de Dieu les rend tous les jours très-communs; & que ce qui étoit rare dans les ſiécles qui nous ont précédés, eſt devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidens ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux ; outre qu'il peut arriver que vous ſoyez de ce petit nombre ; & que quand ce malheur ne devroit tomber que ſur un ſeul de vos citoyens, vous ne ſeriez pas ſage de ne pas le craindre : outre cela je vous dis que le plus grand nombre eſt de ceux qui ſont ſurpris; que preſque tous les pécheurs meurent lorſqu'ils croyent la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, & à l'heure qu'on y penſe le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'eſt jamais le dernier dans notre eſprit; que lorſqu'étendu ſur le lit

de votre douleur, la mort sera déja à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, & la proposition qu'on vous fera d'appeller un Ministre de Jesus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appellé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paroître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le tems ne soit refusé, & qui n'aille paroître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le tems vous soit accordé, & que les Ministres du Seigneur ayent le loisir de vous venir

dire, comme autrefois un Prophéte au Roi de Juda : *Réglez votre maison*, *car vous mourrez* ; l'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jesus-Christ ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une ame criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids & la multitude de ses maux, & à qui il reste à peine encore assés de vie pour animer son cadavre ? Quoi ! vous voulez qu'avec une raison, qui déja s'enveloppe ; une langue, qui se lie & s'épaissit ; une mémoire, qui se confond ; un cœur, qui s'éteint ; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience ; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué ; & en un mot, qu'il entre dans des soins & dans un détail, à qui l'esprit le plus serein & la raison la plus entière, pourroit à peine suffire ? Vous voulez que cette ame déja immobile & liée des chaî-

Is. 38. 1.

nes de la mort, ſente l'horreur de ſes iniquités paſſées; qu'elle penſe ſérieuſement à implorer les miſéricordes de ſon Dieu; elle, dont les idées mourantes ne reſſemblent plus qu'à des ſonges, & qui ne penſe plus, que comme on penſe en dormant?

Grand Dieu! vous, qui du haut de votre juſtice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvemens ſecrets de cette ame infortunée, que ſe paſſe-t-il en ces derniers momens entr'elle & vous? qu'y découvrez-vous, qui puiſſe réparer une vie entière de crime, & appaiſer votre colère? Se tourne-t-elle ſeulement vers ſon Créateur? adore-t-elle en ſecret l'Auteur de ſes bienfaits, & le Vengeur de ſes ingratitudes? s'anéantit elle ſous la main levée pour la frapper? ſe regarde-t-elle comme une victime deſtinée à des tourmens éternels, ſi vous la jugez ſelon votre juſtice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de ſa douleur, les cris d'un repentir ſincère? lui échappe-t-il ſeulement un deſir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand

Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paroître, que les derniers efforts d'une ame qui se défend contre le trépas, & d'une machine qui se dissoud ?

Répondez ici pour moi, vous mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusqu'aux portes du tombeau, & en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie & la mort, les soins de votre éternité vous occupoient-ils encore? Où étiez-vous alors ? quel usage faisiez-vous de votre raison ? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses & mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre salut ? que furent pour vous les derniers remédes des mourans que l'Eglise vous appliqua ? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jesus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle ame seriez-vous allé présenter aux pieds du Tribunal redoutable ? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en santé ? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est

capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? Ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? & le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort: c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant; des momens si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, & à régler une maison terrestre. Des proches, des enfans avides attendent autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfans d'Isaac, à surprendre un père mourant, & à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du tems,pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux, les soins de la conscience; l'af-

faire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt appellé; car il faut attendre que le mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voye approcher ſans effroi: cependant le mal preſſe; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ſes déſordres; il faut ſe contenter de quelques termes vagues & mal ſuivis qu'on lui arrache. Nous lui faiſons dire qu'il ſe repent; mais le lui faiſons-nous ſentir? Nous lui demandons quelque ſigne; il léve des yeux mourans; il s'efforce en vain de remuer une langue déja immobile; il conſent de la tête; nous croyons l'entendre, mais s'entend-il lui-même? Le Prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ſes oreilles des paroles de ſalut, & le nom de ſon Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il juſques dans ſon cœur? il s'arme du ſigne de notre rédemption; il préſente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique ſur ſa bouche tremblante & livide; il lui fait lever vers cet objet conſolant, ſes mains défaillantes, & ſes

yeux déja à demi éteints; mais le lui fait-il connoître? La mort arrive; il expire. Grand Dieu! que devient cette ame? que ttouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du Tribunal redoutable; l'abîme ouvert sous ses yeux; & n'ayant mis entre une vie toute criminelle & la sévérité de vos jugemens, que la létargie & les songes d'une courte maladie! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoûte, que la réflexion toute simple du Prophéte? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, & que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses
Ps. 49. mains: *Intelligite hæc, qui obliviscimini*
22. *Deum, nequando rapiat, & non sit qui eripiat.*

D'ailleurs, mes Frères, & cette derniére vérité n'est pas moins digne de votre attention: promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine &

auſſi entière, que vous l'avez aujourd'hui; ne comptez-vous pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Croyez-vous que des paſſions, que vous nourriſſez depuis l'enfance, qui ſont devenues comme votre fond & votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un inſtant; qu'il ſe fera en vous un miracle ſoudain; & que vous ſerez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de converſions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au ſortir de ces extrémités, après les plus belles proteſtations, & les derniers remédes de l'Egliſe reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-deſſus que vous même? Vous avez été quelquefois juſqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en aſſuriez le Miniſtre de la pénitence, & peut-être les ſpectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous? le danger paſſé, la ſanté revenue, les paſſions n'ont-elles pas reparu, & ne

vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? Le cœur se fait-il en si peu de tems de nouveaux panchans, & comme un nouvel être ?

Quoi, mon cher Auditeur ! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste ? Ah ! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort ; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans peintes sur vos murs les images funestes de vos anciens désordres ; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur ; & malgré le scandale publique, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, & ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau :
Job. 20. 11. *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, & cum eo in pulvere dormient.* Et notre siécle, & ceux de nos pères, n'ont-ils pas vû des monstres, qui, en expirant

expirant même, juroient une affreuse fidélité jusqu'au-delà du tombeau, à l'objet déteſtable de leut paſſion, & dont l'ame réprouvée ne ſortoit de leur corps qu'avec des ſoupirs & des regrets de crime & de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible!, quand vous livrez le pécheur à ſa propre corruption!

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un deſir en vivant, & ça été celui d'amaſſer du bien aux dépens des peuples, & par les voies les plus injuſtes & les plus odieuſes; vous croyez qu'alors il puiſſe conſentir que des gains qu'il a toujours cru permis, deviennent criminels, & que des reſtitutions infinies remettent ſon nom & ſa poſtérité dans la pouſſière, d'où il les avoit tirés? Ah! dit l'Eſprit de Dieu, il vomira avec ſon ame, les richeſſes qu'il avoit dévorées; mais ce ſera malgré lui: le Seigneur les arrachera de ſes entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de ſon cœur: *Divitias, quas devoravit, evomet, & de ventre illius extrahet eas Deus.* Ibid. ℣. 15.

Vous croyez qu'un impie, qui a

mis ſa gloire dans ſa confuſion, & qui a mille fois profané la ſainteté de nos myſtères par des dériſions ſacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort? Eh! peut-être ſe fera-t-il honneur juſqu'à la fin, d'une force d'eſprit qui flatera ſa vanité; peut-être voudra-t-il paroître au-deſſus des frayeurs vulgaires, & regarder d'un œil tranquille & aſſuré, l'incertitude d'un avenir; peut-être laiſſera-t-il en mourant, aux ſpectateurs, le plaiſir affreux d'un bon mot aux dépens de ſon ſalut éternel; peut-être auſſi mourra-t-il en monſtre & en déſeſpéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de ſa figure, outrée dans ſes plaiſirs, attachée vivement au monde & à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors ſans regret la deſtruction de ſon cadavre, le monde & tous ſes amuſemens, s'évanouir & s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les ſoins de ſa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura faits ſur ſon viſage;

qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flaterie voudra lui persuader ; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde ; & qu'elle dise, comme cet infortuné Roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enléve au milieu de mes plus beaux jours ? *Siccine separat amara mors ?* 1. Reg. 15. 32.

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints ; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* 2. Cor. 11. 15. Vous avez vécu impudique ; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux ; vous mourrez sans que l'amour du monde & de ses vains honneurs, meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement sans vice ni vertu ; vous mourrez lâchement & sans componction : vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence & ne les exécutant jamais ; vous mourrez plein de desirs & vuide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu ; tantôt voluptueux, tantôt pénitent, & vous laissant décider par votre goût, & par l'ascendant d'un caractè-

re changeant & léger ; vous mourrez dans ces triftes alternatives ; & vos larmes au lit de la mort ne feront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie ; c'eft-à-dire, un repentir paffager & fuperficiel ; des foupirs d'un cœur tendre & fenfible, mais non pas d'un cœur pénitent ; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato veftro moriemini ;* dans ce péché où vous croupiffez depuis fi long-tems ; dans ce péché qui eft à vous plus que tous les autres, parcequ'il domine dans vos mœurs & dans votre tempérament ; dans ce péché qui eft comme né avec vous, & dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato veftro moriemini.* Achab meurt impie, Jéfabel voluptueufe, Saül vindicatif, les enfans d'Héli facriléges, Abfalon rebelle, Baltazar efféminé, Hérode inceftueux : toute l'Ecriture eft remplie de pareils exemples ; tous les Prophétes retentiffent de ces menaces. Jefus-Chrift s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus infenfibles : l'expérience eft ici terrible ; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu.

Eh! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à préſent la réſolution de travailler à votre ſalut, & de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne ſauroit jamais trop tôt commencer; & d'autant plus qu'elle eſt toujours manquée, lorſqu'elle eſt différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laiſſe le tems. N'apportez pas à la mort des deſirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jeſus-Chriſt tandis qu'on peut le trouver: car ſi vous renvoyez votre converſion à la fin, non-ſeulement vous ne pourrez plus le chercher: mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas: *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato veſtro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence eſt preſque toujours inutile au lit de la mort.

SI vous renvoyez votre converſion à la mort, vous mourrez dans votre péché: parceque quand vous pour- II. PARTIE.

riez alors chercher Jeſus-Chriſt, vous ne le chercherez pas; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jeſus-Chriſt; parcequ'il ſe ſera éloigné de vous, & qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, & in peccato veſtro moriemini.* Première raiſon. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'eſt une vérité du ſalut, que le Seigneur met des bornes à ſa patience, au-delà deſquelles il ne va jamais; & que comme il a établi un tems pour ſe ſouvenir du pécheur, ſelon l'expreſſion de Job, il en a auſſi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les tréſors de ſa miſéricorde certain nombre de faveurs ſpéciales deſtinées à chacun de nous en particulier, leſquelles une fois taries par une longue ſuite d'infidélités, ſont le ſignal de ſon indifférence & de ſa fureur; & ne laiſſent plus à ceux qui en ont abuſé, ou que ces ſecours ordinaires & preſque toujours inutiles de la grace; ou que ces reſſources uniques tirées de ſa toute-puiſſance, dont l'or-

dre de sa sagesse & de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodôme furent montées à leur comble, & que le nombre de dix Justes arrété dans l'ordre éternel de ses conseils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui; le Seigneur ne put se laisser fléchir, & il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur & son feu sur ces villes criminelles.

Je sai que tout le tems de la vie présente est un tems de salut & de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui: & que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable; c'est une vérité de la foi: mais je sçai aussi, que chaque grace spéciale dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatriéme; qu'un seul crime quelquefois consomme la ré-

Ps. 65. 5. probation d'un pécheur : Je ſçai qu'*il eſt terrible dans ſes conſeils ſur les enfans des hommes* ; que *l'on ne connoît pas la* Ps. 89. 11. 12. *puiſſance de ſa colère*, & que *jamais perſonne n'a pu compter ſa fureur & ſon indignation.*

Cette vérité ſi terrible & ſi inconteſtable ſuppoſée, tirons-en d'abord une conſéquence qui ne l'eſt pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidèle ; & qu'après avoir pris long-tems un ſoin inutile de Babylone, il ſe venge enfin en l'abandonnant à elle-même ; certes il n'eſt point de circonſtance où cette ſévérité ſoit plus juſte & mieux placée qu'au lit de la mort : c'eſt alors que Dieu doit à ſa juſtice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Frères, ſi après un petit nombre d'inſpirations négligées, Dieu laiſſe quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous ſur-tout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ſes graces ; vous qui depuis le matin de votre vie juſqu'à cette dernière heure, aurez toujours été

agité par des remords cruels & inutiles sur votre état ; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence & l'ingratitude, jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, & un cœur endurci contre toutes les terreurs de la Religion ; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi long-tems que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités ; vous en un mot, qu'il avoit préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment. Vous voudriez qu'alors le Dieu juste & terrible vous regardât avec des yeux de bonté ; qu'il se souvînt de vous dans le tems de votre affliction ; c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendoit depuis si long-tems pour se venger, & pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses graces ?

Mais, ô mon Dieu ! où seroit donc cette justice qui trempe ses fléches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, &

qui se console dans sa vengeance? & que deviendroient donc ces menaces si effrayantes, & toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos Livres saints? & quand est-ce donc que Dieu se vengeroit, mes Frères, s'il ne se vengeoit point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé, seroit-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Ecritures, si elle devoit se terminer par un acte de clémence? seroit-il si sévère lorsqu'il tarde de punir; si en dissimulant ses offenses, il ne lui préparoit pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher Auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposeroit pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grace que vous vous promettrez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre. Car non seulement vous vous promettez la grace de la conversion, c'est-à-dire, cette grace qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la sainteté & dans la justice; la

grace qui consomme la sanctification d'une ame; la grace de la persévérance finale : mais c'est la grace des seuls Elus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les graces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence & de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché long-tems devant lui dans la justice & dans la sainteté; & la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les Justes de tous les siécles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? & vous osez vous flater qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti & toujours infidèle, une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-tems justes? & vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis

vous-même à vos crimes ? O mon Dieu ! ſe peut-il qu'un eſpoir ſi inſenſé abuſe preſque tous les hommes ? & vos ſerviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, & qui tremblent ſans ceſſe dans la crainte qu'il leur ſoit refuſé, ſont-ils eux-mêmes dans l'illuſion ; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement ſur ce grand don, & n'offre pour l'obtenir, que ſes crimes, & la préſomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miſéricorde au lit de la mort à une ame qui auroit juſques-là différé de ſe convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre converſion, que parceque vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ſes déſordres n'auroit jamais eu de retour ſur lui même & ſur ſon ſalut, & qui auroit vécu ſans aucun ſentiment de foi & ſans aucun remords de ſes crimes, revint à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de ſon inſenſibilité paſſée, levât au ciel

des yeux baignés de larmes, & un cœur nouvellement attendri; & que le Seigneur du haut de ses miséricordes jettât des regards propices sur un aveugle, qui commenceroit alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grace de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglemens; vous qui ne différez de vous convertir, que parceque vous croyez que vous serez assés à tems au lit de la mort de vous donner à Dieu, & qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne sauroit pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne seroit que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera: quelle ressource pourroit-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grace signalée que vous attendez; la témérité toute seule qui

vous la fait eſpérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un cahos plus immenſe, entre l'ame criminelle & la miſéricorde de Dieu, que de marquer des jours & des momens à ſa grace, & à ſon Eſprit qui ſouffle où il veut, & quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le diſoit autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avoient marqué un jour pour ſe rendre à Holopherne, ſi le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes-vous pour preſcrire ainſi un terme à la miſéricorde du Seigneur, & pour lui marquer des jours & des momens ſelon votre caprice? *Qui eſtis vos, qui poſuiſtis tempus miſerationis Domini, & in arbitrium veſtrum, diem conſtituiſtis ei?* Judith. 8.11.13.

A des vérités ſi terribles, vous oppoſez ſans doute en ſecret ce faux eſpoir, que ces menaces générales ne tomberont pas ſur vous en particulier. Mais je vous demande, quels ſont les pécheurs menacés dans les Livres ſaints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne ſont-ce pas les pécheurs qui vous reſſemblent? Que trouvez-vous en vous qui puiſſe vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard

une conduite particulière ? Votre vie passée ? ah ! ce sera bien assés que Dieu veuille l'oublier. Ces desirs de conversion que vous formez tous les jours ? mais c'est ce qui achévera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pancher, comme malgré vous, du côté de la vertu ? mais c'est une grace, dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment ? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur ; & que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes Frères ? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur ? Sa bonté ? mais vous la regardez donc comme une foiblesse & une imbecillité, qui n'auroit pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages ?

Sa bonté? mais c'eſt parcequ'il eſt bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de là mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui feroient des écueils pour les autres hommes : ſa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fauſſe confiance des pécheurs, en ouvrant ſes entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidèle : c'eſt un trait de bonté d'ôter à nos paſſions des prétextes d'erreur & d'impénitence ; & de ne pas faire du ſalut d'un ſeul, la perte de pluſieurs. Ainſi vous comptez ſur ſa bonté ; & c'eſt ſa bonté même qui demande votre punition, & qui doit vous faire tout craindre.

Ici mes Frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'eſt perſonne qui, pendant ſa vie, ne faſſe mille fois la réſolution de changer ; il n'eſt perſonne preſque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même ſouhaitent de finir ſaintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Juſtes ; perſonne ne veut vivre comme eux. On meurt en deſirant ; ainſi avons-nous vû mourir nos proches, nos amis, nos maîtres :

après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappellé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il étoit dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parloit tous les jours : & là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu ! & c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette ame ! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugemens sur elle ! Eh ! que fait-on en rappellant ses desirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeller le souvenir de vos graces toujours méprisées ? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parceque vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle étoit encore sur la terre; & sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle.

O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, & vos jugemens peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives & si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, & que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, Jesus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejettées; que vous chercherez Jesus-Christ, & que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, & qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorsque je

considère cette étonnante vérité, & que je vois d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, & lever vers lui ses mains suppliantes; & de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, & fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, & à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugemens; & je me sens saisi d'une secrette horreur : mais quelque terrible que paroisse alors sa conduite, elle est juste, & il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle est fausse. Elle est fausse premièrement, parcequ'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre

votre Dieu, & fait du dernier jour de votre ſanté, le dernier jour de vos crimes, vous remettez les armes, & vous demandez grace, lorſque vous vous ſentez terraſſé, & que le Dieu vengeur a le glaive levé ſur vous: vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jetté un ſeul regard, lorſque la terre commence à manquer ſous vos pieds: vous déteſtez des plaiſirs infâmes, lorſque votre cadavre tombe en piéces, & qu'il ne vous fait ſentir rien de plus vif que ſa puanteur: vous laiſſez tomber vos richeſſes ſur les pauvres, lorſque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, & ne peuvent plus les retenir: vous laiſſez en mourant des inſtructions touchantes à des enfans & à des domeſtiques, que vous ne pouvez plus ſcandaliſer par vos exemples: en un mot, vous vous repentez lorſqu'il ne vous eſt plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute ſeule ne rend-elle pas vos larmes ſuſpectes? N'eſt-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejettant? S'il prolongeoit encore vos jours, ne prolon-

geriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, & qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeller le Ministre de Jesus-Christ? avoit-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connoître par-là? sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; & que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parceque sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, & l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, & non pas à ses crimes. Il crie: mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père; c'est une

prière intéreſſée qu'il fait à ſon Juge. Il déteſte ſes égaremens : mais ce n'eſt pas qu'il ſente l'injure qu'ils ont faite à ſon Dieu ; il ne ſent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui ſeul eſt l'objet de ſa douleur, la fin de ſes ſupplications, le motif de ſa pénitence : il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ſes plaiſirs ; il ne le compte pour rien dans ſon repentir. Ah ! s'il étoit aſſuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, & que l'enfer eſt un ſonge, l'horreur de ſes fautes s'effaceroit bientôt de ſon eſprit ; & l on auroit bientôt tari ſes pleurs, ſi l'on pouvoit calmer ſes craintes.

Auſſi, vous qui ſondez les cœurs, grand Dieu ! & qui ne jugez pas ſur les apparences, je ne vous en impoſerai point alors par quelques larmes trompeuſes, ſi je renvoye juſques-là mon repentir : mes larmes ſeront les larmes d'Eſaü & d'Antiochus, des larmes ſtériles & réprouvées : je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vûe de ſon ſupplice, & non pas comme un pénitent ſincère, qui ſe confond au ſou-

venir de ſes péchés : vous verrez la racine de mes honteuſes paſſions encore vivante au fond de mon ame : je ſerai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne ſeront plus que les ſuites de cette molleſſe exceſſive, qui m'a toujours inſpiré tant d'horreur pour les plus légères ſouffrances : à meſure que j'aurai été plus ſenſuel, plus idolâtre de mon corps, je ſerai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes allarmes, plus éloquent dans mes accuſations ; & quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu ! qui couleront de la même ſource, d'où avoient coulé tous mes crimes ?

Ainſi, mon cher Auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, & le Dieu juſte ſe rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu veſtro ridebo ;* vous pleurerez, & du haut de ſa juſtice il inſultera à vos larmes : *Et ſubſannabo ;* vous vous frapperez la poitrine, & votre cœur ne s'amollira point : vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours ; & il regardera vos promeſſes

Prov. 1. 16.

avec dériſion, parcequ'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes : vous exhorterez les ſpectateurs de votre mort à s'inſtruire ſur votre exemple, & à ſervir Dieu durant la ſanté ; & le Seigneur vous répondra en ſecret :
Pſ. 49. 16. *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes juſtices ?* Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre ſerviteur ; & il vous répondra que *vous êtes déja jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté ! vous n'êtes venu que pour ſauver les pécheurs ; & il vous répondra qu'il n'y a *point de ſalut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes ! je ne mets ma confiance que dans vos miſéricordes infinies ; & il vous répondra, que *l'eſpérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Paſteur de nos ames ! vous ne rejettez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous ; & il vous répondra qu'*il y a un tems de pardonner, & un tems de punir.* Vous lui direz : O Jeſus ! je remets mon ame entre vos mains ; & il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point,
&

& qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice ; & vos gémissemens infructueux, & vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur & pour sa vengeance : *Consolabor, & vindicabor.* Is. 1. 24.

Ah ! c'est alors, qu'au lieu que jusques-là on n'avoit cherché dans un Confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hazard ; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre : c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce Prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau ; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zéle & par ses talens ; & qu'il lui dit, comme ce Roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis.* Je vous ai donc fait appeller, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam.* Mais quelle seroit 1. Reg. 28. 15. Ibid.

alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la Religion l'oblige de penser? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuel à Saül; & m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour
Ibid. paroître en ce lieu : *Quare inquietasti me ut suscitarer?* Il n'est plus tems de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te?* Vous mourrez, & la justice de Dieu va accomplir sur vous
Ibid. v. 17. ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres: *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ.* Voilà ce que pense alors le Ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer; mais il n'espére pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous : il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déja ouvert sous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est

plus un trône de grace pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre séntence : il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jetter dans le désespoir ; mais il sait bien que le Seigneur a son poids & sa mesure, & qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répéte, pour vous rassurer contre une vie entière de désordres, qu'il ne faut qu'un moment à la grace, pour sauver le pécheur ; & qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertus, & peut consommer la sanctification ; mais il n'ignore pas que ce sont-là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; & que la suite ordinaire & comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de

chercher Jeſus-Chriſt; que de le chercher en effet, & de lui offrir des larmes de douleur & de pénitence? c'eſt tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler); cependant, que vous permet Jeſus-Chriſt d'eſpérer de vos recherches mêmes & de vos larmes, ſi vous les renvoyez juſques-là? Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché: *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.* Conſolez-vous après cela, mes Frères, ſur les marques de repentir que vos amis & vos proches donnent dans ce dernier moment: calmez-vous durant la vie ſur vos déſordres, en vous flatant qu'une fin ſemblable à la leur pourra les expier: dites d'un pécheur invétéré, que le ſpectacle des Jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement; que ſi ſa vie n'avoit pas été trop régulière, ſa mort a été très-édifiante; qu'on ſeroit trop heureux de mourir comme lui, & qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici

mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu ! mais, mes Frères, il a cherché Jesus-Christ ; l'a-t-il trouvé ? il a gémi, il a prié ; mais a-t-il été exaucé ? il a pris entre ses mains Jesus-Christ crucifié ; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la Pécheresse de l'Evangile ; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis.* Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le Larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son Royaume ; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel :* vous l'espérez ; mais vous ne le savez pas. Et moi tout ce que je sai, c'est qu'alors on cherche Jesus-Christ, qu'on ne le trouve pas, & qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sai, c'est que les Sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation ; & que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sai, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sai, c'est

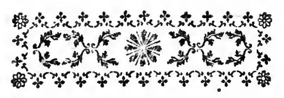
Luc. 7. 48.

Ibid. 23. 43.

que votre juſtice, ô mon Dieu! permet ſouvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, ſe frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expreſſions les plus vives de la douleur & du repentir, & meurent aux yeux de tout un Royaume, dans des ſentimens extérieurs de converſion; que votre juſtice toujours terrible dans ſes conſeils le permet, pour endormir, ſi j'oſe le dire ainſi, par ces exemples, la fauſſe confiance des pécheurs impénitens. Ce ſont des punitions, grand Dieu! que votre juſtice exerce ſur les paſſions humaines: vous vous ſervez de la fauſſe pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres; & vous puniſſez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je ſai, c'eſt que c'eſt une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit; & cependant, ſi les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, & ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé: puiſque ſi vous en

exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, & qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, & qu'un siécle voit à peine une fois; tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur; & qu'ainsi, contre la parole de Jesus-Christ, le plus grand nombre seroit de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sai, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le tems; & qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas: & par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché; parceque la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jesus-Christ, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, & que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des Justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.



SERMON
POUR LE MARDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur le respect humain.

Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

Ce n'est pas la fausse piété, & l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des Fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs; mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'es-

time des hommes, eſt bien plus rare que celui qui nous empêche de le ſervir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire, n'eſt pas de ſe glorifier d'une fauſſe vertu; c'eſt de rougir de la véritable: & la timidité criminelle du reſpect humain damne bien plus de Chrétiens, que l'effronterie & la duplicité de l'hypocriſie.

En quoi ces deux vices ſe reſſemblent, c'eſt que tous les deux ſacrifient le ſalut éternel aux vains jugemens des hommes. Or, comme de tous les obſtacles de converſion, la timidité du reſpect humain, la crainte foible & criminelle de monde, eſt le plus commun & le plus dangereux, il importe d'en faire ſentir toute l'illuſion: car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne: nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres; c'eſt ce petit nombre de perſonnes, qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, & au goût duquel nous ſacrifions même nos deſirs de vertu, ſi en les accompliſſant nous devons nous

attirer ses dérisions & ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premiérement, un mépris de Dieu qui la rend très criminelle ; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée ; troisiémement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parceque vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parceque vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugemens ; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parceque vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris & aux dérisions du monde ; au lieu que le monde lui-même la respecte & l'admire. Le crime du respect humain, sa folie, & son injustice ; voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, &c. *Ave, Maria*

I. PARTIE. LA malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis long-tems deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes ; un piége de séduction, & un piége de terreur : *Posuit in mus-*

cipulâ errorem & terrorem ; un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances ; & un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, & l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déja à demi touché, & d'étouffer dans leur naissance tous ses foibles désirs de pénitence & de salut. *In Ps. 30. Enarr. 2. n. 10.* *Ibid.*

Or, mes Frères, l'usage du monde & des plaisirs suffit presque seul, pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantemens & une félicité imaginaire ; & il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugemens, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plai-

ſirs & dans ſes agitations, plus on veut garder de meſures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, & de prendre le parti d'une vie plus retirée & plus régulière.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte ſi coupable retient encore dans la ſervitude du monde & des paſſions, malgré les inſpirations ſaintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes; je dis que cette diſpoſition outrage Dieu dans ſa grandeur, dans la vérité de ſes promeſſes; & que ces timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, ſont plus injurieux à ſa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient juſqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde mépriſable; & que toute la gloire qui vient des hommes, ne ſoit qu'un ſonge & une erreur, lorſque vous l'approchez de la ſienne. Or, ici rappellé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la diſpoſition de votre

cœur : Seigneur, je vous servirois dès ce moment, si dans la situation où je me trouve, il étoit permis de vous servir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge & insupportable ; si en me déclarant ainsi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de censure & de dérision contre ma nouvelle conduite : je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des panchans favorables à la vertu, & je ne sai quelle horreur secrette des vices dont j'ai été si long-tems esclave ; cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parceque le monde au milieu duquel il faut que je vive, & qui ne sauroit vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah ! si mes panchans, Seigneur, décidoient de ma destinée ; si je pouvois aller vivre loin des regards publics ; sans doute, je ne vivrois que pour vous : vous seul au fonds méritez d'être servi ; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve & comme vous voulez être

servi ; & comme j'ai à vivre dans le monde, & qu'il faut se déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la foiblesse de suivre des voies qui vous offensent ; & ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai plus la force d'oser lui déplaire. O homme ! s'écrie S. Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu ? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve : j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances & de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime & des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur ; & c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jesus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des censures humaines ? & que tous les traits

que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant ausquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* Ps. 63. 8. Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur & de pitié, sur leur égarement & sur leur perte : vous desirerez qu'ils connoissent le Seigneur, & non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, & non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, & non pas qu'ils admirent vos exemples : leur salut vous intéressera plus, que leur estime; & la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon ame par le jeûne, disoit autrefois un Roi pénitent, & le monde s'en est mocqué : je me suis

couvert de cendres & de cilice, & je ſuis devenu la fable de Jéruſalem : j'ai pleuré mon péché en votre préſence, ô mon Dieu ! & j'ai ſervi de matière aux diſcours & aux chanſons ſatiri-
Pſ. 68. ℣. 12. 13. ques des inſenſés : *Et poſui veſtimentum meum cicilium, & factus ſum illis in parabolam ; . . . . & in me pſallebant qui bibebant vinum.* Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de
Ibid. ℣. 14. votre juſtice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* Voilà toute l'impreſſion que feront ſur vous les vains diſcours des cenſeurs de la vertu. Je n'en dis pas même aſſés : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame puiſſe être touchée de quelqu'autre choſe que de ſon Dieu, & de l'horreur de ſa vie paſſée ? Ah ! la componction dans ces heureux commencemens eſt ſi vive, les attraits de la grace ſi divins, que le cœur enivré, pour ainſi dire, de la force de ſa douleur, & de la nouveauté du ſaint plaiſir, ne peut plus

ſentir que la joie de poſſéder ſon Dieu, & le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos diſcours ſur une ame qui ne vous connoît plus? qu'importent alors, les cenſures & les dériſions des enfans des hommes au Juſte, élevé déja par la foi au-deſſus de toutes les choſes humaines, qui s'entretient avec ſon Dieu, comme un ami avec ſon ami, & qui ne ſait même plus ce qui ſe paſſe ſur la terre? C'eſt un Moyſe ſur la montagne ſainte, voyant ſon Dieu face à face, goûtant le plaiſir ineffable de ſa préſence, & qui n'eſt guères en état d'être touché des murmures & des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames juſtes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, & quels furent les commencemens des opérations divines de la grace qui changea votre cœur; & confondez la foibleſſe du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu ſache plus ſe faire aimer, que le monde ne peut ſe faire craindre.

Mais voici l'illuſion qu'on oppoſe

à ces maximes ſaintes. On veut ſans différer, prendre des meſures pour ſon ſalut; on eſt dégoûté du monde & des plaiſirs; & on ſent bien qu'il n'y a de bonheur ſolide ſur la terre, que de ſe donner à Dieu. Mais eſt-il beſoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? qu'eſt-il néceſſaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une ſcène, où l'imprudence & l'amour propre ont d'ordinaire plus de part que l'Eſprit de Dieu, & qui n'aboutit qu'à jetter un ridicule ſur la vertu? n'eſt-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choſes que la bienſéance demande, & de réſerver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres? Semblable à cet Ange, qui conduiſoit le jeune Tobie, lequel, quoique ſans ceſſe préſent devant le Seigneur, & ne ſe nourriſſant que d'une viande inviſible, paroiſſoit néanmoins ſemblable au reſte des hommes, & uſer de la même nourriture qu'eux: *Vide-*
Tob. 12. 19. *bar quidem vobiſcùm manducare & bibe-*

re ; sed ego cibo invisibili , & potu , qui ab hominibus videri non potest , utor.

C'est ainsi, comme le rapporte S. Augustin, que s'abusoit autrefois ce célébre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse & par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres saints, Chrétien dans le cœur, il se persuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandoit pas davantage ; & qu'il pouvoit se dispenser à son âge, de faire un éclat dans Rome, & de déclarer hautement sa conversion. Je suis Chrétien quoique je ne le paroisse pas, disoit-il souvent au saint Prêtre Simplicien, qui ne cessoit de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse Christianum ;* & comme ce serviteur de Jesus-Christ lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'assemblée des Fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi & de son changement : *Non credam, nec reputabo te inter Christianos, nisi in Ecclesia Christi te videro :* Est-ce que les murailles font le Chrétien, reprenoit Victorin encore abu-

sé, & comme se mocquant de la simplicité de son ami? *Ergo-ne parietes faciunt Christianum?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement: vous lui fîtes comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, & de ne pas rougir des cérémonies sacrilèges des démons: il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité: *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes Frères, user encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'est n'être pas encore Chrétien. Je sai qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente & prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être foible avec les foibles, & qu'il y a souvent de la vertu & du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux & moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde, que nous approuvons encore ses abus & ses maximes, & qu'à nous mettre à couvert de la ré-

putation de serviteurs de Jesus-Christ, comme d'un titre de honte & d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la Religion, & moins digne d'excuse que le déréglement ouvert & déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'est un outrage qne vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette ? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes ? il ne seroit plus que votre divinité secrette, tandis que le monde auroit vos hommages & votre culte public & déclaré ? O homme! le Dieu du ciel & de la terre ne seroit donc plus qu'un Dieu domestique; & le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer & dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, & de l'adorer à l'insu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde & des paf-

ſions. Quoi ! vous auriez honte d'être choiſi de Dieu comme un vaſe de miſéricorde ? d'être diſcerné de tant de pécheurs qui périſſent tous les jours à vos yeux en ſe laiſſant emporter aux charmes des ſens & des plaiſirs ? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence & de la bonté divine ? Vous rougiriez des faveurs du ciel ; & le bienfait qui a guéri votre ame de ſes plaies, vous feroit plus de confuſion, que ne vous en faiſoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O homme ! un bon cœur rougit-il d'aimer ſon bienfaiteur ? & eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez le don de Dieu, en vous faiſant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'eſt une feinte indigne, même d'un cœur noble & généreux. Car ſi vous êtes touché de la vertu & de la juſtice, pourquoi trahir là-deſſus vos ſentimens ? pourquoi diſſimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque ſorte un impoſteur public ? Une ame née avec quelque élévation, ſait-elle ainſi ſe contrefaire ? Si vous êtes ami de Jeſus-Chriſt, pourquoi

vous en cachez-vous? Qand même nous vivrions encore dans ces ſiécles infortunés, où on le regardoit comme un ſéducteur, & où les Rois & les Magiſtrats étoient ſoulevés contre lui & contre ſon culte; il ſeroit ſi beau d'avoir le courage de ſe déclarer pour un ami perſécuté & abandonné; il y auroit tant de baſſeſſe à le déſavouer en public: & ici où vous ne riſquez rien, vous feignez de n'être point à lui: la généroſité toute ſeule ne ſouffre-t-elle pas de cette duplicité? O homme! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'ame, & de ſoutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; & dans la Religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoute pas que c'eſt un ſcandale même, & une occaſion d'erreur, que vous préparez à vos frères: car ces exemples de ménagement entre le monde & Jeſus-Chriſt, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une diſſolution déclarée. En effet, la vie licencieuſe d'un pécheur lui attire plus de cen-

ſeurs de ſa conduite, que d'imitateurs de ſes excès : mais les plaiſirs & les abus du monde, autoriſés par une vie d'ailleurs régulière, & mêlée même d'actions pieuſes, forment une ſéduction preſque inévitable : plus vous évitez les grands déſordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amuſemens & tous les abus que le monde autoriſe, plus vous devenez dangereux à vos frères ; plus vous leur perſuadez que le monde n'eſt pas ſi incompatible qu'on le penſe avec le ſalut ; plus vous vous préparez des auditeurs incrédules & prévenus, lorſque nous annonçons qu'on ne peut ſervir deux maîtres : plus enfin, vous multipliez dans l'Egliſe les fauſſes pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, qui ne ſe figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites ; & qui auroient pouſſé plus loin la grace de leur converſion, ſi votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voyent de plus dans les autres, eſt outré & exceſſif, & que vous ſeul ſavez éviter l'indiſcrétion, vous en tenir à l'eſſentiel, & être homme

homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme ! encore une fois, n'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? & quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens & de ses censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde Partie de ce discours : la folie du respect humain.

II. PARTIE.

TOut pécheur est un insensé, parceque tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile & si ressemblante, & le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre ; & l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoiqu'op-

posées aux régles & au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité & de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; & il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel touché d'un desir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parcequ'il craint le monde, & la puérilité de ses discours & de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, & dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est par-tout également insensée.

Je dis, en elle-même. Car, mon cher Auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la Cour ou de la retraite ; vivez en Philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde: croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, & réunir tous les suffrages.

en votre faveur? Dans la ſituation même où vous êtes, n'oſant rompre avec le monde, & gardant encore tant de meſures avec lui; croyez-vous que tout vous applaudiſſe, & que vous n'y ayez pas vos cenſeurs, comme vos panégyriſtes? Ici vous êtes homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincère & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé, femme ſans reproche & exemte même de ſoupçon: là on vous accuſe de perfidie; on vous taxe de mauvaiſe-foi; on avilit l'éclat & le mérite de vos talens & de vos ſervices; on vous range parmi les eſprits vulgaires; on vous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de votre gloire. Eſſayez de toutes les ſituations, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation & de votre conduite. Moyſe vengeant la cauſe d'un Iſraélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'eſt pas à couvert de la cenſure de ſes frères. Moyſe vengeant la gloire du Seigneur ſur ſes frères mêmes,

en exterminant les murmurateurs, n'eſt pas plus heureux dans leur eſprit, & n'évite pas leurs reproches. Moyſe retiré pendant quarante jours ſur la montagne, préférant les ſaintes douceurs de ſa ſolitude, & les communications ineffables avec ſon Dieu à la conduite des Tribus, & au vain éclat du gouvernement & de l'autorité, eſt dans les diſcours publics de toute l'armée, un ſéducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le déſert, a diſparu pour ſe dérober au châtiment que méritoit ſon impoſture. Moyſe, au milieu de ce même peuple, conduiſant les Tribus, & exerçant le miniſtère dont le Seigneur l'avoit chargé, eſt un ambitieux qui aime le gouvernement, & qui uſurpe ſeul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron ſon frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des cenſures. Faites convenir, ſi vous le pouvez, tous les hommes ſur votre ſujet; & alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs

opinions, la régle de votre conduite. Vous déplaiſez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parceque les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puiſque dans aucune circonſtance de votre vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété ſeulement ? Que vous arrivera-t-il lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entrepriſes temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun croira être en droit de vous preſcrire loin de vous des régles de ſon goût, & de vous donner des avis de ſa façon : vous aurez des apologiſtes, & vous aurez des cenſeurs. Or, ſi cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut ? & êtes-vous ſage de n'oſer vous ſauver par la crainte d'un mal, que

vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas ? Ah ! regardez plutôt la contradiction des langues, & la diversité bizarre des jugemens humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions & des censures humaines, & apprenne à ne pas craindre, ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, & je dis: Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite: eh! qu'importent, mes Frères, les jugemens des hommes à celui qui a sû mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il ? & si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner ? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la Majesté terrible de celui qui reprendra le

monde de l'injuſtice de ſes jugemens, & qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon cher Auditeur, parce-qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même ſavoir ce qu'ils penſent de vous. Eh! qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle?

Mais non, je me trompe: leurs mépris & leurs cenſures ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain de notre ſalut: & par conſéquent, ſi votre changement de vie avoit pu mériter les applaudiſſemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me feroit ſuſpecte; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque choſe d'humain; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne reſtât encore entre vous & lui quelque conformité ſecrette, (car d'ordi-

naire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble,) & que Jesus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du Ciel; vous appartenez à Jesus-Christ, dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le Juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse &
2. Mach. 1. 20. boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* : mais à peine le soleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur & de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, & briller d'un éclat si extraordinaire & si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis
Ib.d. ℣. 22. d'admiration & de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis ma-*

gnus, ita ut omnes mirarentur. Telle eſt la condition du Juſte en cette vie : le feu ſacré qu'il porte caché dans ſon cœur, eſt couvert ſous de viles apparences ; on le regarde comme une boue mépriſable qui n'eſt propre qu'à être foulée aux pieds ; parceque c'eſt ici le tems de ſa captivité, & que Jeſus-Chriſt, le ſoleil de l'éternité, eſt encore caché pour lui dans un triſte nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paroiſſant du haut des airs ſur une nuée de gloire, vainqueur de ſes ennemis, & ayant à ſes pieds les nations aſſemblées, aura lancé ſur ce Juſte quelques traits de ſa lumière & de ſa majeſté, alors on verra ce feu caché ſous les apparences d'une vile boue ſe rallumer : cet homme ſi obſcur, ſi mépriſé, ſe démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire & d'immortalité ; & offrir aux amateurs du monde, un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur ſurpriſe le déſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis ma-*

gnus, ita ut omnes mirarentur. Foibles hommes ! que vos difcours paroiffent méprifables à une ame qui peut fe confoler dans cette efpérance !

Auffi, mes Frères, fi la timidité du refpect humain eft infenfée en elle-même, elle l'eft encore plus dans toutes les circonftances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher Auditeur; & premièrement, fi vous êtes défabufé du monde, jufqu'à fouhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chofe fes jugemens? fi après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît fi indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous fur-tout : Vous avez jufqu'ici joui fi injuftement de l'eftime des hommes; vous êtes un abîme de mifère & de corruption aux yeux de Dieu ; vous feul favez jufqu'où la mefure de vos foibleffes & de vos crimes eft montée en fa préfence, & de ces foibleffes qui, expofées aux regards publics, vous auroient cou-

vert d'un opprobre & d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorſque vous marchiez dans ſes voies : il a donné à de vains talens, de vaines louanges : vous avez paſſé pour généreux, fidéle, modéré, ſage, déſintéreſſé, équitable : toutes ces vertus, ſans la piété, étoient de fauſſes vertus, vous le ſavez ; plus fauſſes encore dans votre cœur par les ſoins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables : eh ! ne faut-il pas que Dieu ſoit vengé ? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité & de la juſtice ; que vous ſouffriez que le monde refuſe injuſtement à votre vertu, les louanges qu'il avoit autrefois injuſtement données à vos vices, & que vous répariez par une humiliation légère, l'injuſtice de la gloire & de l'eſtime que vous avez ſi longtems uſurpée ? Jugez vous-même ſi cette compenſation n'eſt pas équitable.

Ce n'eſt pas tout encore ; car enfin, pourquoi craindriez-vous dans les voies du ſalut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du

crime? Vous ne comptiez pour rien les diſcours des hommes, lorſque vous vous livriez à des excès honteux? quoi ! vos paſſions n'ont pas craint la cenſure publique, & votre pénitence ſeroit plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaiſir, vous vous ménageriez pous le ſalut? Vous diſiez tant autrefois, au milieu de vos joies inſenſées, pour vous calmer ſur les diſcours publics, qu'il faut laiſſer parler le monde; & cela, dans le tems que vous l'aimiez le plus, & que vous en ſuiviez avec plus de goût les maximes : ſes jugemens ſeroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez réſolu de l'abandonner? & ne commenceriez-vous à le craindre, que depuis que vous commencez à le mépriſer?

Ah ! c'eſt donc pour le Seigneur tout ſeul, qu'on eſt timide, mes Frères : le crime va la tête levée; la vertu rougit & ſe cache : le crime, cet enfant de ténébres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténébres & n'oſe ſe montrer. Hérode, à la face de la Paleſtine, deshonore ſon nom & ſon

rang par la honte d'une paſſion inceſtueuſe; Jézabel, cette Princeſſe ſi chargée de crimes, choiſit un jour ſolemnel, pour ſe montrer avec plus d'indécence & d'oſtentation aux fenêtres de ſon palais de Samarie : mais lorſque Sédécias, Roi de Juda, touché de repentir, veut enfin ſe rendre aux avis du Ciel, & aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en ſecret ce Prophéte, prend des meſures pour n'être pas découvert, & craint les yeux mêmes de ſes courtiſans : mais lorſque cette Reine d'Iſrael, femme de Jéroboam, veut recourir, dans ſon affliction, à un Prophéte du Seigneur, & qu'elle ſemble reconnoître par cette démarche la puiſſance du Dieu de Juda, & la vanité des Idoles que ſon époux avoit élevées, & qui ne pouvoient rendre la ſanté à ſon fils, elle ſe cache ſous des habits empruntés; & ménageant encore les veaux d'or, & l'erreur publique de ſes ſujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette premiére démarche de religion, & de retour au Dieu de ſes pères.

Grand Dieu ! eſt-il donc honteux

de vous ſervir, vous qui donnez la vie, le mouvement, & l'être à toutes les créatures; vous à qui ſeul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces? y a-t-il de la honte à confeſſer votre ſaint nom, à reconnoître que vous êtes ſeul grand, ſeul adorable, ſeul immortel? & tout ménagement n'eſt-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, & à l'honneur que vous lui faites vous-même, de ſouffrir qu'elle vous adore?

Mais ſi tant de raiſons, mon cher Auditeur, ne vous faiſoient pas encore aſſez ſentir le ridicule de cette foibleſſe, venons à la choſe même: que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous allarmer? Que vous êtes changeant, & que vous aimez à donner des ſcènes au public? heureuſe inconſtance qui vous détache d'un monde toujours flottant & incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que perſonne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes inſenſé de renoncer aux plaiſirs à votre âge? ſainte folie plus ſage que toute la ſageſſe du ſiécle,

puiſqu'en renonçant aux plaiſirs, vous ne renoncez à rien ; & qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! Que vous ne vous ſoutiendrez pas, & que tel eſt le deſtin de toutes ces converſions ſi vives & ſi ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des inſtructions, & qui doivent animer votre vigilance ! Que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte ? précieuſe injuſtice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompenſe ! Que vous avez vos vûes & vos deſſeins, & que vous ne jouez ce nouveau perſonnage, que pour aller plus ſurement à vos fins ? ſoupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! Que vous affectez des routes ſingulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? cenſure conſolante qui vous déclare que vous ſuivez la route des Saints, qui n'ont jamais reſſemblé à la multitude, & qui ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien ? mon Dieu ! mais vous ſervir, vous aimer,

travailler à mériter votre possession éternelle ; remplir ses devoirs, de Prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre Loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre ? & les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusemens d'enfant, & une déplorable inutilité ?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces discours si redoutables, & qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel ; & encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre ame ; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix & son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licentieux, & qui encore au fond du cœur, rendent

gloire à la vertu, & ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse & toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte & l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

III. PARTIE.

IL est vrai que les Livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jesus-Christ ; & à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, & ôter à la vertu un caractère si divin, & si consolant même pour les Justes. Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit S. Augustin ; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence ; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécu-

tions de plus d'une ſorte ; & les mépris & les opprobres ne ſont, ni la plus dangereuſe, ni la plus commune.

Ce n'eſt point-là en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde, ennemi de Jeſus-Chriſt ; ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le bien un mal, & le mal un bien ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu ; envie quelquefois le bonheur de la vertu ; cherche ſouvent un azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu ; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur & le déſordre aient tellement prévalu ſur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des reſtes de droiture, & des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des ſentimens de juſtice & de raiſon, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, & les forcent de reſpecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne ſai quels traits di-

vins imprimés ſur le front du Juſte, qui font qu'on ne peut lui refuſer des hommages ſecrets: c'eſt comme un ſpectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une eſpéce de culte; une arche du Seigneur & la demeure de ſa gloire, qui même au milieu des Philiſtins, conſerve ſa terreur & ſa majeſté.

Plus même une ame mondaine eſt eſclave de ſes paſſions, plus elle eſtime en ſecret le Juſte, qui ſait les mépriſer; elle ſent dans ſa propre foibleſſe tout le mérite de la vertu. Plus l'aſcendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur & de la force d'une ame qui peut réſiſter à ce charme impérieux : toutes ſes chûtes ſont pour elle des leçons honorables au Juſte; & elle apprend à eſtimer la piété, par les violences dont elle ſent qu'il faut être capable pour vivre ſelon Dieu. Ainſi une ame fidèle lui paroît un ſpectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans; que la naiſſan-

ce ou le hazard donnent les ſceptres, & les couronnes ; que les grands hommes doivent ſouvent ce nom, ou aux conjonctures de leur ſiécle, ou au caprice & aux adulations des peuples ; que les honneurs & les dignités ne ſont pas toujours le fruit de la réputation & du mérite ; qu'enfin, des talens heureux cultivés par le travail & l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne ; & qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en ſoi les diſpoſitions, & comme les premières ébauches : mais que la vertu toute ſeule eſt un mérite que rien ne peut partager avec le Juſte ; un mérite que tout contredit au dedans de nous, & dont chacun ne trouve en ſoi que les oppoſitions & les répugnances. C'eſt ainſi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, & que les ténébres rendent temoignage à la lumière.

Mais non-ſeulement le monde ne mépriſe pas les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur deſtinée, & convient qu'ils ont choiſi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous

croyez peut-être que les pécheurs, eſclaves de leurs paſſions, ſont toujours enivrés du charme des ſens, & de leur trompeuſe félicité : vous croyez que l'illuſion dure toujours, & que toute leur vie eſt un ſonge ; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaiſirs, ils regardent le Juſte avec des yeux d'envie ; ils oppoſent la paix de ſa conſcience aux troubles cruels qui les déchirent ; les conſolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs paſſions ; le doux loiſir & la tranquillité de ſa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions & de leurs eſpérances ; ſes jours pleins de bonnes œuvres, & toujours occupés pour le ſalut, au vuide & à l'ennui de leurs inutilités & de leurs journées : ce parallèle, ſi triſte pour eux, les fait ſoupirer en ſecret ; ils ſentent tout le dégoût de leur état, & tout le bonheur de la condition du Juſte. Eh ! pourquoi craindriez-vous donc de paroître ſerviteur de Jeſus-Chriſt, devant des pécheurs qui ſouhaiteront de devenir ſemblables à vous, dès

que vous aurez ceſſé de leur reſſembler ?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, & ſur leſquels vous croyez mériter leur eſtime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la reſſemblance de leurs paſſions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalouſie vous diſpute une vaine beauté ; la fierté, votre naiſſance ; l'ambition, votre valeur & vos ſervices ; l'orgueil, vos talens & votre ſuffiſance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux ; le monde, qui n'aſpire pas à ce genre de mérite, ne vous en diſputera pas la réputation ; & peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuſe injuſtement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naiſſance, à vos ſervices, à vos talens, aux agrémens de votre perſonne ; & le monde ne commencera à eſtimer en vous tous ces vains avantages, que lorſque vous aurez commencé à les mépri-

ser vous-même pour Jesus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illustre & de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres & des couronnes, & toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, & à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'ame fidèle, & à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer & de faire valoir le courage de ce sacrifice; & loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; & vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant & de sa grandeur: Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable à la vertu, c'eſt que non-ſeulement le monde envie la deſtinée des gens de bien; mais il ne cherche, & il ne trouve d'ordinaire de conſolation que dans leur fidélité & dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions & dans ces conjonctures amères où une fortune & un crédit abſolument renverſés, ne laiſſent preſque plus eſpérer de reſſource; dans ces triſtes ſituations, où la préſence de vos amis de plaiſir vous devenoit inſupportable, & où peut-être auſſi en étiez-vous abandonné; où avez-vous trouvé plus de conſolation, que dans les entretiens d'un ami ſaint & fidèle? N'eſt-ce pas lui, dit ſaint Auguſtin, qui a pleuré avec vous; qui a verſé de l'huile ſur vos plaies; qui a ramené inſenſiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence; qui vous a ſoutenu dans votre accablement; & qui eſt devenu comme le dépoſitaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout ſeuls,

ſeuls, ſavent être amis véritables, & qu'eux ſeuls ſont capables de partager les diſgraces de leurs amis ſans refroidiſſement, & leur proſpérité ſans envie ?

Oui, mes Frères, c'eſt auprès des Juſtes, que les mondains vont ſe conſoler tous les jours des perfidies du monde & des caprices de la fortune : c'eſt-là qu'ils vont ſe délaſſer de l'ennui des plaiſirs, de la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances, de l'agitation des eſpérances & des projets : c'eſt-là qu'ils vont reſpirer cet air de candeur, de bonne-foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'eſt dans leur ſein, qu'ils vont verſer les plus ſecrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les meſures cachées de leurs projets, les myſtères de leurs eſpérances ; & qu'ils avouent après cela que les hommes ſont bien inſenſés de tant s'agiter, & que le monde eſt bien peu de choſe : c'eſt-là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de ſe confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'eſt-là que leur cœur ſe répand, qu'il ſe re-

poſe, qu'il s'épargne la fatigue des précautions & des défiances, & qu'il a le plaiſir de ſe montrer & de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des perſonnes d'une deſtinée obſcure, mais ennoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des diſtinctions, que la naiſſance & les dignités ne donnent point : on y a vû des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, vils ſelon le ſiécle, devenir les arbitres des Princes & des peuples, & s'attirer par la ſeule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'oſa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le ſolitaire Antoine, à peine connu dans ſa patrie, remplir tout l'univers du bruit de ſon nom ; & les Céſars s'eſtimer plus glorieux d'avoir reçu une Lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'Empire. Jéhu, Roi d'Iſrael, en une cérémonie ſolemnelle, fait monter dans ſon char le ſaint homme Jonadab : & la Majeſté royale ne rougit point de

voir à ſes côtés la ſimplicité d'un Prophéte. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un Roi infidèle & dans un Empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre & de l'anneau d'or. La Cour la plus diſſolue de la Paleſtine, ne put refuſer des honneurs publics à l'auſtérité de Jean-Baptiſte ; & Hérode ſouffrit avec reſpect la ſainte liberté du précurſeur, avant que ſa foibleſſe en eût fait un martyr. O homme! vous rougiſſez de la vertu : mais c'eſt elle, dit l'Eſprit de Dieu, qui vous rendra illuſtre parmi les peuples ; qui vous fera honorer des ſages & des vieillards ; qui vous attirera de la conſidération en la préſence des Princes ; & qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le ſouvenir de la poſtérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, & honorem apud ſeniores ; .... & in conſpectu potentium admirabilis ero ; .... & memoriam æternam, his qui poſt me futuri ſunt, relinquam.* Sap. 8. 18. 11. 13.

Prenez garde ſeulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les reſtes de

l'humeur, des passions & des foiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dérisions & des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, & qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer; voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux, justes, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre : tout est à craindre

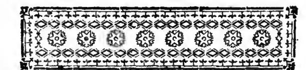
pour une vertu foible & naiſſante quand elle eſt trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; & le monde qui nous avoit ſéduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous ſéduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas : agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul ; laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui ſur les ſuites que votre changement de vie aura dans le monde ; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges & des applaudiſſemens, il ſaura bien au milieu de ces vaines acclamations, vous faire ſentir votre néant & votre profonde misère. Paul, dans le tems même que tout un peuple, frappé de ſa vertu, le prend pour une divinité, & veut lui offrir des ſacrifices ; Paul, reçu des Fidèles comme un Ange de Dieu ; Paul, au milieu de tant de gloire, ſent au-dedans l'aiguillon honteux de ſatan qui l'humilie; & la main de Dieu qui l'éléve, prend plaiſir, ce ſemble, de l'ab-

battre de peur qu'il ne s'éléve lui-même, & d'écrire ſur ſon cœur ſa propre foibleſſe. Mais s'il permet que les dériſions & les cenſures ſoient le partage de votre vertu, ah ! il ſaura bien vous dédommager par des conſolations ſecrettes de toutes ces amertumes humaines, & ſoutenir ſon ouvrage contre le déchaînement & les vains efforts d'un monde profane. On nous mépriſe, diſoit autrefois l'Apôtre ; nous ſommes foulés aux pieds comme de la boue ; mais nous ne ſommes point abbattus : on nous regarde comme le rebut du monde ; mais nous nous réjouiſſons dans ces tribulations & dans ces opprobres, parce que nous ſentons au-dedans de nous, les conſolations ineffables de celui qui ne manque jamais de conſoler ceux qui ſouffrent pour ſon nom. Remettez-vous-en donc à ſa ſageſſe, encore une fois, pour les ſuites de votre nouvelle vie ; mais commencez toujours à le ſervir : rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux : ſecouez un joug qui vous accable : oſez mépriſer les jugemens d'un

monde dont vous méprifez déja les plaifirs ; & ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde ; à votre propre raifon, celui de compter pour beaucoup les jugemens du monde ; & enfin à la vertu, l'injuftice de la croire toujours méprifée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître : fortifiez leurs volontés timides & chancelantes : vainquez encore une fois le monde dans leur cœur : apprenez-leur que vos jugemens feuls font à craindre ; que les mépris & les cenfures des hommes ne font que donner un nouvel éclat, & ajoûter un nouveau mérite aux actions que votre fageffe approuve ; & que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompenfe digne d'elle, que vous même.

Ainfi foit-il.



SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Vocation.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, & ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de Jesus avec ses deux fils, & lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici, soient assis dans votre Royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Matth. 20. 20. 21.

QU'il est rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grace, & que les vûes de la foi servent de régle aux projets & aux desirs d'une tendresse toute humaine ! Cette mère ne demande pour ses enfans, qu'une gloire & une grandeur tem-

porelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jesus-Christ, que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un Royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle ; & sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfans, est la situation que Jesus-Christ leur destine, elle les éléve & les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, & usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, & qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeller à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer & nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang,

de la naiſſance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, ſont des guides trompeurs, qui nous font preſque toujours prendre le change. Or, comme ſe tromper ici, eſt de toutes les mépriſes la plus irréparable; je veux aujourd'hui vous expoſer les régles de la foi ſur un point ſi important de la Doctrine chrétienne.

Il eſt vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, ſont déja entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choiſir; mais il ne ſera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première ſource de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que reſpectant l'ordre de Dieu dans la diverſité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la deſtinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le ſort n'en eſt pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le ſujet de ce diſcours. Le choix d'un état eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle

où la méprife eft plus ordinaire : le choix d'un état eft de toutes les circonftances de la vie, celle où la méprife eft plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable : les périls d'une fauffe vocation ; c'eft fur quoi j'ai à vous inftruire. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

LA fainteté eft la vocation générale de tous les Fidéles ; & le Seigneur nous a tous appellés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous foyons faints & purs en fa préfence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'eft pas la même pour tous les hommes : cette vie eft une terre étrangère, où fe font formées des routes différentes & infinies, par lefquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la célefte patrie ; mais par lefquelles nous ne marchons fûrement, que lorfque la main de Dieu elle-même nous y a placés. I. PARTIE.

En effet, mes Frères, la raifon & la foi nous défendent également de penfer que le Seigneur, après nous avoir appellés à la lumière de l'Evan-

gile, en nous faisant naître de parens fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; & que sans rien déterminer sur le genre de vie, & sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison : car ce seroit se figurer, comme ces Philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hazard & à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bizarre & fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, & qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événemens : ce seroit lui ôter cette providence attentive, & cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui for-

me cette harmonie & cet arrangement admirable, où l'on eſt forcé de reconnoître un Etre ſuprême & intelligent, lequel par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce ſeroit, en un mot, ou nous donner un univers & des hommes ſans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible & plus mépriſable que l'homme.

Je dis la foi : car ſi l'élection des Juſtes n'eſt que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant ſans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miſéricordieuſe, qui leur a préparé des voies ſûres de ſalut ; & d'un autre côté, la deſtinée des méchans, devant ſervir auſſi dans les deſſeins de Dieu, par mille rapports ſecrets au ſalut des Juſtes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur juſtification, & n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des Elus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fuſſions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous, le plan de nos deſ-

tinées, &, pour ainsi-dire, le chemin de notre éternité; & que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, & par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, & que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes Frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix, & aux circonstances essentielles qui doivent l accompagner. Premiérement, les passions & les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection & de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous; ce n'est donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troisiémement, le bonheur & le repos même de notre vie y est attaché; il faut donc y consulter plus son goût que

celui des autres, & n'y faire entrer pour rien le reſpect humain. Enfin, c'eſt la voie unique de ſalut pour nous; il faut donc être ſur-tout attentif en la choiſiſſant, aux facilités & aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où ſont ceux qui dans le choix d'un état de vie obſervent toutes ces conditions; & delà concluez ſi les mépriſes n'y ſont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le reſpect humain, la cupidité, ſont les grands reſſorts qui donnent le premier branle aux diverſes deſtinées des hommes; & ſi nous voulons remonter juſqu'aux premières vûes qui préſidèrent à notre vocation, il n'eſt peut-être perſonne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces ſources empoiſonnées.

Et premiérement, mes Frères, eſt-il de circonſtance dans toute la vie, où la maturité, le conſeil, les attentions fuſſent plus néceſſaires, que dans le choix dont nous parlons? Quelle connoiſſance n'y faudroit-il pas avoir de ſoi-même, de peur que

nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche ? quelles prières ferventes & continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies ? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour disposer le Ciel par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière ?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puérils de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; & ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant, à ces images suggé-

rées : le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance : ainſi, avant que nos penchans ſoient développés, & que nous ſachions ce que nous ſommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : c'eſt le hazard & l'occaſion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de ſortir; & notre vocation à l'autel expire, à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en eſt point où la pruden-

ce chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie : & voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave & si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie ? & comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, & si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même ?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, mes Frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophéte ? *Seigneur, montrez-nous vos* Ps. 24. 4. *voies, & découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire.* Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le Ciel s'explique sur leur destinée ? & lui dites-vous, comme autrefois les Apôtres : Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes,

apprenez-nous lequel de ces enfans vous avez choisi : *Ostende quem elegeris* : Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix ? Leur faites-vous assez entendre que de-là dépend le nœud de leur salut éternel, & que les précautions ne sauroient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables ? Leur apprenez-vous à juger de la vocation du Ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les régles de la foi ; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, & qui semble ne pouvoir venir que du Maître de la nature ; par les talens qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grace qui ne cesse de nous y convier en secret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent ; par le caractére de nos penchans qui nous en diminuent les dangers ; & enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, & qui connoissant le fond de notre ame, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres ? Où sont les parens que des soins si chrétiens & si indispensables occupent ? Hélas !

Act. 1. 24.

on n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage ; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir ; on leur exagère tous les jours des inconvéniens d'un état où l'intérêt d'une maiſon ne les demande pas ; on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine ; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions, pour leur inſpirer un choix, qui doit les conduire à les combattre.

Seconde ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des deſſeins de Dieu ſur nous, c'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune : on ſe perſuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains, le plan de nos deſtinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le ſecond rang dans la

maiſon de ſon père, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la maiſon du Seigneur; qu'un grand nom & une fortune médiocre eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour ſon époux.

J'avoue que la ſageſſe de Dieu ſe ſert quelquefois de ces ſignes humains pour nous montrer de loin & accomplir en nous ſes deſſeins de miſéricorde; que les circonſtances de la naiſſance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que ſa bonté nous préparoit depuis le commencement des ſiécles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtinoit, & que ſouvent notre ſituation temporelle eſt la première grace qui nous prépare l'éternité : mais cette régle n'eſt ni ſûre, ni univerſelle. Souvent un Jacob eſt appellé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Eſaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de ſa famille, eſt oint de l'onction ſainte & établi Roi d'Iſrael, tandis que ſes frères, avec des qualités plus eſtimables aux yeux du monde, ſont laiſſés dans une condition

obſcure & privée. Souvent un Aaron, malgré ſon aîneſſe, eſt appellé au ſacerdoce; & Moyſe ſon cadet, eſt établi du Ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du Ciel avec le cours inévitable d'une deſcendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, & les myſtères incompréhenſibles de la grace? Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins éternels de miſéricorde à la bizarrerie des arrangemens humains? Les talens propres d'un état ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? Le goût qui nous en inſpire le choix, vient-il avec l'ordre de la naiſſance? & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puiné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'eſclave des vûes & des cupidités humaines, un Dieu de chair & de ſang, & vous n'agiſſez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuſe, tout établir dans le monde. Eh! quoi, mes

Frères, pour ne pas partager vos biens, vous ſacrifiez vos enfans, & le fruit de vos entrailles? Mais, ajoûtez-vous, il ſeroit déſagréable de les voir traîner leur nom, & prendre des partis peu convenables à leur naiſſance. Mais faut-il qu'ils ſoient, ou grands ſelon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux deſtinées? & une fortune médiocre paroît-elle plus affreuſe à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils ſeroient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le ſoient dans l'éternité? on n'eſt malheureux que lorſqu'on n'eſt point à ſa place. Mais c'eſt ainſi que les maiſons tombent. Vous vous trompez, mes Frères; c'eſt ainſi qu'elles proſpèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuſes, où chacun eſt à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ſes enfans, parcequ'en leur prédiſant des deſtinées différentes, il ne leur prédit que les deſſeins de Dieu ſur eux. La proſpérité des maiſons

n'eſt pas toujours dans la fortune; mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les ſoutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maiſon, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* Auſſi leur décadence, leurs calamités ſont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On ſacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuiſent; il meurt ſans poſtérité; & ſon nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ſes frères. Que de maiſons illuſtres tombées dans l'oubli, ſubſiſteroient encore aujourd'hui, ſi ces ſacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient ſappé les fondemens, & enſeveli leur nom & toute leur grandeur ſous leurs ruines! Laiſſez vos enfans ſous la main de Dieu, mes Frères; il n'eſt pour nous de ſituation sûre, & pour le monde & pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Pſ. 126. 1.

Et voici la troiſiéme ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état eſt pour nous l'unique voie du ſalut que Dieu nous

a préparée : on ne doit donc, en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion & la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchans & de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples & le bonheur des Empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, & qui en font l'ordre & l'harmonie ; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la Religion appelle saint & honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut : le silence, la retraite, l'austérité même des Cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils, qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appellé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du

Ciel qui fait la sûreté. Loth est fidéle au milieu de Sodôme où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un Juste, les déréglemens d'une ville criminelle ; & il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'Ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit ; & la Cour, un lieu de grace & de sanctification, si l'ordre du Ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant & de plus agréable, plutôt que par les secours & les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses ! Car remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe ? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature, que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un

autre a suivi la route des armes ? c'est que son nom & les services de ses ancêtres lui permettoient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ses biens une Charge qui l'approche de la personne du Prince ? c'est que sous les yeux du maître, on est plus près de la source des graces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint ? que vient-il chercher dans l'Eglise ? ses trésors, ou ses fonctions ? ses honneurs, ou ses ministères ? l'éclat du Sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore ? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité, des vûes d'élévation & de gloire; à un ministère de travail & de sollicitude, des espérances de repos & de mollesse ; à un ministére de désintéressement, de modestie & de charité, des projets de luxe, de profusion & d'abondance ; & comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le Temple, que parcequ'il a toujours oui dire qu'il y trouveroit des richesses immenses ; & les dépouilles saintes des peuples.

C'eſt la cupidité toute ſeule qui fait d'ordinaire la diverſité de nos deſtinées : car outre que l'Eſprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui eſt l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce ſont des vûes de fortune, d'élévation, de plaiſir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occaſions d'orgueil, d'ambition, de molleſſe, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchans infortunés pour ces vices. Vous ſerez donc un mondain voluptueux, un courtiſan ambitieux, un homme de guerre impie, un Magiſtrat injuſte, un Miniſtre corrompu, puiſque vous n'avez choiſi le monde que pour ſes plaiſirs; la Cour, que pour la faveur; les armes, que pour la licence; la robe, que pour une vaine diſtinction; l'autel, que pour les honneurs & les richeſſes du Sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favoriſant les paſſions qui vous l'ont inſpiré : vous ſerez placé ſur les premiers Tribunaux de la Juſtice;

vous parviendrez à la faveur du Prince ; vous ferez distingué par tous les honneurs militaires ; vous ferez élevé sur le trône du Sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère ; & comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instrumens & la plus juste peine.

Mais si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût, & les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, & qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature ; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses ; les déterminations où le respect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume ; & tout ce qui s'y décide sans nous

& comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, & qui nous force à des choix que tous nos penchans désavouent. Tel prend le parti des armes, & suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parceque né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que deshonorer son nom par une alliance inégale. Telle sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parceque n'ayant pas de quoi soutenir son nom, & s'établir convenablement dans le monde, un azile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure & rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa des-

tinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins : on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres & de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait & de vocation pour la retraite : ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs péres, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Egliſe des miniſtres que l'Egliſe n'appelle point, & qui n'acceptent le ſaint miniſtère que comme un joug odieux qu'une injuſte loi leur impoſe : enfin, pourvû que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en pei-

ne que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le déſeſpoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la préſence de ces malheureuſes victimes ſera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés; & que le malheur de leur deſtinée ſollicitera puiſſamment votre juſtice à venger leur ſang contre les auteurs de leur être, & de leur éternelle infortune! C'eſt ainſi que l'imprudence, l'ordre de la naiſſance, la cupidité, les égards humains, décident de la deſtinée de preſque tous les hommes: & de-là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles & de divorces dans les familles, tant de murmures & de chagrins à la Cour, tant de dégoût dans le ſervice, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les Cloîtres. De-là chacun ſe plaint de ſa condition, & envie celle d'autrui: la femme du monde regarde l'épouſe de Jeſus-Chriſt comme heureuſe; l'épouſe de Jeſus-Chriſt inſenſée ne forme des deſirs que pour reſſembler à la femme du monde: le courtiſan ſou-

pire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la Cour. Delà enfin nul n'eſt heureux dans le monde, parceque nul preſque n'y eſt à ſa place. Mais ſi de toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus ordinaire, c'eſt auſſi celle où la mépriſe eſt le plus à craindre.

II. PARTIE.

DE toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt le plus à craindre; ſoit que vous la conſidériez du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits, du côté des graces & des ſecours dont elle nous prive, ou enfin du côté des ſuites preſque toujours irréparables qu'elle traîne après ſoi.

Du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits. En effet en nous donnant l'être & la liberté, il ne s'eſt pas départi des droits qu'il avoit ſur ſon ouvrage. Ce n'eſt pas à nous à diſpoſer de nous-mêmes : c'eſt à lui ſeul à nous employer ſelon les vûes qu'il s'eſt propoſées en nous formant, & à régler l'uſage des talens que nous n'avons

reçus que de lui. Auſſi à peine le premier homme fut-il ſorti de ſes mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être ſa demeure ; & il ſemble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire ſentir à tous ſes deſcendans, que c'étoit à lui ſeul à nous marquer un emploi & une occupation dans cet Univers où il nous a placés.

Mais quand ſa ſouveraineté ne lui donneroit pas ce droit ſur la créature, ſa ſageſſe devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées. Car connoiſſant tout ſeul les plus ſecrets penchans de nos cœurs; développant déja dans les premières ébauches de nos paſſions, tout ce que nous devons être ; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille diſpoſitions cachées que nous ne connoiſſons pas, & qui n'attendent que l'occaſion pour paroître ; ſeul, lorſqu'il tira tout du néant, & qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable & ce cours harmonieux

que la durée des tems n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient dans cet aſſemblage ſi bien aſſorti, les circonſtances du ſiécle, de la nation, du pays, de la naiſſance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre ſalut ; & en les raſſemblant par un pur effet de ſa miſéricorde, en former comme le fil & toute la ſuite de notre deſtinée. Auſſi les Apôtres ne s'adreſſent à lui, pour choiſir un ſucceſſeur au diſciple infidèle, que parcequ'il connoît les cœurs : *Vous qui connoiſſez les cœurs de tous les hommes*, lui diſent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choiſi.* Act. 1. 24.

En effet, mes Frères, Dieu ſeul nous connoît, & nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes : nos penchans nous ſéduiſent ; nos préjugés nous entraînent ; le tumulte des ſens fait que nous nous perdons de vûe : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée : & il eſt vrai que nous ne pouvons nous choiſir à nous-mêmes un état ſans nous méprendre, parceque nous ne nous connoiſſons pas aſſez pour décider ſur ce qui nous convient ;

nous sortons même des mains de la souveraineté & de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides & nos soutiens : & semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition & à notre caprice les dons & les talens dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui ; & au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des graces & des secours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les ministères sont différens dans le corps de Jesus-Christ, les dons & les graces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, & pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la misericorde divine des graces de magistrature,

pour ainſi dire, de ſacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de perſonne privée; des graces de mariage, de célibat, de cour, & de retraite: & comme Dieu ne deſtine jamais la fin, ſans préparer en même tems les moyens pour y arriver; en marquant dans ſes conſeils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il a attaché à ce choix des ſecours propres & ſinguliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes Frères, pour participer aux graces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'eſt à vous-même à vous ſoutenir: s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas ſa main ſecourable, & vous y marcherez tout ſeul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ſes conſeils éternels: vous êtes ſorti du plan de ſa providence; ce n'eſt pas à lui à retracter la ſtabilité de ſes deſſeins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur: vous n'avez pas

choisi la situation & le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son Fils; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, & qui ne sauroit plus recevoir les influences & l'Esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des graces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence : il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde & de ses périls : il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, & de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, & qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit; une ame simple & timide, un esprit paisible & naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des desirs secrets & continuels de vous consacrer à lui : mais malgré tous ces attraits & tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paroif-

foient écrits en caractères fi intelligibles, vous vous êtes engagé fous un joug différent : ah ! la fainteté du lit nuptial fera donc pour vous une occafion de luxure & d'incontinence ; vous violerez la foi d'un Sacrement honorable ; vos enfans trouveront dans vos exemples le modèle de leurs défordres : le monde où vous n'étiez pas appellé vous féduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, feront pour vous des occafions infaillibles de chûte : tout deviendra tentation ou écueil à votre foibleffe : les plaifirs les plus innocens fouilleront votre cœur ; les objets les plus indifférens feront funeftes à votre innocence : les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injuftes ufages : & où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre fituation, feront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un trifte naufrage. Ainfi la mer engloutit autrefois un Prophéte infidèle malgré le fecours d'un navire & l'habileté des Pilotes, parcequ'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'el-

le respecte les seules traces, & qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des Apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher sur les flots, & de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide, & le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple Fidèle; il vous avoit préparé les graces de cet état; & c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux : les dissolutions même du premier âge, des penchans tumultueux de gloire & d'ambition, un cœur trop vif & trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assez qu'un ministére de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin; vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint; vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute seule devoit vous élever; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humi-

lité & à l'innocence; vous avez obtenu en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant: mais qu'avez-vous fait? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils: le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire le théâtre de votre orgueil; l'autel le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres l'occasion de vos profusions & de vos désordres; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion & de votre endurcissement: si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire: si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu: d'où viennent ces malheurs? votre vocation est l'ouvrage de l'homme; vous n'y serez pas l'œuvre du Seigneur: vous possédez le don de Dieu avec injustice; vous en userez avec profanation: vous avez souillé le Sanctuaire en y entrant; vous le deshonorerez en le gouvernant: vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu & les hommes, entre la terre & le ciel; vous n'êtes que l'anathême du ciel, & le scandale de la terre.

Hélas ! mes Frères, ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces attachées à leur état; ſi le diſciple perfide devient prévaricateur, & déchoit de la grace & du miniſtère de l'Apoſtolat où Jeſus-Chriſt lui-même l'avoit appellé; ſi Salomon établi Roi par la volonté du Seigneur, & avec des marques ſi éclatantes & ſi ſingulières de ſa protection & de ſa bienveillance, trouve dans les périls de la Royauté des écueils où toute ſa foibleſſe vient échouer; quelle pourroit être la deſtinée de ceux, qui privés des mêmes ſecours, ſont expoſés aux mêmes dangers? Si la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chûtes quand elle y marchera toute ſeule?

On eſt ſurpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des Chrétiens aient ſi fort dégénéré: on ſe demande d'ou vient que nos ſiécles ſont ſi différens de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magiſtrature n'eſt preſque plus qu'une honorable

oisiveté, ou un art de faire servir les loix à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irreligion & de licence; que la Cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins & pour les délassemens publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du Sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition & de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces aziles saints & religieux élevés au milieu de nous; & que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y régne quelquefois plus que dans le monde même : on en est, dis-je, surpris; & les Justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, & lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile:

à trouver : tout eſt corrompu, parceque nul preſque n'eſt à la place où il devroit être. De-là le Magiſtrat devenu l'arbitre des paſſions humaines ſans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zéle du bien public, ſi néceſſaires pour remplir ſes fonctions, n'eſt plus qu'un phantôme revêtu d'une robe de juſtice & de dignité, qui tourne à tout vent, & qui fait preſque autant de chûtes que de démarches. De-là le courtiſan engagé dans une vie de molleſſe, d'ambition, de diſſimulation, de plaiſirs, & privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette perſuaſion vive des vérités éternelles, qui conſerva purs & ſans tache les Daniels & les Eſthers au milieu même d'une Cour infidèle, devient bientôt le triſte jouet de toutes les cupidités humaines, & ne connoît plus d'autre maître, qu'un maître mortel, & d'autre divinité que la fortune. De-là l'homme de guerre environné de tous les périls de ſon état, ſans les ſecours de cette ſageſſe, de cette foi courageuſe, qui ſeule a pu ſanctifier les Joſués, les Gédéons, les Davids, &

tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défénd pas long-tems contre des déréglemens dont il porte déja toutes les dispositions dans son cœur. De-là le Ministre de Jesus-Christ destiné à être le sel de la terre, & à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parcequ'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, & que rien ne peut souiller. De-là enfin le Solitaire, ou la Vierge consacrée à Jesus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, & n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment & même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille desirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, & d'un lieu de sûreté se font une occasion de chûte.

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation : & de cette dépravation, & de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables ! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez ; & que ce n'est pas ainsi qu'on arrive : je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule, qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime ? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, & tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés

ſous votre miniſtère; les abus autoriſés, les deſſeins utiles mépriſés: réparez, ſi vous le pouvez, ces déſordres que vous ne ſauriez même connoître, & que votre exemple perpétuera peut-être juſqu'aux derniers âges de la Monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu ſaint, les inſtructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les loix avilies & ſans vigueur, par l'affoibliſſement & les tranſgreſſions du Légiſlateur, les Miniſtres autoriſés dans leurs prévarications, par l'infidélité du Paſteur principal; les pécheurs confirmés dans le crime; les foibles, ſans ſecours; les Juſtes, ſans conſolation; les Sacremens, ſans fruit; les prieres de l'Egliſe, ſans utilité; le miniſtère, ſans reſpect & ſans dignité; toutes les ſources de la grace fermées aux Fidèles, par la corruption de ceux qui devoient les répandre, & en être les canaux ſacrés; la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans le zéle & dans la piété d'un Miniſtre fidèle, la grace & le ſalut. Sondez, ſi vous le pouvez, cet abîme; & trouvez-y, ſi vous le pou-

vez encore, une reſſource.

Si vous êtes entré dans une maiſon ſainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères, par vos exemples; leur vocation ébranlée par vos dégoûts; leur docilité révoltée par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu ſaint par vos diſcours; la tiédeur & le déſordre perpétués après votre mort, par le ſeul ſouvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inſpirez à des enfans infortunés des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes, & les crimes infinis dont ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu. Auſſi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injuſtices, par vos largeſſes; vos ſcandales, par des exemples de vertus; vos haines & vos vengeances, par des actions de charité & de miſéricorde: mais verſez des torrens de larmes; dédommagerez-vous jamais Jeſus-Chriſt de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur ſalut dans le dérèglement, dans l'ignorance, dans le

défaut

défaut de talens d'un Miniſtre, que votre cupidité, & non la vocation du Ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Egliſe ? mais diſtribuez tout votre bien aux pauvres; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle & mondaine, que votre crédit ſeul aura placée à la tête des épouſes de Jeſus-Chriſt, fera dans la maiſon de Dieu ; les relâchemens qu'elle y portera ; les ames qu'elle y ſéduira; les graces qu'elle y anéantira; les biens qu'elle y empêchera; les paſſions qu'elle y introduira; les obſtacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'eſprit primitif, & au rétabliſſement des régles ſaintes? Ah ! votre repentir & vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne ſauroient plus réparer : ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais; & les larmes, pour les pleurer, ne vous ſeront jamais accordées.

Mais ſi les ſuites de cette mépriſe ſont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inſpirée, elles ne le ſont pas moins pour vous, qui avez eu le

malheur de vous méprendre : car je ſuppoſe même que vous en êtes touché de repentir ; quels remédes vous preſcrire ? quelles meſures prendre ? Vous êtes revêtu d'une dignité ſainte ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il diſſimuler l'ignominie de l'Egliſe en vous y ſouffrant ? faut-il vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'aſſemblée des Fidèles ? faut-il vous y laiſſer contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? & d'ailleurs, votre repentir ſera-t-il même aſſez héroïque, pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, ſans leſquels pourtant il n'eſt point de ſalut pour vous ? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'eſt plus en votre pouvoir de ſortir ; êtes-vous obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ? mais d'un autre côté, vous ſauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne ſauroit être la voie de votre ſalut ?

O mon Dieu ! vous qui tenez entre vos mains les deſtinées des hommes, quelles reſſources inconnues peut-il

rester à votre grace pour ces ames infortunées; & votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, mes Frères, & c'est une vérité de la foi; quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux loix de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur; & quoique la Loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appellés, il restoit encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, & le grand Roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur & de sa clémence. Mais que ces graces étoient rares! une Esther toute seule en a été favorisée: & qu'on est à plaindre, si condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siécle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jetter de vaines allarmes dans les conscien-

ces : la vérité ne trouble que pour inſtruire & pour conſoler. Ainſi, mon cher Auditeur, ſi vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut ; banniſſez toutes vûes humaines ; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie ; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, & mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre ſort, qu'il ne le laiſſe jamais entre vos mains. Si le choix eſt déja fait, & que vous doutiez ſi les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vûes de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres ; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus sûre marque que vous y êtes appellé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuſe où vous vivez, en une ſainte vivacité ; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi ; ces négligences coupables, en des attentions religieuſes ; ce mépris

de vos obligations, en une fidélité qui vous faſſe reſpecter ce que vous devez aimer; & ne vous calmez jamais ſur la vérité de votre vocation, que lorſque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'ait point du tout préſidé à votre choix : ſi l'imprudence, le reſpect humain, les paſſions ſeules vous ont formé un état de vie, votre ſort eſt à plaindre, je l'avoue; mais il n'eſt pas déſeſpéré : vous êtes loin du Royaume des cieux, il eſt vrai; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuſte, les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans ſon ordre; mais le cœur y eſt toujours quand il ſe donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas deſtinée ; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir ſincère ſanctifient tous les états; & on eſt toujours à ſa place, quand on ſert & qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes expoſé ſur une

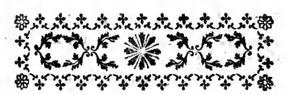
mer orageuse contre son ordre, comme le Prophéte Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme: il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre; & dites-lui: Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour
Joan. 2. 3. & seq. me dévorer: *De ventre inferi clamavi.* Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve: un monstre énorme me tient captif & m'environne de toutes parts: *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête: *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusée de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement: *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères! vous qui les portâtes sur vos aîles à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous; vous

saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jetté : l'abîme entend votre voix; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; & il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étois dans l'enceinte de Jerusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre Temple saint, de vous y offrir mes actions de graces, & de vous y appaiser, en mêlant au sang des victimes, les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursùs videbo Templum sanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, & se font par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustrà, misericor-*

diam ſuam derelinquunt. Pour moi, Seigneur, quelque affreuſes que ſoient les ténébres de la mort où je ſuis enſeveli, tandis qu'il me ſera permis de vous invoquer, il me ſera permis d'eſpérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à ſuivre vos voies ſaintes, ſi votre main ſecourable me délivre de ce péril : je ne retracterai jamais les promeſſes que mon ame, pénétrée de douleur, vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro ſalute Domino.* Et le reſte de ma vie ne ſera plus qu'un regret amer de vous avoir offenſé, & de m'être ſouſtrait à vos ordres, & une attention continuelle à mériter par l'obſervance exacte de vos commandemens, la récompenſe que vous promettez à vos ſerviteurs fidèles.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Le mauvais Riche.

Crucior in hac flamma.

Je ſuis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

QUELS ſont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creuſé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il eſt enſeveli, & allumé le feu vengeur qui le dévore ? Eſt-ce un profanateur de ſon propre corps ? a-t-il trempé ſes mains dans le ſang innocent ? a-t-il fait de la veuve & de l'orphelin la proie de ſes injuſtices ? eſt-ce un homme ſans foi, ſans

mœurs, ſans caractère, un monſtre d'iniquité ?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce & paiſible, où l'on n'accorde rien aux paſſions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour propre, eſt une vie chrétienne ; & que ne pas faire le mal, c'eſt tout l'Evangile. Ce réprouvé qui ſort aujourd'hui de l'abîme pour vous inſtruire, étoit riche, dit Jeſus-Chriſt ; il étoit vétu de pourpre & de lin ; il faiſoit tous les jours bonne chère : du reſte, moins attentif qu'il n'auroit dû, aux beſoins de Lazare qui languiſſoit à ſa porte ; voilà tous ſes crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la diſſolution de ſes mœurs ; ce n'eſt pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens ; il en goûtoit toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le ſujet de ſa condamnation : nous ſerions téméraires de lui prêter des déſordres que ſon hiſtoire taît, dont Jeſus-Chriſt l'abſout par ſon ſilence : nous contredirions même les intentions du Sauveur en détournant le ſens & l'eſprit de cette hiſtoire, & détruiſant tout

le fruit qu'il ſe propoſe d'en retirer.

Qu'eût-il été beſoin en effet, mes Frères, que Jeſus-Chriſt vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un ſacrilége, un pécheur déclaré ? On ſait aſſez que les fornicateurs, les impies, les raviſſeurs du bien d'autrui n'auront point de part dans ſon Royaume : toute l'Ecriture eſt une prédiction continuelle du malheur qui leur eſt préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le ſein de l'enfer, c'eſt pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, & dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'eſt pous nous apprendre que la vie mondaine toute ſeule, quand vous en demeureriez-là, & que vous ne tomberiez dans aucun excès, eſt une vie criminelle à ſes yeux, digne de l'enfer & de ſes flammes.

Voilà l'eſprit & la fin de l'hiſtoire que Jeſus-Chriſt nous raconte aujourd'hui ; & c'eſt à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puiſſe traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réflexions

édifiantes, toute la ſuite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jeſus-Chriſt du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui n'eſt accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de ſon ſupplice, vous en verrez la condamnation, & la déplorable deſtinée. C'eſt-à-dire, l'innocence du monde expoſée & condamnée : c'eſt le ſujet de cette homélie. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. IL importe peu à notre inſtruction, mes Frères, d'éclaircir, ſi Jeſus-Chriſt a voulu nous raconter ici une hiſtoire véritable arrivée dans Jéruſalem, ou ſeulement envelopper, ſelon ſa coutume, ſous des traits paraboliques, les vérités de ſa doctrine. Qu'il ſe repréſente, comme un Paſteur tendre & empreſſé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, & tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté ſur ſes épaules; ou qu'effectivement il aille juſque dans Samarie chercher une Pechereſſe pour la retirer de ſes égaremens; la parabole ne réveille pas

moins la conſcience du pécheur que l'hiſtoire : ainſi, que la condamnation de notre Riche infortuné ſoit un fait, ou une figure, la vérité qu'on prétend y établir, n'en eſt pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche : *Homo quidam erat dives*. Il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime : il étoit né heureux, *erat dives*. Jeſus-Chriſt n'ajoûte rien d'odieux à cette circonſtance. On ne nous dit pas, que né dans la pouſſière, deſcendu d'une Tribu obſcure, & ſorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jéruſalem pauvre & dépourvu de tout ; & que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues & toujours ſuſpectes, il ſe fût élevé à ce point d'abondance & de proſpérité, où il avoit depuis paru dans le monde, & qu'il eût joui avec inſolence d'un bien qu'il avoit acquis avec baſſeſſe. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui ſur la misère publique eût élevé une fortune monſtrueuſe ; qui eût exigé pour

Luc. 16. 19.

lui-même les tributs dûs à César, & qui enſuite à prix d'argent eût acheté un nom & exhauſſé ſa baſſeſſe par l'éclat des dignités & la diſtinction des titres. On ne nous laiſſe pas ſoupçonner que deſcendu d'un père avare & raviſſeur, il n'eût recueilli qu'une ſucceſſion d'iniquité; le ſilence de Jeſus-Chriſt le juſtifie ſur tous ces reproches; il étoit riche, *erat dives;* il jouiſſoit paiſiblement du patrimoine de ſes pères; libre d'ambition, exempt de ſouci, environné de plaiſirs tranquilles & domeſtiques, & ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Eſt-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui poſſéde des richeſſes dans des circonſtances plus innocentes? Cependant voilà le premier dégré de ſa réprobation : il étoit riche, *erat dives*.

En ſecond lieu, il étoit vêtu de pourpre & de lin : *Induebatur purpurâ & byſſo*. La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuſe : mais nous dit-on qu'en cela il paſſât les bornes que l'uſage preſcrivoit à ſon rang & à ſa naiſſance; que ſes biens ne pouvant ſuffire à ſes profuſions, l'ouvrier &

le marchand ſouffriſſent de ſes vanités & de ſa magnificence ; & qu'enfin, comme dit le Prophéte, ſon orgueil & ſon oſtentation ſurpaſſaſſent ſes forces? *Superbia ejus & arrogantia* *Iſ. 16. 6.* *ejus , ... pluſquàm fortitudo ejus.* Son ſiécle ne connoiſſoit pas encore des déſordres ſi communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états ; où un peu de proſpérité fait diſputer de faſte le publicain avec les Princes du peuple ; où les misères publiques, en augmentant les murmures, ſemblent augmenter les profuſions ; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur viſage, & où l'on eſt modeſte quand on n'outre pas le luxe établi, & qu'on ne fait que ſe conformer à la folie & à l'excès de l'uſage. On ne reproche point à notre Riche infortuné, que dans les ſoins de ſa parure, il entrât des deſſeins de paſſion & de crime, ni cette prétendue ſimplicité d'intention, toujours alléguée & toujours fauſſe, ſur laquelle, femmes du monde, vous excuſez tant l'indécence & l'artifice de vos ajuſtemens. En un mot, ce Riche étoit

vétu ſuperbement ; il aimoit la ſplendeur & la magnificence : & dans la Synagogue, où le culte étoit encore ſenſible & groſſier ; où l'on croyoit que la magnificence du Temple toute ſeule & l'appareil des ſacrifices honoroient le Seigneur ; où l'éclat extérieur des cérémonies en faiſoit toute la majeſté ; où Dieu même ne s'étoit montré que ſous des ſymboles de grandeur & de gloire, il ſemble que cet excès étoit plus pardonnable que ſous l'Evangile, où Jeſus-Chriſt, pauvre & humilié, eſt devenu une leçon, & un devoir en même-temps de modeſtie & de ſimplicité à tous les Fidèles.

En troiſiéme lieu, il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidie ſplendidè ;* mais la Loi de Moyſe ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuſe attention ſur les ſens que la loi de l'Evangile nous a depuis preſcrite. Le lait & le miel étoient renfermés dans les promeſſes faites aux enfans d'Abraham, & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été pro-

posée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la Loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, & de tant d'abstinences qu'elle prescrivoit? Il ne se faisoit pas de sa naissance, de ses grands biens, & de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces loix rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguoit les temps & les jours; & quoiqu'il vécût dans les délices, il sçavoit, quand il le falloit, s'affliger avec son peuple, & expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la Loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère, *quotidie;* mais son revenu pouvoit soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle étoit encore somptueuse & magnifique, *splendidè:* mais on n'ajoûte pas qu'il y eût de l'excès & de la débauche; que les libertins & les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement

de ſes repas : il n'eſt point marqué qu'au ſortir de-là, il courût à un ſpectacle profane, pour occuper ſon loiſir, & ſe délaſſer des fatigues de la bonne chère; que ſaiſi de la fureur du jeu, il en fit ſon occupation ordinaire, & riſquât quelquefois en un ſeul coup la fortune de ſes enfans, & l'héritage de ſes ancêtres ; ou qu'enfin, des entretiens dangereux & des commerces de paſſion, rempliſſent le reſte de ſes journées. Sur la religion & la foi de ſes pères, on ne trouve rien à redire en lui ; il ne faiſoit pas l'eſprit fort, & ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes ſcandaleux ſur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de ſon peuple, & ſur ſes manifeſtations aux Patriarches : il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire ; les ſuperſtitions des Phariſiens, les erreurs des Saducéens, les diſputes & les animoſités de ces deux ſectes, qui déchiroient la Synagogue, ne lui faiſoient pas conclure, que la Synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ſes loix & dans ſon culte, & que la Reli-

gion étoit une invention humaine : il offroit les ſacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions preſcrites : en un mot, il n'eſt pas appellé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidéle, fier, injuſte, déloyal. Il ne ſe ſervoit pas de ſes biens pour corrompre l'innocence : le lit de ſon prochain étoit pour lui inviolable : la réputation & la proſpérité d'autrui, ne l'avoient jamais trouvé ni envieux, ni mordant : & de la manière dont on nous parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faiſant de la dépenſe dans Jéruſalem, menant une vie douce & tranquille ; d'ailleurs eſſentiel ſur la probité, réglé dans ſes mœurs, vivant ſans reproche, & ſelon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à ſa table les citoyens & les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le ſiécle loue, que la voix publique exalte, qu'on propoſe pour modèles, & que la piété elle-même n'oſeroit ſouvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, & tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort cou-

pable ? & si quelqu'un avant Jesus-Christ avoit prononcé que cette voie est la voie qui méne à la perdition, & que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion & la dureté du zéle ? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? & faut-il qu'il meure pour
1. Reg. avoir goûté un peu de miel? *Ergone*
14. 45. *Jonathas morietur ?* Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais Riche ; cependant de quoi s'agit-il ? venons au fonds ; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche ; il étoit vétu magnifiquement; il faisoit bonne chère : que trouvez-vous-là de si énorme & de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs & vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; & dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlois ici comme un sage mondain, ce seroit un modèle que je vous proposerois à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous

mêmes de ceux qui lui reſſemblent ? Un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur ; ſa table eſt ſervie avec propreté & magnificence : du reſte, il eſt homme eſſentiel, ami ſolide, & plein de cette probité qui fait la véritable religion & la ſolide vertu. C'eſt peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu ! des parallèles injurieux à la piété de vos ſerviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, & non pas comme tels & telles à qui la dévotion a gâté l'eſprit, & qui décrient la véritable piété par des façons ſauvages & des ſingularités indiſcrettes. Voilà le monde, mes Frères ; & ce qui me fait trembler, c'eſt que le ſeul réprouvé que Jeſus-Chriſt nous faſſe paroître dans l'Evangile, ſe trouveroit preſque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'oppoſerez-vous ici ſa dureté envers Lazare ; & du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-deſſus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec ſaint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre

bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, & vous n'êtes rien vous-mêmes devant Dieu,
1. Cor. 13. 2. *nihil sum.* L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit ; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique ; & quoiqu'y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la Loi.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre Riche voluptueux, & peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui.
Luc. 16. 20. 21. *Il y avoit*, continue Jesus-Christ, *un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce Riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table ; mais personne ne lui en donnoit.* Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentimens même de l'humanité : le spectacle d'un volup-

tueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, & insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, & réduit à souhaiter des miettes, pour appaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse; & la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, & vous verrez que Jesus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce Riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, & manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, & que la vie molle & voluptueuse du Riche, en fait comme le fond & le sujet principal.

Premiérement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus*; or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés, qui ont toute une ville pour témoin & pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs

importunités éternelles ſont de purs artifices ; & que l'oiſiveté bien plus que le beſoin, forme leurs plaintes & leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous ſervez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre Riche pouvoit s'en ſervir envers Lazare. Peut-être que des beſoins ſecrets, que des œuvres publiques de miſéricorde, qui euſſent plus flatté ſa vanité, l'euſſent auſſi trouvé plus miſéricordieux & plus ſenſible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il eſt vrai, étoit couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet ſi digne de pitié auroit dû l'attendrir ſans doute : mais du moins, c'eſt quelque choſe qu'un ſpectacle auſſi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût ſouffert à la porte ſans qu'on le rebutât ; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais ſorti de la bouche de ce Riche, bleſſé d'avoir ſans ceſſe le même objet devant les yeux ; & qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de ſa maiſon, ſon azile ordinaire. Vous vous ſeriez peut-être hâté, vous, mon cher

cher Auditeur, de faire quelque largesse ; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant, y eût eu plus de part, que le desir de soulager un membre de Jesus-Christ : peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, & qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre ame étale aux yeux de Dieu, & d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu, par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Evangile, par son indifférence & par son oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table : mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées ; on se contente de remarquer qu'il les souhaitoit, *cupiebat :* on n'accuse pas le Riche de les lui

avoir refusées ; mais seulement que personne ne les lui donnoit : *Nemo illi dabat*. Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim & ses misères. Lazare se taît, & laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue sembloit solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche : mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs ne lui permettent guères de descendre dans ce détail, & d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles, de secourir ce mendiant ; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence & de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jesus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revêtu ; il avoit faim, & vous ne l'avez pas rassasié ; il étoit malade, & vous

ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédoient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, & votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pélerinage, le lieu de vos délices ; cette injuste félicité ne pouvoit pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris & vos joies se changent en grincemens de dents, & vos plaisirs d'un instant, en des tourmens qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia*

recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu verò cruciaris. Voilà son grand crime ; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, & dans la mollesse ; voilà ce qui l'a damné : & nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes Frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des Chrétiens, de n'avoir point de vertu? Vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moyse, vivant sous une loi encore imparfaite & charnelle, où les vertus qu'on exigeoit étoient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu ; un membre de Jesus-Christ crucifié, un enfant de la Loi nouvelle, un disciple de l'Evangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances

ſi néceſſaires; où l'uſage des ſens eſt environné de tant de préceptes & de conſeils rigoureux ; où la Croix eſt le ſceau de ceux qui ſont prédeſtinés ; vous croiriez qu'il ſeroit traité plus favorablement en ne refuſant rien à ſes ſens, & s'abſtenant ſeulement, comme ce riche, des excès crians, & des plaiſirs injuſtes & honteux ?

Mais, mes Frères, c'eſt une vérité de ſalut, qu'un Chrétien ne peut être prédeſtiné, que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jeſus-Chriſt. Si vos mœurs ne ſont pas une expreſſion des ſiennes; ſi le Père ne retrouve pas en vous la reſſemblance de ſon Fils; ſi le membre porte des traits différens du Chef, & que ce ſoit une alliance monſtrueuſe de les unir enſemble ; vous ſerez rejetté, comme une image infidelle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, & qui ne peut entrer dans l'édifice: comme un membre difforme, & qu'on ne ſauroit aſſortir au reſte du corps.

Or, je vous demande, mes Frères, pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni

impie, ni sacrilége, ni injuste? Jesus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples; de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur & un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain, & un ennemi de la Loi? a-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux & humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, & pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, & qui a déclaré que le monde se réjouiroit, mais que ses disciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, & seroient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs & les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, & qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire Roi? a-t-il mené une vie douce

& agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, & qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances ? Voilà votre modèle ; soyez du monde, soyez solitaire ; à la Cour, ou dans le Cloître ; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur & les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jesus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, & que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier & criant : & il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs & des dissipations du monde, & leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes, vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut ; vous vous croyez plus sage en évi-

tant ces prétendus excès, & vous ne voyez rien à changer à votre conduite. S. Auguſtin ſe plaignoit autrefois que certains payens de ſon temps, refuſoient de ſe convertir à la foi, parcequ'ils menoient une vie réglée ſelon le monde. Lorſqu'on les exhortoit, dit ce Père, à paſſer du côté des Chrétiens : Il eſt queſtion de bien vivre, répondoient-ils, *Bene vivere opus eſt.* Que m'ordonnera Jeſus-Chriſt que vous me prêchez, *quid mihi præcepturus eſt Chriſtus ?* que je méne une vie exempte de blâme? *ut bene vivam?* Je la méne depuis long-tems; je ne fais tort à perſonne ; je ne ſouille pas le lit de mon prochain ; je ne lui ravis pas ſon bien par des voies injuſtes : *Jam bene vivo ; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'eſt-il beſoin de changer, & d'embraſſer une Religion nouvelle? Si ma vie étoit criminelle, vous auriez raiſon de me propoſer une Loi qui régle les mœurs, & qui défend les excès ; mais ſi, ſans la Loi de Jeſus-Chriſt, je les évite, Jeſus-Chriſt ne m'eſt donc plus néceſſaire ? *Quid mihi neceſſarius eſt Chriſtus ?*

Voilà précisément, mes Frères, la situation de ces chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du siécle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des Saints & de Jesus-Christ ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde & à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés, ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus est :* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère ; que voilà l'essentiel ; qu'avec ces vertus on se sauve par-tout, & que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo ; quid mihi necessarius est Christus ?* *S. Aug. in Joan. 45.*

Mais écoutez ce qu'ajoûte ce Père ſur le même ſujet dans un autre endroit : leur conduite eſt irréprochable ſelon le monde : ils ſont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parens; ils ne trompent pas leurs frères; ils ſont fidèles dans leurs promeſſes; ils ne font point d'injuſtice, mais ils ne ſont pas Chrétiens : *Chriſtiani non ſunt.* Pourquoi cela ? les Chrétiens ont crucifié leur chair avec ſes deſirs; & vous nourriſſez, & vous flattez ſans ceſſe ces ennemis domeſtiques : les Chrétiens ne ſont pas de ce monde; & vous en êtes l'eſclave, le partiſan & l'apologiſte : les Chrétiens gémiſſent ſans ceſſe au fond du cœur ſur les périls des ſens, & des objets de la vanité qui les environnent; & vous les aimez : les Chrétiens ſe font une violence continuelle; & vous vivez dans une indolence, & dans une paix profonde avec vous-même : les Chrétiens ſont des voyageurs ſur la terre qui ne s'attachent point, & mépriſent même tout ce qui ſe trouve ſur leur route, & ſoupirent ſans ceſſe après leur patrie; & vous voudriez pouvoir éta-

blir ici-bas une cité permanente, & vous éternifer dans cette vallée de larmes & de douleur : les Chrétiens rachetent le temps qui eſt court, & tous leurs jours ſont pleins devant le Seigneur ; & toute votre vie n'eſt qu'un grand vuide, & l'inutilité en eſt même la portion la plus innocente : les Chrétiens regardent les richeſſes comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les proſpérités comme des malheurs, la figure du monde comme un ſonge ; voyez-vous les choſes des mêmes yeux ? en un mot les Chrétiens ſont ſpirituels ; & vous êtes encore tout terreſtre : *Chriſtiani non ſunt.*

Ah ! ſi pour être Chrétien, il ſuffiſoit de ne pas donner dans les excès, le paganiſme ne nous a-t-il pas fourni des hommes ſages, réglés, tempérans ; des femmes fortes, d'une vertu auſtère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire & d'honneur ? & tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le ſiécle, approche t-il de la ri-

gidité de ces anciens modèles? Ce ne ſont donc pas les déſordres évités qui font les Chrétiens, ce ſont les vertus de l'Evangile pratiquées : ce ne ſont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes ; c'eſt l'eſprit de Jeſus- Chriſt crucifié : ce ne ſont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne-foi, la généroſité, la droiture, la modération, l'humanité ; c'eſt une foi vive, une conſcience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel, eſt une vie de péché; toute vie qui n'eſt pas digne d'un Saint, eſt indigne d'un Chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles eſt frappé de malédiction, comme l'arbre mort & déraciné ; & l'Evangile condamne aux mêmes ténébres éternelles & aux mêmes ſupplices, & le ſerviteur infidèle, & le ſerviteur inutile. Auſſi après vous avoir expoſé dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuſe & mondaine, exempte même de crime & de débauche, il faut dans ſa punition vous apprendre quelle en eſt la fin & la deſtinée.

II. PARTIE.

OR, il arriva, continue Jesus-Christ, *que ce pauvre mourut, & fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham : le Riche mourut aussi, & il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinées, mes Frères ! Lazare meurt le premier ; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, & d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus long-tems à pénitence : mais enfin le riche meurt; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels : il est enseveli ; *sepultus :* circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funébres sont sans doute rendus à sa mémoire ; la pompe & la vanité paroissent jusques sur son tombeau : on rehausse par des monumens superbes sons néant & les cendres ; mais son ame toute seule précipitée sou le poids de ses iniquités, s'est déja creusée un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno.* Lazare meurt ; son corps

abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui ſerve de ſépulchre : ſa fin eſt ſans honneur devant les hommes : mais ſon ame glorieuſe eſt menée en triomphe par tous les Eſprits céleſtes dans le ſein d'Abraham : *Factum eſt autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ.* Le riche meurt : tout Jéruſalem en parle : on loue ſes vertus : on vante ſa magnificence : ſes amis le pleurent : ſes proches, pour ſe conſoler de ſa perte, cherchent à éterniſer ſa mémoire par des titres & des inſcriptions. Soins inutiles des hommes ! ſon nom même n'eſt pas venu juſqu'à nous : nous ne le connoiſſons que par ſes malheurs : nous ſçavons ſeulement de lui qu'il étoit riche, & qu'il eſt réprouvé ; ſa naiſſance, ſa tribu, ſa famille, tout cela eſt anéanti avec lui : car les impies, dit l'Eſprit Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils ſont nés comme s'ils ne
Eccli. 44. 9. l'étoient pas : *Perierunt, quaſi qui non fuerint ; & nati ſunt, quaſi non nati.* Lazare meurt ; on ignore même dans Jéruſalem s'il a vécu : ſa mort eſt obſcure comme ſa vie : le monde qui ne

l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier ; mais son nom écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos Livres saints, & de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *Car le corps des justes est enseveli dans la paix, & leur nom vivra dans tous les siécles.* En un mot Lazare meurt, & il est porté par les Anges dans le sein d'Abraham ; le riche meurt, & il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes ! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paroissons sur la terre ? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité ? Or, mes Frères, continuons l'histoire de notre Evangile, & examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Ibid. ℣. 14.

Premiérement, à peine se fut-il trouvé, dit Jesus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, & vit Abraham & Lazare dans son sein, *elevans ocu-*

los. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle ſurpriſe ! c'eſt-à-dire, que pendant toute ſa vie, il ne les avoit pas ouverts une ſeule fois ſur le danger de ſon état ; c'eſt-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais aviſé de ſe défier que la voie où il marchoit, ſi ſûre en apparence, & ſi approuvée du monde, pût le conduire à la perdition : car les pécheurs déclarés, les ames entiérement livrées au crime, ſentent bien que leur vie eſt une vie de réprobation, & ne ſe calment que dans l'eſpérance d'en ſortir un jour, & de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuſes, dont je parle, qui ſe défendent des excès & des déſordres, elles meurent d'ordinaire ſans avoir ſû qu'elles ont vécu coupables. Le Riche réprouvé voit de loin Lazare dans le ſein d'Abraham revêtu de gloire & d'immortalité : première circonſtance de ſon ſupplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un ſeul de ſes regards, eſt dans le lieu de paix & de rafraîchiſſement ; tandis que lui-même ſe ſent

dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels desirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrette rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même tems toute l'étendue des biens qu'il a perdus, & les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, & d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchû, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle *Chrysol.* plus que l'enfer.

Oui, mes Frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; & que là il exposera sans cesse à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir sa fureur & à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le

réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, & durant toute la durée des siécles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce père sage & pieux, dont la foi & la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit & une foiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion & son amour pour vous sembloient se ranimer; & vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles & les exemples de piété qu'il vous avoit donnés.

Vous leverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage & de désolation, vivez dans les délices & êtes morte devant Dieu; & du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne for-

miez autrefois qu'un même cœur & une même ame, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, & qui touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens & de ses enfans comme de sa tendresse; & cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avoit laissés, pour consoler votre affliction, employés à le deshonorer, & ses enfans mêmes, les gages précieux de son souvenir & de sa tendresse, négligés & sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siécles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des Saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines: ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu: car la pré-

ſence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en ſont privés : mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puiſſante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui ſeul il étoit créé ; & une main inviſible le repouſſera loin de lui : ils ſe ſentiront éternellement déchirés, & par les efforts violens que tout leur être fera pour ſe réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs deſirs ; & par les chaînes de la juſtice divine, qui les en arrachera, & qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur déſeſpoir, ſe montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit poſſible, qu'il ne paroît à ſes Elus. Il étalera à leurs yeux toute ſa majeſté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inſéparable de leur être ; & ſa clémence, ſa bonté, ſa munificence, les tourmentera plus cruellement, que ſa fureur & ſa juſtice. Nous ne ſentons pas ici-bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que no-

tre ame a pour ſon Dieu ; parceque les faux biens qui nous environnent, & que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'ame une fois ſéparée du corps, ah ! tous ces phantômes qui l'abuſoient, s'évanouiront : tous ces attachemens étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que ſon Dieu, parcequ'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ſes penchans, toutes ſes lumières, tous ſes deſirs, tous ſes mouvemens, tout ſon être ſe réunira dans ce ſeul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, ſi je l'oſe dire, dans le ſein de ſon Dieu, & le poids de ſon iniquité la ſera ſans ceſſe retomber ſur elle-même : éternellement forcée de prendre l'eſſor vers le ciel, éternellement repouſſée vers l'abîme ; & plus malheureuſe de ne pouvoir ceſſer d'aimer, que de ſentir les effets terribles de la juſtice & de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuſe deſtinée ! le ſein de la gloire ſera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; ſans ceſſe ils ſe diront à eux-mêmes : Voilà le Royaume qui nous étoit préparé ;

voilà le ſort qui nous attendoit; voilà les promeſſes qui nous étoient faites; voilà le Seigneur ſeul aimable, ſeul puiſſant, ſeul miſéricordieux, ſeul immortel, pour qui nous étions créés; nous y avons renoncé pour un ſonge, pour des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant. Eh! quand nous n'aurions rien à ſouffrir dans ce ſéjour d'horreur & de déſeſpoir, cette perte toute ſeule pourroit-elle être aſſez pleurée? Première circonſtance que nous rapporte Jeſus-Chriſt des tourmens du Riche réprouvé: il eſt malheureux par l'image toujours préſente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il eſt encore malheureux par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus pendant ſa vie: ſeconde circonſtance de ſon ſupplice. Mon fils, lui dit Abraham, ſouvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie: *Fili, recordare quia recepiſti bona in vitâ tuâ.* Or, quelle foule de penſées déſeſpérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans ſon eſprit avec ce ſouvenir? l'avantage d'être deſcendu d'un peuple ſaint & d'une race bénie, mépriſé; les promeſſes faites à

la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la Loi, les instructions des Prophétes, les exemples des Justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il auroit pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flater un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ses tourmens, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappellez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avoient fait passer des momens si doux & si agréables; ces talens éclatans qui vous avoient attiré l'estime & l'admiration des peuples, *recordare;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le parallèle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle est! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente;

car telle eſt la deſtinée de l'adverſité, de nous groſſir & nous mettre ſans ceſſe ſous les yeux, les plaiſirs de notre première ſituation, & les malheurs attachés à notre condition préſente.

Ce n'eſt pas aſſez ; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abuſé : *Recordare quia recepiſti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des Saints, & né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les ſecours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuſes inclinations : tous vos momens preſque avoient été marqués ou par quelque inſpiration ſecrette, ou par quelque événement public, qui vous rappelloit aux voies du ſalut : je vous avois fait naître dans des circonſtances ſi favorables à la piété : je vous avois environné de tant d'obſtacles contre vos paſſions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous ſauver, *recordare ;* ſouvenez-vous-en : rappellez toutes les

les graces, dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, & combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit & la dévore; plus sa rage croît & augmente; & la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné: il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure: *Crucior in hac flamma;* Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme: troisiéme circonstance de son supplice; la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une

soif ardente le dévore ; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, & elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre & du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; & je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flammâ.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vû, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles allumées par la justice divine, sont attachées à son corps, & qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir : nous savons que dans le séjour de l'horreur & du désespoir,

la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, & renaissant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ver secret & dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siécles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, & que ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce desir affreux : nous savons que lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; & que son corps, comme un tison noir & fumant, dit le Prophéte, sera le jouet des esprits immondes, dont il avoit été l'azile sur la terre : nous savons enfin, que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, & que la mort ne viendra point ; & que le desir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, & ce ne sont-là que les expressions des Livres saints.

Vous nous dites tous les jours ;

mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois S. Chrysostôme aux Grands de la Cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien! continuoit cet éloquent Evêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs & de sa destinée: c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie: hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse: une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les ames simples & vulgaires: ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, & renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, & qui vous en dit plus par ses cris &

Chrysost. Conf. 3. de Laps.

par son désespoir, que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des Isles les plus éloignées, vous racontent les mœurs & les usages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, & qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatriéme circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous & nous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des siécles, & elle n'y voit point le terme de ses malheurs : des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, & l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées : plus elle avance en esprit dans ces espaces

infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reſte de chemin à faire : l'éternité toute ſeule eſt la meſure de ſes tourmens. Elle voudroit pouvoir du moins ſe dérober la penſée de cet avenir terrible; mais la juſtice de Dieu lui préſente ſans ceſſe cette affreuſe image, la force de l'enviſager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ſes ſupplices: chaque inſtant eſt pour elle un tourment éternel, parceque chaque inſtant n'eſt que le commencement de ſes peines, & que chaque tourment eſt pour elle ſans eſpérance. Souffrir des tourmens affreux, ſouffrir une éternité à chaque moment, ſouffrir ſans reſſource, & recommencer tous les jours ſon ſupplice; telle eſt la deſtinée de l'ame malheureuſe. Je paſſe rapidement ſur toutes ces circonſtances : il eſt des vérités qu'il ſuffit d'avoir montrées, qui ſont elles-mêmes de grandes ſources de réflexions, & qu'il faut laiſſer développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ſes frères qui vivoient encore, & auxquels l'exemple de ſa vie molle & volup-

tueuſe avoit paru un modèle à ſuivre, & par conſéquent été une occaſion de chûte & de ſcandale, fait la dernière circonſtance de ſes peines: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maiſon de mon père, afin qu'il avertiſſe les cinq frères que j'y ai laiſſés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens: car ſi quelqu'un ne reſſuſcite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il ſouffre pour les péchés d'autrui: tous les crimes où ſes frères tombent encore, augmentent la fureur de ſes flammes, parcequ'ils ſont une ſuite de ſes ſcandales, & il demande leur converſion comme un adouciſſement à ſes peines.

Ah! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, & qui ſont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la perſonne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de ſon ſupplice, & fait des inſtances de rage auprès de ſon Juge, afin qu'il lui ſoit permis de venir vous montrer ce ſpec-

tre affreux, qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des deſirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une ſuite funeſte. Peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, & qui avoit gâté votre eſprit & votre cœur par des maximes d'irréligion & de libertinage, lève ſa voix dans le ſéjour de l'horreur & du déſeſpoir, & détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, & adoucir ſes tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane & laſcif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours ſur votre innocence des impreſſions ſi dangereuſes, pouſſe dans les flammes des cris affreux, & sollicite en vain que quelque compagnon de ſon ſupplice vienne vous informer des malheurs de ſa deſtinée. Peut-être que l'inventeur de ces ſpectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, ſentant croître la rigueur de ſes peines, à meſure que les fruits dangereux & irréparables de ſon art portent un nouveau poiſon dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ſes

rugiſſemens juſqu'au ſein d'Abraham, pour obtenir qu'il puiſſe lui-même, avec ſon cadavre hideux & dévoré des feux éternels, venir paroître ſur ces théâtres infâmes que ſa main éleva autrefois, & corriger par l'effroi de ce nouveau ſpectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naiſſance, & auxquels il doit lui-même ſon éternelle infortune.

Mais quelle réponſe fait-on du ſein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? que vous avez Moyſe & les Prophétes, & de plus les préceptes de Jeſus-Chriſt; & que ſi les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort reſſuſciteroit pour vous convertir, & que ce ſpectacle vous laiſſeroit encore incrédule : *Habent Moyſen & Prophetas. Si Moyſen & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort reſſuſcité, qu'un Ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde & changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes Frères : vous trouveriez encore des raiſons

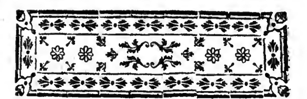
de douter ; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jesus-Christ ne corrigeoient pas l'hypocrisie des Pharisiens, ni l'incrédulité des Saducéens : ils en devenoient plus inexcusables ; mais ils n'en étoient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la Religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence & la divinité de nos Ecritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste seroit inutile : *Habent Moysen & Prophetas. Si Moysen & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces Livres saints, mes Frères ; commencez par-là toutes vos journées, & par-là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jesus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas ! mes Frères, si vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle

& digne de l'enfer : nous ne ferions pas obligés de vous apprendre, que le Royanme du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usoit point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son ame, & n'être pas disciple de Jesus-Christ : ce sont-là les vérités les plus simples & les plus familières de l'Evangile, les premiers fondemens de la doctrine du salut.

Et au fonds, dans quelque état d'opulence & de prospérité que vous soyez né, comme notre Riche réprouvé, les jours de notre pélerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser allarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée. Nous paroissons un instant sur la terre, & en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; & nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, & qui ne nous laissent

rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui ? Quoi ! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, & que tout le reste de vos jours fût destiné à expier par des tourmens indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paroîtroit-il si digne d'envie ? Telle est cependant votre destinée, dit S. Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices, & dans l'oubli de Dieu : vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, & qui après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit, avec surprise, s'évanouir ce vain phantôme de félicité qui amusoit ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparoître à ses yeux, & un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes Frères ; apprenez quelle est l'espérance & quels sont les devoirs de votre vocation, afin que méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vûe les biens immuables. *Ainsi soit-il.*



SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'Enfant prodigue.

Peregrè profectus est in regionem longinquam, & ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès & en débauches. Luc. 15. 13.

LA parabole du Prodigue pénitent, est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolans pour les pécheurs; & comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de Publicains, & de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grace & de salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, & paroissoient à sa suite parmi ses Disciples. Ce Médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des Scribes & des Pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle :) ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jesus-Christ avec des pécheurs, & ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite : ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour & le respect, & le font passer lui-même pour un pécheur, & pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les Pasteurs du troupeau, & dont la fonc-

tion principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jesus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, & conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un Pasteur, qui laisse-là quatre-vingt-dix-neuf brebis, & court après une seule qui s'est égarée : tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas des neuf piéces d'argent qui lui restent, & cherche la dixiéme qu'elle a perdue, avec des soins & des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence & les égaremens de l'âge avoient fait errer long-tems dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, & lui donne des marques de tendresse qu'il n'avoit jamais données à son aîné, jusques-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux Pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance

d'un très-grand nombre de Justes; & que les mêmes désordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence & sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jesus-Christ nous y rapporte en détail les excès & les égaremens, où l'âge & les passions avoient jetté l'Enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux; & sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grace, & laisser à l'ame criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, & animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives & consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première Partie de cette Homélie toutes les circonstances des égaremens du Prodigue, & vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la

dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de ſon fils retrouvé, & vous y admirerez avec conſolation, juſqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la paſſion dans les égaremens de l'Enfant prodigue. L'excès de la miſéricorde de Dieu dans les démarches du Père de famille.

Purifiez mes lévres, ô mon Dieu! & tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fourniſſez-moi des expreſſions, qui ne bleſſent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inſpirer l'amour à ceux qui m'écoutent: car le monde qui ne connoît plus de retenue ſur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, &c. *Ave Maria.*

LE vice dont j'entreprends aujourd'hui d'expoſer les ſuites funeſtes; ce vice ſi univerſellement répandu ſur la terre, & qui déſole avec tant de fureur l'héritage de Jeſus-Chriſt; ce vice dont la Religion chrétienne avoit purgé l'univers, & qui aujourd'hui a I. PARTIE.

prévalu sur la Religion même, est marqué à certains caractères propres que je trouve tous dans l'histoire des égaremens de l'Enfant prodigue.

Premiérement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisiémement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du Pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuse, & de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le Prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, & qui ne laissoit plus rien de commun entre lui & le père de famille : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le

péchenr tient encore à Dieu par de foibles liens. Il eſt des vices qui reſ-pectent du moins la ſainteté du corps & n'en fortifient pas les penchans déréglés : il en eſt d'autres qui ne répandent pas ſur l'eſprit de ſi profondes ténébres, & qui laiſſent du moins faire encore quelque uſage des lumiéres de la raiſon : enfin, il en eſt qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent abſolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la paſſion honteuſe, dont je parle, deshonore le corps, éteint la raiſon, rend inſipides toutes les choſes du ciel, & éléve un mur de ſéparation entre Dieu & le pécheur, qui ſemble ôter tout eſpoir de réunion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Et premiérement, elle deshonore le corps du Chrétien ; elle profane le Temple de Dieu en nous ; elle fait ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ; elle ſouille une chair nourrie de ſon corps & de ſon ſang, conſacrée par la grace du baptême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, & être conforme à la reſſem-

blance glorieuse de Jesus-Christ ressuscité ; une chair qui reposera dans le lieu saint, & dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des Vierges & des Martyrs; une chair plus sainte que ces Temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur & avec respect, que les vases mêmes du Sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint devant qui les Esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte & d'ignominie? Quand la créature ne seroit que cendre & poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant & à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement deshonoré? *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non seulement ce vice deshonore le corps, il éteint mê-

me dans l'ame toutes ſes lumières, & le pécheur n'eſt plus capable de ces réflexions ſalutaires qui raménent ſouvent une ame infidèle. Le Prodigue de notre Evangile, déja aveuglé par ſa paſſion, ne voit point le tort qu'il ſe fait en s'éloignant de la maiſon paternelle ; l'ingratitude dont il ſe rend coupable envers le père de famille ; les dangers auxquels il s'expoſe en voulant être le ſeul arbitre de ſa deſtinée ; les bienſéances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, ſans le conſeil & l'aveu de celui à qui il devoit du moins les ſentimens de reſpect & de déférence, que la nature toute ſeule inſpire. Il part, & ne voit plus que par les yeux de ſa paſſion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Tel eſt le caractère de cette paſſion infortunée : elle répand un nuage épais ſur la raiſon ; des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe ; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant ; on ſe fait une nouvelle manière de penſer, où toutes les idées com-

munes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumière & le conſeil, c'eſt un penchant impétueux, qui décide, & qui régle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres & ce qu'on ſe doit à ſoi-même : on s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir, ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalouſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même. On s'aveugle ſur ſa fortune ; & Amnon perd la vie & la couronne pour n'avoir pu vaincre ſon injuſte foibleſſe. On s'aveugle ſur le devoir ; & l'emportée femme de Putiphar ne ſe ſouvient plus que Joſeph eſt un eſclave ; elle oublie ſa naiſſance, ſa gloire, ſa fierté, & ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de ſa paſſion honteuſe. On s'aveugle ſur la reconnoiſſance ; & David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va ſe rendre coupable envers un Dieu, qui l'avoit tiré de la pouſſière, pour le placer ſur le trône de Juda : depuis que ſon cœur eſt bleſſé, toutes ſes lumières ſont

éteintes. On s'aveugle ſur les périls; & le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maiſon de ſon père expoſée aux juſtes reſſentimens des enfans de Jacob; il enléve Dina, & ne voit plus que ſa paſſion. On s'aveugle ſur les bienſéances; & les deux vieillards de Suſanne ne ſont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Iſrael; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoiſſent plus l'indécence, & ne rougiſſent pas de leur confuſion même. On s'aveugle ſur les diſcours publics; & Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un Royaume pour témoin de ſa honte & de ſa foibleſſe. Enfin, on s'aveugle ſur l'indignité même de l'objet qui nous captive; & Samſon malgré l'expérience déja faite de la perfidie de Dalila, ne laiſſe pas de lui confier encore ſon ſecret & ſa tendreſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que vous puniſſez les paſſions de la chair par les ténébres de l'eſprit; que votre lumière ne luit plus ſur les ames adultères & corrompues, & que leur cœur inſenſé s'obſcurcit: *Peregrè pro-*

fectus est in regionem longinquam.

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du Ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, & tout nous en éloigne ; & le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes ; & un dégoût affreux nous saisit, & nous lie à nos propres foiblesses ; & le cœur accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs & injustes, languit, & ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Baltasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, & ne sait pas même que l'ennemi, déja à la porte de sa Capitale, va lui enlever le lendemain la vie & la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des Temples profanes aux dieux

dieux des femmes étrangères, qu'à ſoulager ſon peuple que ſes profuſions font gémir ſous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du Sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans ſon cœur : Je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni ſoin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina ; . . . . . & luctum* *Apoc.* *non videbo*. La femme dont il eſt 18. 7. parlé dans les Proverbes, ne peut ſe ſouffrir dans l'enceinte d'une famille ; le ſérieux d'un domeſtique lui devient inſupportable : *Nec valens in domo con-* *Prov.* 7. *ſiſtere pedibus ſuis*. De-là on ſe fait des 11. occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des ſpectacles profanes, des lectures pernicieuſes, des harmonies laſcives, des peintures obſcènes. Hérode ne trouve plus de plaiſirs que dans les danſes & dans les feſtins. Salomon multiplie les concerts, & ſon palais retentit de toutes parts de chants de volupté & de réjouiſſance. Manaſſès met dans le Temple même du Seigneur les images de ſes infâmes plaiſirs. C'eſt le ca-

ractère de cette paſſion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en eſt poſſédé, enivré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funeſtes images ; tout en réveille les injuſtes deſirs ; le monde, la ſolitude, la préſence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus ſérieuſes, le Temple ſaint lui-même, les autels ſacrés, les myſtères terribles en rappellent le ſouvenir ; & tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui eſt déja impur lui-même : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam*. Regardez derrière vous, ame infidèle ; rappellez ces premiers ſentimens de pudeur & de vertu avec leſquels vous étiez née, & voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux ſouilla votre cœur ; & combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam*.

Mais s'il n'eſt point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en eſt point en ſecond lieu qui laiſſe moins

de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractére de cette passion, & seconde circonstance des égaremens du Prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jesus-Christ ; & après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous ses biens ; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu ; il va tarir les dons de l'Esprit saint jusques dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette baze de l'être Chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps ; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté ; on s'est bientôt fait des maximes dans le

libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse ; on le devient par réflexion & par principes : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ses crimes ; on cherche dans les livres les plus monstrueux, & dans les sociétés les plus impies, dequoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin audelà du tombeau ; & le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grace sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une ame si pudique, un goût si tendre & si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire ; le Ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, & de mettre en vous mille ressources & mille liens, pour vous attacher au

devoir : & ces barrières heureuſes que la nature elle-même avoit oppoſées à vos déréglemens, une injuſte paſſion les a franchies ; & cette pudeur que la naiſſance vous avoit donnée, n'eſt plus qu'une foibleſſe indigne, que nul frein ne ſauroit arrêter : & tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, & de garder moins de meſures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, acceſſible : vous aviez eu pour partage un cœur ſimple & ſincère ; une candeur d'ame, une ſérénité d'humeur qui offroit mille diſpoſitions favorables à la ſincérité chrétienne, & à la paix d'une conſcience pure : & depuis que cette paſſion funeſte a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus ; vous êtes ſemblable, dit S. Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens ; on vous trouve ſombre, bizarre, inquiet, diſſimulé ; cette ſérénité qui venoit de

l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs & de caprices; cette candeur, qui montroit votre ame toute entière, ne laisse plus voir que des pensées noires & cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes & qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu, & l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talens heureux : votre jeunesse annonçoit de grandes espérances : on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, & faire revivre avec leur nom, leurs dignités & leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déja mille présages flatteurs, & ouvroient à vos proches des vûes éloignées d'élévation & de fortune; & ces talens, la volupté les a engloutis; & ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; & cet-

te gloire naiſſante a fini par la honte & par l'ignominie ; & cet eſprit ſi élevé, ſi capable des plus grandes choſes, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au ſuccès de vos paſſions, & à rafiner ſur des plaiſirs infâmes ; vous qui avec des inclinations différentes, auriez pu ſervir l'Etat, devenir une des reſſources de la patrie ; que ſai-je ? honorer votre ſiécle, & embellir peut-être nos hiſtoires : vous voilà traînant au milieu de vos citoyens, les reſtes d'un mérite éteint ; & ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaiſir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il auroit pu parvenir, s'il avoit ſû ſe vaincre. O cité fidèle ! s'écrie un Prophéte, née avec tant de droiture & d'équité ; comment êtes-vous devenue une effrontée ? La juſtice habitoit en vous, & il n'y a maintenant que des crimes ; la beauté de votre argent s'eſt changée en boue, & la force de votre vin a dégénéré en la foibleſſe de l'eau : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la

fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas ! si nous approfondissions l'histoire des familles ; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence ; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres & les biens ont passé en des mains étrangères ; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendans. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? combien de maisons à demi éteintes voyent tous les jours finir dans les débauches & dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, & toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siécles avoit amassés sur leur tête, & qui avoient coûté tant de sang & de travaux à la vertu de leurs

ancêtres? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes, & que vous tracez dans la décadence des choses humaines, & dans les malheurs & les révolutions sensibles des noms & des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux ames impures!

Mais, en troisiéme lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature & de la grace que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son ame: troisiéme caractère du vice dont nous parlons, & troisiéme circonstance des égaremens du Prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jesus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença lui-même à tomber en nécessité: Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure.

Je sai que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'ame; que le crime n'est jamais tranquille; & que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim & de la plus affreuse indigence: *Facta est fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne sai quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre foiblesse, & qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine, qui le suit par-tout, qui répand une amertume secrette sur tous ses plaisirs: le charme fuit & s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, & on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, & on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, & on se retrouve par-tout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, & on ne peut parvenir à cette affreuse tran-

quillité; on essaye de secouer le joug de la foi, & on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable & le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation & de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes ; ou si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics, & les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniqui-

té, on ne marche que sur des fleurs: les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, & ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles & flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne-foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans : tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu réfroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, ame infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amer-

tume ſur votre cœur; qu'une honte ſecrette de votre foibleſſe; que des regrets de n'avoir pas ſuivi des conſeils plus ſages; que des réflexions triſtes ſur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir & dans l'innocence? & avez-vous pu réuſſir juſques ici à vous calmer, & à vous faire une conſcience tranquille dans le crime? *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable, troiſiémement, par les nouveaux deſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur: une paſſion naît des cendres d'une autre paſſion: un deſir ſatisfait, fait naître un nouveau deſir: on eſt dégoûté & on n'eſt pas raſſaſié. C'eſt le caractère de cette infortunée paſſion, dit l'Apôtre, d'être inſatiable: *Inſatiabilis delicti.* On ne ſait plus ſe preſcrire de bornes dans la honteuſe volupté; les emportemens les plus monſtrueux ne peuvent encore ſatisfaire la fureur d'une ame impure; la débauche la plus immodérée laiſſe encore quelque choſe à deſirer au déréglement des ſens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on for-

me, comme le Prodigue, des desirs plus honteux, & qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte & devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparable de la condition humaine, déplaît & fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant ;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parceque rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs, & qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, & la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! & un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du Chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, & embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple ! dit le Sei-

gneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, & livré Jérusalem à tous les excès des nations ?

Insupportable en quatriéme lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissans & malheureux, & sentir tous les momens de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil & plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du Prodigue, & dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitans du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux; & là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, & personne ne lui en donnoit. Quelles images ! & qu'elles sont propres à peindre toute

la honte & toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe; en vain un uſage inſenſé & déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive; en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les ſcènes elles-mêmes où on les débite : ſur des théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des Héros; c'eſt la foibleſſe des grandes ames : au ſortir delà, c'eſt-à-dire, dans la vérité & la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme & le Chrétien; c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde; c'eſt une baſſeſſe, qui loin de nous approcher des Héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce ſemble,

honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foibleſſes ſecrettes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les ſentimens inſenſés, toutes les ſituations puériles où cette paſſion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, & que ſa juſtice manifeſtera au jour de ſes vengeances? ſeriez-vous fort content de vous-même, ſi cette partie de votre vie ſi cachée, ſi honteuſe, ſi différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée ſur les toits, auſſi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'eſtime publique, & paſſoit avec elles juſqu'à la dernière poſtérité? O homme! telle eſt votre deſtinée dans vos paſſions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde ſi corrompu, reſpecte la pudeur; il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures; il leur fait ſentir, par des diſtinctions d'oubli & de mépris, l'indignité de leur conduite; c'eſt-à-dire, que malgré le rang que vous

tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans ſon eſprit: on vous dépouille de cette naiſſance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne: on ne voit de vous que vous-même, c'eſt-à-dire, la honte de vos penchans: plus vous êtes élevé, plus on vous rabaiſſe, plus vos foibleſſes paſſent de bouche en bouche, & peut-être de ſiécle en ſiécle dans les annales publiques; & votre ignominie croît à proportion de votre gloire:
Macc. 1. 1. 42. *Secundùm gloriam ejus multiplicata eſt ignominia ejus.*

Mais l'ame déſordonnée ne ſent plus cette confuſion: elle ne ſait plus rougir, dit l'Eſprit ſaint; la naiſſance, le caractère, la dignité, le ſexe, il n'eſt plus de frein pour une ame aſſervie à cette paſſion déplorable; il faut ſe prêter aux ſuites de ſa deſtinée. Mais on eſt d'un caractère ſacré; n'importe: mais on eſt d'un rang où tout eſt remarqué; on ne peut pas: mais on porte un habit qui annonce la vertu, & qui inſpire la retenue; on ne ſe voit plus ſoi-même: mais on eſt d'un ſexe où le ſeul ſoupçon eſt une tache, & où tout le mérite

eſt attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure ; la paſſion parle encore plus haut : mais un époux éclate , & cette diſſenſion domeſtique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde pour une perſonne prévenue de cette malheureuſe paſſion, que l'objet criminel qui l'inſpire; tout le reſte de la terre n'eſt compté pour rien : tout ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour ſa paſſion, & comme s'il n'y avoit ſur la terre que l'objet infortuné tout ſeul qui l'allume. Ouvrez les yeux , ame infidèle ! voyez tous les regards attentifs ſur vous; vos paſſions devenues la fable publique ; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre : voyez un inſtant le monde tel qu'il eſt à votre égard, & dans quelle ſituation vous êtes parmi les hommes: *Et miſit illum in villam ut paſceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égaremens du Pécheur de notre parabole, les ſuites funeſtes d'un vice que

S. Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer, & dont nous ne devrions jamais à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, & dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la Loi chaste du Seigneur, & les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les Vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie; la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers Pasteurs, les Cypriens, les Ambroises, les Augustins n'étoient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des Fidèles, les Vierges innocentes, en leur exposant l'excellence & les avantages de leur état; & dans les monumens précieux de leur zèle & de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adul-

tères, ſi rares alors parmi les Fidéles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les ſexes & toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du Chriſtianiſme ces premiers traits de pudeur, qui diſtinguoient nos pères des nations corrompues & perverſes; aujourd'hui enfin, où la licence publique & la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reſte encore de honteux : ah ! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougiſſions plus de vous interdire ce que vous faites preſque gloire de vous permettre, & que nous vous diſions avec la liberté ſainte de notre miniſtère, que ſi quelqu'un ſouille & profane le Temple de Dieu dans ſon propre corps, Dieu le perdra.

Telles ſont les amertumes, l'indignité, la ſervitude, l'opprobre, les fureurs & les troubles que cette paſſions traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui ſont deſtinées; j'aime bien mieux vous en expoſer les remédes que les châtimens, & vous

montrer dans le retour du Prodigue vers le Père de famille, les moyens, les motifs, & l'image de votre pénitence.

II. PARTIE. CE ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'Enfant prodigue, l'image des déréglemens & des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle & les consolations de sa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve en revenant à la maison du Père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égaremens: son repentir répare toutes les suites de ses désordres; & les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Evangile, & nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace, par les ténébres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du Ciel, par l'affer-

vissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*. Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premiérement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit ; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus*. Le charme qui le fascinoit, tombe tout d'un coup ; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs & leur nourriture : ah ! c'est alors que toutes les idées fausses & flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusques-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentimens, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchans, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice, c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses pro-

pres deſirs ; qu'un aviliſſement qui le couvre de confuſion : il ne ſe regarde plus que comme le rebut de ſon peuple, la honte de ſa religion, l'opprobre de l'humanité, un monſtre ſur qui le Père céleſte ne devroit plus jetter les yeux que pour le frapper, & enſevelir dans l'abîme ſa perſonne & ſon ignominie : *In ſe autem reverſus.*

Et c'eſt ici où ce Pécheur, touché & déja éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ſes yeux, cette première ſaiſon de ſa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où élevé ſous les yeux du Père de famille, il goûtoit encore les douceurs & l'abondance de ſa maiſon ; il compare la candeur & la tranquillité de ſes premières mœurs, avec les chagrins & les amertumes des paſſions qui leur ont ſuccédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute ſa vie que ces premières années, où ſon cœur encore calme & innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles & les inquiétudes des cruelles des engagemens profanes ; que ſes joies alors étoient pures, ſes deſirs réglés & tranquilles,

ſes mœurs ordonnées & douces; que tous les malheurs ont fondu ſur lui avec les étincelles impures qui allumèrent ſon cœur ; & que depuis ce moment fatal, ſes jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; ſa vie toujours agitée & inquiéte ; ſes plaiſirs mêmes triſtes & ſombres : *In ſe autem reverſus.*

Mais, en ſecond lieu, ſi ſes ténébres ſe diſſipent, ſon dégoût affreux pour les choſes du Ciel ſe change en un ſaint deſir de la vertu & de la juſtice : *Combien de ſerviteurs dans la maiſon de mon père ont du pain en abondance, & je ſuis ici à mourir de faim !* Au lieu qu'autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir, la ſeule préſence des gens de bien le fatiguoit, la ſeule vûe de la maiſon du Père de famille lui étoit inſupportable; il commence à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidèles qui lui ſont attachées : il la compare à la ſienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur ſituation, à l'opprobre de ſon état; leur tranquillité, à ſes inquiétudes; l'eſtime où ils vivent parmi les

hommes, au mépris honteux où il eſt tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus ſon état lui paroît inſupportable. Quoi! ſe dit-il alors à lui-même; tandis que tant d'ames fidèles jouiſſent des avantages de la maiſon paternelle, des ſecours de la religion, des conſolations ſecrettes de la grace, de l'eſtime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfans, & eſpèrent de n'être pas excluesde l'héritage; je me vois ici en proie à des paſſions honteuſes, dégoûté, déchiré, tranniſé par mon propre cœur, vivant ſans conſolation, ſans honneur même devant les hommes! Eh! juſques à quand une injuſte foibleſſe prévaudra-t-elle ſur mon repos, ſur mes lumières, ſur mes véritables intérêts, & ſur ma deſtinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo!*

Auſſi, mes Frères, notre heureux Pénitent veut à l'inſtant entrer dans la ſociété des Juſtes, & groſſir le nombre des ſerviteurs du Père de famille: *Fac me ſicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de ſim-

ples ſouhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les perſonnes dont on eſt forcé de reſpecter la vertu. Il ne ſe contente pas de dire, qu'elles ont pris le bon parti ; qu'il n'y a que cela de ſolide ; qu'on eſt heureux quand on peut leur reſſembler ; que tout le reſte eſt bien peu de choſe, & qu'on ne déſeſpère pas de ſuivre un jour leur exemple. Vains diſcours, ô mon Dieu ! dont on s'abuſe ſoi-même, & qu'on ne tient que pour calmer les reproches ſecrets d'une conſcience criminelle !

Notre Prodigue touché ne renvoye pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu dans la vaine eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes ; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour ſe perſuader à lui-même qu'un jour il en ſortira : la véritable douleur parle moins, & agit plus promptement ; il ſent que ce moment eſt pour lui le moment du ſalut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur ſur le point d'un changement, par cette viciſſitude de penſées, qui ſe défendent &

qui s'accusent; cherchant les ténébres & la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrens de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, & n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut & sa délivrance : Que tardai-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs ? qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte ? Les plaisirs ? ah ! depuis long-temps, il n'en est plus pour moi, & mes jours ne sont plus qu'ennui & qu'amertume. Les engagemens profanes, & la constance mille fois promise ? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, & de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures, qui n'en ont jamais eu pour moi ? Le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais pourvû que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes ? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales ? & d'ailleurs que puis-je craindre du public

après le mépris & la honte que m'ont attiré mes désordres ? L'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un père tendre & miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, & ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me leverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient & sur ma propre foiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir & à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai : mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame ; & là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, & devant vous ;* contre le ciel, par le scandale & le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les discours d'impiété & de libertinage que je tenois, pour me calmer & m'affermir dans le crime : contre le ciel, parceque comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder,

& me ſouvenir que c'étoit là ma patrie & mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de ſa lumière, & de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triſte & criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes déſordres à la face du ſoleil, n'en eſt que le côté le plus ſupportable ; les crimes qui n'ont eu que vous ſeul pour témoin, ſont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum & coram te ;* devant vous, par tant d'œuvres de ténébres, que votre œil inviſible a éclairées en ſecret : devant vous, par les circonſtances les plus honteuſes, & dont le ſeul ſouvenir me trouble & me confond : devant vous, par l'uſage indigne des dons & des talens dont vous m'aviez favoriſé : devant vous enfin, par tant d'invitations ſecrettes toujours rejettées, vous qui m'aviez ſecouru dès mon enfance, & qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat & le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in cœlum & coram te.*

Quel changement, & quel exem-

ple plein de consolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particuliérement le Père des ingrats, le Bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le Consolateur des pénitens. Aussi comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur & votre puissance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle, *le Père des miséricordes & le Dieu de toute consolation.* Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'allarme pas votre confiance : le Médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié & de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, & qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses & la puissance de sa grace. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux ? Si

2. Cor. 1. 3.

vos péchés ſont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de ſa grace : peut-être la miſéricorde de Dieu a marqué le premier ſignal de ſes faveurs par le dernier dégré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'eſt la défiance du reméde. Mais ſi le pardon accordé par le Père de famille à notre Prodigue ne vous touche pas aſſez, du moins que les conſolations qui accompagnent ſa pénitence, achévent de vaincre vos réſiſtances.

Oui, mes Frères, c'eſt ici la troiſiéme circonſtance du retour de notre heureux Pénitent. Les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'abſinthe, les premières démarches de ſa pénitence ſont ſuivies de mille conſolations.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le Père de famille apperçoit ſon fils de loin ; & le voyant foible, exténué, agité, & hors d'état preſque de ſe ſoutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit S. Ambroiſe ; il ſe hâte

d'aller au-devant pour le foutenir, de peur qu'il ne trouve fur fon chemin quelque obftacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut fi peu de chofe pour ébranler un pécheur dans ce commencement de fa carrière : c'eft un homme qui a été battu long-tems des flots & de l'orage, & qui en fe relevant, voit encore tout tourner autour de lui, & eft hors d'état de fe foutenir, fi une main fecourable ne l'empêche de retomber. Une occafion, un dégoût, un obftacle, tout eft capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le Démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas fe laiffer enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages fur l'efprit, & n'offre à une ame touchée, que des difficultés infurmontables dans fa nouvelle entreprife : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager ; difficultés du côté de fes prétentions & de fes efpérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de fes liaifons, de fes proches, de fes amis, de fon rang, de

ſa naiſſance, de ſes emplois, autant de phantômes que le démon réaliſe, qu'il groſſit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il préſente ſans ceſſe à l'ame timide & irréſolue; de ſorte que ſuſpendue ſouvent entre ſes frayeurs & ſes bons deſirs, entre ſes réſolutions & ſes défiances, entre ſes anciennes erreurs & ſes nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle ſe décourage, elle recule; & après avoir ſupputé longtems ſa dépenſe & ſes forces, ſelon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, & ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du Père de famille? Il court vers ſon enfant; il ſe hâte de le ſoutenir; il le raſſure contre ſes frayeurs & contre ſa propre foibleſſe; il calme ſes agitations; il diſſipe ſes nuages: *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'eſt pas aſſez: il raſſemble mille circonſtances qui lui facilitent toutes ſes démarches; il éloigne des occaſions où ſa foibleſſe auroit pu échouer; il renverſe des projets qui l'auroient expoſé à de nouveaux pé-

rils ; il ménage des événemens qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat ;* tout semble aider cette ame touchée, tout la soutient, tout la favorise; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, & ne pouvoir jamais franchir, s'applanissent comme par un soudain enchantement ; ces impossibilités tant redoutées, s'évanouissent; plus elle avance, plus les voies se dégagent ; & les obstacles eux-mêmes qui l'alarmoient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrettes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le Père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle ; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie & de son amour : *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avoit perdu : *Perierat, & inventus est :* il le retrouve à la vérité, sale,

hideux, déchiré; mais ce qui devroit allumer ses foudres, ne réveille que son amour : il ne voit en lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes: *Perierat, & inventus est :* il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat & rebelle; mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il avoit perdu : *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum ;* image tendre & consolante de la joïe que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, & des consolations secrettes que Dieu fait sentir à une ame de ces premières démarches de son retour vers lui ! *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum.* O clémence paternelle ! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Troisiémement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-tems vécu privé pas ses déréglemens. Le Père de famille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé, à ce festin céleste; il le nourrit de la viande des

Elus: *Adducite vitulum ſaginatum; manducemus & epulemur.* On avoit vécu tant d'années ſans Dieu, ſans religion, ſans eſpérance, éloigné de l'autel & des ſacrifices, exclu comme un anathème de l'aſſemblée ſainte, de la ſociété des Juſtes & de toutes les conſolations de la foi; quelle douceur de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes frères, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, ſecouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des ſaints cantiques, qui accompagnent la ſolemnité & l'allégreſſe de ce divin banquet! *Et cùm veniret, audivit ſimphoniam & chorum.* Ame heureuſe! regrettez-vous alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez paſſé des jours ſi pleins d'amertume, quelque choſe qui puiſſe vous rappeller à lui, & qui vous paroiſſe digne de votre cœur? & un ſeul jour paſſé dans la maiſon du Seigneur aux pieds de l'autel ſaint, n'eſt-il pas plus conſolant pour vous, que les années en-

tières passées dans les plaisirs & dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égaremens du Prodigue avoit été le mépris & l'avilissement où il étoit tombé : l'honneur & la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence; on met à son doigt une marque de puissance & d'autorité; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient, ou d'insensé, ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime & en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue & de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse & honteuse des hommes obscurs & dissolus, pour nous réunir aux

hommes ſages & illuſtres de notre rang & de notre état; en un mot, au lieu que nous étions comme le Prodigue, l'opprobre du ciel & de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la conſolation des Paſteurs, la gloire de la Religion, l'admiration même des mondains, un ſpectacle digne des Anges & des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous animer à ſuivre cet exemple? Vous errez depuis long-tems comme le Prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte & à l'opprobre de vos paſſions: pourquoi refuſeriez-vous de vous jetter dans le ſein que le Père céleſte vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a ſouffert durant les emportemens d'une jeuneſſe déréglée; il ſe promettoit que ces premiers égaremens paſſés, l'âge, l'expérience, ſa grace, raméneroient enfin votre cœur: ce tems eſt venu; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers déſordres de votre vie pouvoient trouver leur excuſe dans la force des paſſions & la licence de l'âge; mais à l'heure qu'il

eſt, qu'y a-t-il qui puiſſe vous excuſer ? des années qui s'écoulent, la plus belle ſaiſon de votre vie qui vous échappe, la jeuneſſe éteinte, un viſage détruit, & vous annonçant tous les jours par ſon changement, qu'il eſt tems enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parceque tous les jours vous lui plaiſez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long uſage, ou vous faiſant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter ſur un monde où vous ne ſervez plus que d'un appareil incommode, & qu'il eſt inſenſé de courir encore après ce qui vous fuit, & de vous obſtiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore ?

Et au fond, quelle vie malheureuſe menez-vous ? ſans foi, ſans religion, ſans la conſolation des Sacremens, ſans pouvoir vous adreſſer à Dieu dans vos prières, ſans aucune joie véritable dans le cœur, laſſé des plaiſirs que vous pourſuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts & de vos

crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines & vos malheurs avec vos désordres? Les Mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Eglise occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses Ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de Religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin Pascal, jusqu'à la solemnité de la Résurrection, vos impuretés & votre ignominie? serez-vous un anathême au milieu de vos frères, séparé de l'autel & des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'Azyme sacré, & qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher Auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentimens de componction; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solemnels que nous

attendons! Quelle joie, ſi nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, & il eſt reſſuſcité ; il étoit perdu, & il eſt retrouvé.* Que de divines conſolations vont ſe répandre alors dans votre ame! Les cantiques céleſtes des Eſprits qui ſont autour du Trône de Dieu, ſolemniſeront ce jour heureux : les Saints qui ſont ſur la terre, en béniront les richeſſes de la miſéricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, & ſeront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puiſſiez-vous, mon cher Auditeur, vous laiſſer toucher à des motifs ſi preſſans, & vous, ô mon Dieu! faire que mes ſouhaits ne ſoient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur, & mes vœux ardens pour le ſalut de mes frères ; & répandre un eſprit de componction ſur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le ſein de votre gloire & de votre immortalité.

Ainſi ſoit-il.



SERMON
POUR
LE TROISIÉME DIMANCHE
DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du Salut.

Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc. 11. 26.

La parabole de l'eſprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chaſſé, & rend ſon dernier état pire que le premier, n'eſt, ſelon ſaint Chryſoſtôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jeſus-Chriſt aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jéruſalem. Sous ces traits myſtérieux, le Sauveur du

monde prétend leur rappeller l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, & l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; & de-là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, & que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainsi c'est comme s'il leur tenoit ce langage : Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, & que ses Princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts-lieux, & faisoient mourir mes Prophétes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état; je suscitai d'autres Prophétes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone; je lui rendis le temple & l'autel saint, &

je chassai le démon impur qui s'étoit emparé de mon héritage : mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, & qu'après avoir fait mourir les autres Prophétes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du fils & de l'héritier; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ; ses murs vont être démolis pour toujours ; son temple & son autel en qui elle mettoit sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de Sacrifice, plus de Tabernacle, plus de Prêtre, plus de Prophéte : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat, & spolia ejus distribuet :* elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, & son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.* Luc. 11. 22.

Appliquons-nous, mes Frères,

cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, & souvent nous l'avons rappellé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis ; autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes ; & de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes : dégoûtés du monde & de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur ; & le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir & de crimes. Tant de démarches de conversion, & tant de pas en arriére ; tant de Sacremens, & tant de rechûtes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout-à-fait de nous, & que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes Frères ? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, de-

viennent inutiles à l'ame inconſtante & légère; c'eſt-à-dire, que l'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères, celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut. Cette vérité eſt aſſez importante pour faire toute ſeule le ſujet de cette inſtruction.

QUoique la grace ait des reſſources infinies pour ramener un cœur rebelle, & qu'elle change ſouvent les inclinations les plus oppoſées au devoir, en des préparations mêmes de pénitence; néanmoins il eſt des ames, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'eſpérance de ſalut, & ſemblent ne laiſſer plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité & à la juſtice. I. RÉFLEX.

Or tel eſt le caractère d'une ame légère & inconſtante, qui tantôt touchée de ſes misères, revient à Dieu; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes misères; tantôt ſe dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, & demain plus vive que jamais pour les plaiſirs, &

n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grace ni le péché ne sauroient fixer. Etat assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces ames foibles & légères, en qui la grace opère encore de saints desirs, & des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, & prévalent toujours sur la grace.

En effet il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du Ciel, & les vertus du siécle à venir; qui ont été rendus participans de l'Esprit saint; & qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence : c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi & de la doctrine sainte, & expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premiérement, les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati :* secondement, le nouveau goût de la justice & de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence : *Gustaverunt etiam*

Hebr. 6. 4.

Ibid.

etiam donum cœleste : troisiémement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grace de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence : *Participes facti sunt Spiritûs sancti*. Or toutes ces ressources deviennent inutiles à l'ame inconstante dont je parle ; de sorte que l'Apôtre, désespérant presque pour elle d'un retour constant & durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible ; c'est-à-dire, si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les ames de ce caractère : établissons cette vérité. *Ibid.*

La première ressource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité : *Semel sunt illuminati*. Comme le monde entier est dans l'erreur & dans les ténébres sur les devoirs de la foi ; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les régles dangereuses, les vérités mêmes affoiblies & corrompues, & que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grace employe pour la conversion d'une ame

mondaine, c'est de lui montrer le monde & l'éternité tels qu'ils sont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vûs. Alors le voile qu'elle avoit sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette ame jette la vûe, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vû; ses devoirs, ses espérances, ses égaremens passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vuide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; est effrayée d'avoir jusques là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir sû; est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, & d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, & d'avoir pris si grossiérement le change sur ses intérêts éternels: & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la

vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux; elle dit, comme Augustin: Je vous ai connue & aimée trop tard, ô Vérité ancienne & toujours nouvelle! & réglant ses penchans, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappellez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu! des ames heureuses; & en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé & tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs & des abus du monde, & si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déja vû? Vous avez vû clair,

& dans la vanité de toutes les choses humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; & du moins elles ont perdu à votre égard la surprise & l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colomne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendoit visible au milieu d'eux; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moyse: mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, & ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, & qu'il vous éclaira sur les misères & sur les plaies de votre ame, effrayé de votre état

vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vû, vous rompîtes à l'inſtant avec un certain monde, & avec ce que vos paſſions avoient de plus groſſier & de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grace, & à la vérité qui s'étoit montrée à vous: mais depuis, rentraîné par votre foibleſſe, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes ſi promptement renouées; mais ſi vous vous en ſouvenez, ces efforts ont été plus languiſſans; votre componction a été moins vive; déja familiariſé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impreſſion ſur votre cœur; & cette démarche de pénitence ne vous a pas mené ſi loin, & a eu encore moins de ſuite que la première: de ſorte que depuis, toujours éclairé & toujours infidèle, toujours rappellé par la vérité, toujours rentraîné par vos injuſtes penchans; votre vie n'a plus été qu'une triſte viciſſitude de lumières & de ténébres; un état où la vérité ne ſe montre que

pour s'éclipser l'instant qui suit; & où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur & le mensonge.

Ame infidelle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connoissance de la vérité? que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété & un vuide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'ivresse & de volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie? que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; & qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces inter-



valles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre ? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois & suivies & abandonnées ? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déja & goûtée & méprisée, & sur laquelle vous ne vous soyez & alarmé & calmé presque dans le même instant ? Il peut encore vous éclairer, je le sai ; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suite ; vous vous êtes familiarisé & avec elle & avec vos passions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière & les ténébres ; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vûe des maximes saintes, & celle de vos foiblesses injustes. Ah ! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fussiez encore dans les ténébres de votre première ignorance ! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, & qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité !

Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions, & sur les vérités de la vie éternelle? pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, & porté la lumière jusques dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires & désespérés : notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile : nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant : en vous développant
Ps. 18. 8. *la Loi de Dieu qui convertit les ames*, nous vous avons ôté la ressource de salut, & le moyen de conversion que
2. Petr. 2. 21. nous venions vous offrir : *Meliùs erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsùm converti.* Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le Livre de la Loi, perdu pour eux depuis long-tems, & tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine ; ils renvoyent les femmes étrangères; ils reviennent des égaremens où les avoit jetté le commerce

des nations ; ils réglent leurs mœurs ſur la Loi : telle eſt la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même Loi déja connue, les endurcit dans la ſuite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés ſont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils ſavent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde & de la néceſſité du ſalut ; nos inſtructions ne ſont plus pour eux que des redites qui les ennuyent ; ils ne rappellent les premières impreſſions que fit ſur eux la vérité, & qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même ; ils ſont bien moins ſenſibles à des terreurs qu'ils ont pu déja vaincre & étouffer. Ce ſont des cœurs aguerris, ſi j'oſe parler ainſi, contre Dieu même ; ils repouſſent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même ; la connoiſſance du péril les rend, ce ſemble, plus tranquilles ; & comptant toujours qu'il leur ſera auſſi aiſé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur eſt aiſé de la connoître, ils ſe li-

vrent ſans remords à leurs paſſions, & vont paroître devant Dieu, chargés non ſeulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, & qui va les condamner. Non, mes Frères, tout eſt à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître ſur les voies du ſalut, & qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, la connoiſſance de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui ſemel ſunt illuminati, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

Hebr. 6. 4. 6.

II. REFLEX.

UNe ſeconde reſſource de ſalut, favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la juſtice : *Guſtaverunt etiam donum cæleſte ;* une conſolation ſenſible que la grace répand ſur les premières démarches d'un changement de vie ; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ſes paſſions & de ſes remords ; une joie qui ſort du fond de la conſcience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, & qui n'avoit pas encore goûté la paix

& la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'eſt plus doux que ces premiers ſentimens qu'a le cœur de ſon retour & de ſa délivrance; que ce premier témoignage que la conſcience ſe rend à elle-même de ſa paix & de ſa ſureté; que ces premiers momens où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer & à jouir d'une douce & ſainte liberté. Vous avez briſé mes liens, Seigneur, diſoit un Roi pénitent dans ces premiers momens de ſa délivrance : *Dirupiſti vincula mea :* auſſi dans *Ps.* 115.
l'excès de la joie & du ſaint plaiſir qui 7.
me tranſporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre Loi ſainte, loin de me paroître onéreux, font toute ma conſolation & mes plus chères délices : *Calicem ſalutaris acci-* *Ibid.* ✝.
piam : les diſcours des hommes, au 4.
lieu d'ébranler ma réſolution, animent ma foi, & ne me paroiſſent plus que des diſcours vains & puériles: *Ego dixi in exceſſu meo: Omnis homo* *Ibid.* ✝.
mendax. O Seigneur! qu'il eſt conſo- 2.
lant d'être au nombre de vos ſerviteurs! & qu'il me paroît bien plus

glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule ame qui ait sû vous plaire, qu'une longue suite de princes & de conquérans! *Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ.*

Ibid. ℣. 7.

Tels sont les premiers attraits de la grace, & ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force & à la douceur de ces divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, & qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plû; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vuide, triste, inquiet; & il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre Loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* : vous qui passez sans cesse du goût de la vertu, au goût du monde & des plaisirs, ame inconstante & légère, que pourra vous offrir de doux & de consolant, une nouvelle & sainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté ?

Ps. 93. 19.

Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une ame jusques-là insensible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, & après cela à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, & qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse & qui ne vous corrige point : ce n'est pas un cœur sec & incapable de s'attendrir ; c'est un caractère susceptible des premières impressions, & qui laissant au monde le même empire qu'a Jesus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah ! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir : mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophéte, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir, difficile à

fixer : vif dans un moment de grace ; plus vif encore dans un moment de plaisir : ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentimens de componction ; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentimens sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem & non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter ; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même ; toute votre vie n'est plus qu'un grand vuide que vous ne sauriez soutenir ; vous cherchez par-tout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, & rien ne vous en-dédommage : *Quærens requiem & non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusemens, l'ivresse elle-même du crime : vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse, & qui

vous est à charge ; & ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem & non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étois sorti ; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi ;* j'essayerai si les plaisirs, dont j'étois si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : & en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah ! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, & combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jetter dans de vaines terreurs ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des ames qui vous ressemblent sont très-rares : l'arrêt de Jesus-Christ là-dessus est décisif & terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main* *Luc. 9.*
à la charrue regarde derrière lui, n'est pas *62.*
propre au Royaume de Dieu : Non est

aptus regno Dei. Jesus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais, il n'est pas propre au Royaume de Dieu ; *Non est aptus regno Dei ;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit & de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, & que certainement il n'y réussiroit pas ; & voilà ce que dit Jesus-Christ de l'ame inconstante par rapport au salut; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah ! un impudique peut être touché ; & David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, & sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée ; & Manassès dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels ; un Publicain peut renoncer à

ſes injuſtices ; & Zachée après avoir reſtitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement ſon propre bien dans le ſein des pauvres : une ame proſtituée aux plaiſirs & aux paſſions les plus honteuſes, peut être tout d'un coup éclairée ; & la Péchereſſe aux pieds de Jeſus-Chriſt, pleure des péchés que ſon amour efface encore plus heureuſement que ſes larmes. Mais un Achab, qui averti par Elie, tantôt ſe couvre de cendre & de cilice, puis retourne à ſes idoles ; & revient encore, & au Prophéte & à ſes faux dieux : mais un Sédécias, qui touché des remontrances de Jérémie, l'envoye chercher en ſecret, le conſulte ſur la volonté du Seigneur, & au ſortir de-là retombe dans ſon aveuglement, fait jetter le Prophéte dans une foſſe, & le rappelle enſuite pour le conſulter encore, & l'outrager encore le lendemain : mais cette Reine d'Iſraël, qui dans ſon affliction, prend des ornemens modeſtes pour aller conſulter l'homme de Dieu, paroît reſpecter la puiſſance & la majeſté du Dieu véritable en la perſonne de ſon Prophéte ; & de retour à Samarie,

ſacrifie à ſes veaux d'or comme auparavant : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, & les Livres ſaints nous les repréſentent partout comme des princes réprouvés & haïs de Dieu. D'où vient cela ? c'eſt que l'inconſtance & la légéreté, eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

D'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui ſait prendre ſon parti, & qui, la droite voie une fois connue, y entre, & ne s'en détourne pas aiſément : elle ſuppoſe une ame forte, qui ſait être audeſſus d'un dégoût, d'un obſtacle, d'un péril, de ſa propre foibleſſe ; une ame ſenſée, qui ne ſe conduit, ni par goût, ni par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence. D'où vient cela ? c'eſt que pour former une ame chrétienne, il faut quelque choſe de grand, d'élevé, de ſolide, & qui ſoit au-deſſus des préjugés & des foibleſſes vulgaires : c'eſt que la Religion elle-même n'eſt qu'une lumière & une raiſon divine, la perfection de

la raiſon humaine : c'eſt que la vertu nous eſt toujours repréſentée dans les Livres ſaints ſous l'idée de la ſageſſe ; le Juſte, ſous celle d'un homme ſenſé & prudent, qui éprouve tout, qui juge ſainement de tout, qui prend des meſures ſolides, & ne commence pas à bâtir pour laiſſer là l'édifice imparfait : c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger, n'eſt capable de rien, & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué : c'eſt en un mot, que l'inconſtance eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuye bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit ; qui ne met la raiſon à rien ; qui ſur toutes choſes ne conſulte & ne ſuit que le goût, & n'a rien de fixe que ſes variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, & telle qu'elle paroît aux yeux des hommes: l'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au-dehors paroissent égales & uniformes; que vous évitez ces extrémités & ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une ame insensée & légère, à un égarement encore plus excessif; & accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, & tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes: mais jugez de vous même, par ce que vous êtes devant Dieu; par votre conduite intérieure; par vos sentimens secrets; par cette légéreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées & si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère & la plus inconstante de toutes les ames, le cœur le plus incertain & le plus variable; vous êtes une de ces nuées

ſans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur gré; un de ces aſtres errans, qui n'ont jamais de route aſſurée; une mer inconſtante & orageuſe, qui après avoir jetté les cadavres hors de ſon ſein, s'enfle encore, & va les reprendre ſur les mêmes bords où elle venoit de les laiſſer : *Fluctus feri maris deſpumantes ſuas confuſiones :* c'eſt-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.* Seconde reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, le goût de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui guſtaverunt donum cœleſte, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.* Ep. Jud. 13.

MAIS ce qu'il y a ici de plus terrible, & de plus capable d'alarmer les ames dont je parle, c'eſt en dernier lieu, que la reſſource des Sacremens, ſi utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'ame inconſtante : *Participes facti ſunt Spiritûs ſancti.* III. Réflex.

Un écueil, premiérement par l'uſage toujours inutile de ces divins re-

médes. Car une ame qui a vécu longtemps éloignée de l'autel, & caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes & nouvelles, sans venir les découvrir au Tribunal sacré, porte en venant enfin se jetter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs & des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du Juge, l'importance du reméde, la honte seule & la confusion de ses crimes; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles & si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au Tribunal qu'une ame familiarisée avec sa confusion : le récit de vos foiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur : les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familiéres qui ne vous frappent plus. Vous allez au Tribunal, rassuré contre vous-même : vous ne rougissez plus de vos aveux : & comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible ;

la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechûtes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chûte, on cherche un nouveau Confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses : on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées ; & on fait gémir les Ministres de Jesus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, & d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisiémement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechûtes. Car se repentir sans cesse, & retomber sans cesse ; ne venir se purifier, que pour se souiller encore ; ne dire, J'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'est pas être un pénitent, dit un Père ; c'est être un moqueur, & un profanateur des choses saintes.

Je sai que la grace du Sacrement

ne fixe pas l'inſtabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état conſtant & invariable de juſtice; & je ne prétends pas dire abſolument qu'on ait profané le Sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas! il faudroit pour cela ne pas connoître la miſérable condition de la nature humaine, & ignorer même ſa propre foibleſſe. Mais je dis que lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, ſi l'on eſt aſſez malheureux que de retomber, les rechûtes du moins ne ſont pas ſi promptes: il faut que le temps & les occaſions ayent inſenſiblement affoibli la grace; que mille infidélités ſecrettes ayent peu à peu préparé l'ame à une nouvelle chûte; que des périls mille fois mépriſés nous ayent pouſſé, comme par autant de démarches inſenſibles, vers le moment fatal qui nous a vû retomber: on ne paſſe pas en un inſtant d'un état de juſtice, à un état de péché.

L'ouvrage de la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, c'eſt un ouvrage difficile; il faut que des

larmes

larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis ; ce qui étoit le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchiremens de tout le cœur : quand il en a tant couté pour se relever, on ne retombe pas si aisément ; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sureté.

L'ouvrage de la conversion, est un ouvrage solide : elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos penchans ; elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc : or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devoit tenir contre les vents & les orages, & défier la durée même des siécles ; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant ; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère long-

tems avant que de faire cette grande démarche ; on ſe la refuſe long-tems à ſoi-même ; on balance, on recule, on n'oſe commencer ; on veut, & on ne veut plus ; on s'épuiſe en réflexions ſur les obſtacles & ſur les ſuites ; les incertitudes & les lenteurs ne finiſſent pas : or une entrepriſe ſi long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour preſque qu'on venoit de la finir.

C'eſt-à-dire, que lorſque l'on ſort abſous devant Dieu du tribunal, on eſt fort changé : & cependant au ſortir de là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonſtances les mêmes chûtes : la préſence d'un objet triomphoit de votre foibleſſe ; elle en triomphe encore : une complaiſance vous rendoit infidèle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaiſirs qui ſont pourtant de toutes vos confeſſions ; vous n'en cultivez pas moins des liaiſons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabbattez rien d'un jeu, qui eſt devenu la plus importante occu-

pation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, & les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, & dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, & tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, & tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot vous êtes encore le même, & le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre ame. Lorsque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace sont durables, & ne ressemblent point à ces prestiges des

imposteurs, qui s'évanouissent & échappent à la vûe un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Aussi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidèles, comme des dérisions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignoit de l'autel sacré; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissemens, & devant lesquels il ne falloit plus jetter les choses saintes : on se défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher Auditeur, ce que les Saints auroient pensé des vôtres, & ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvellant & vos promesses & vos rechûtes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jetter le Saint aux chiens.

Je sai que nous ne devons pas ag-

graver le joug ; qu'on ne décrie & ne deshonore pas moins la religion, lorſqu'on ajoûte un ſeul iota à la loi par un excès de ſévérité, que lorſqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une vaine oſtentation de zèle & de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choſes ſaintes. Mais auſſi faut-il confier à l'inſtant le ſang de Jeſus-Chriſt à des profanes qui l'ont mille fois ſouillé ? faut-il ajoûter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ? faut-il accorder à la perſévérance dans l'occaſion & dans l'habitude du crime, c'eſt-à-dire, à tous les ſignes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un ſincére repentir ? Ne devons-nous pas, comme le Prophéte Eliſée, ſavoir arrêter l'huile de la grace, & ſuſpendre la vertu des Sacremens, lorſqu'on ne nous préſente que des vaſes pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes paſſions ?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuſe, que multiplier vos crimes,

& vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au Ciel, ame infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, & que vos fragilités tant de fois confessées, & autant de fois renouvellées, n'eussent pas rencontré un azile dans l'indulgence même du Sanctuaire! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses & dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser: vous ne seriez plus couverte de cette lépre, que vous avez presque portée dès l'enfance, si comme la sœur de Moyse, vous aviez trouvé un Législateur sage & sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair & au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, & du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, & à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidèles. Une seule confession faite à un Ministre saint & éclairé, vous auroit renouvellée; &

vous voilà encore la même, après tant de Sacremens, & de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même ! non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de Sacremens mille fois profanés : vous avez ajoûté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parceque vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut ; vous y avez, dis-je, ajoûté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurcie dans mon habitude, & ne faire jamais d'effort pour en sortir ? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah ! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jesus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége ? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel ? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses

ſaintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne ſont pas ces remédes divins, qu'il faut fuir; ce ſont les paſſions, qu'il faut vaincre: ce n'eſt pas en ſecouant le joug, qu'il faut éviter les profanations; c'eſt en uſant avec piété des graces de l'Egliſe! Ce n'eſt pas en diſant avec l'impie: Puiſque la loi m'eſt une occaſion de chûte, pourquoi me blâme-t-on, lorſque je ne l'obſerve pas? Mais c'eſt en diſant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les ſalirois-je encore? vous avez briſé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en reſſerrer les funeſtes nœuds: vous avez chaſſé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Eſprit ſaint; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, & que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire: car quelle reſſource de ſalut peut-il vous reſter encore? La connoiſſance de la vérité? perſonne n'en eſt plus inſtruit, & ne la connoît mieux que vous. Le goût de la piété, & les ſentimens de la grace? jamais cœur n'y fut plus ſenſible que

le vôtre. Le secours des Sacremens ? mais ces divins remédes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, & vos plus grands crimes. Grand Dieu ! vous seul connoissez ceux qui vous appartiennent, & vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut ; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jetter les yeux sans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légères dont je parle ? Dernière ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la ressource des Sacremens : *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritûs Sancti, & prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raison de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paroît plus : il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la providence sur le salut des hommes. Ce-

pendant le pécheur inconſtant eſt de tous les pécheurs le moins frappé du danger de ſon état : les ſentimens de religion, qui le conduiſent de tems en tems au tribunal & à l'autel ſaint, l'endorment & le raſſurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies ſans Dieu, ſans culte, ſans Sacremens, donne à ſes yeux un nouveau mérite à la différence de ſa conduite ; il ſe ſait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurciſſement & d'irreligion ; il s'applaudit de conſerver encore du moins dans ſes foibleſſes, & dans ſes inconſtances éternelles, la force de recourir de tems en tems au reméde ; il ſe dit tout bas à
Luc. 18. 11. lui-même, comme le Phariſien : *Je ne ſuis pas fait comme les autres hommes.* Ce parallèle nourrit & flatte en ſecret ſa ſécurité : il ſe croit plus religieux ; & il ne voit pas que la profanation des choſes ſaintes, eſt la ſeule marque de religion qui lui reſte encore.

Mais ce n'eſt pas tout ; ces vains dehors mêmes, ces foibles reſtes ne ſe ſoutiennent pas long tems, & diſparoiſſent enfin : on peut flotter quel-

ques années entre les Sacremens & les rechûtes; cet abus des choses saintes méne toujours à l'endurcissement: Dieu, si long-tems méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances: comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impression; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé; que les Sacremens ne sont plus qu'une gêne inutile & incommode, on s'en épargne la cérémonie; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes: comme les démarches qu'on faisoit pour le salut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser & d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos; les inspirations cessent; les remords s'appaisent; la conscience se calme; les

alternatives de vice & de vertu finiſſent enfin par un état fixe & tranquille de crimes ; les eſprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, & y établiſſent enfin une demeure conſtante & perpétuelle : *Et ingreſſi habitant ibi.*

Et c'eſt alors que le retour eſt comme déſeſpéré, & l'iniquité conſommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la ſolemnité paſcale; vous ne l'êtes plus : les diſcours de piété vous trouvoient encore ſenſible; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos cenſures : le ſeul ſpectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des deſirs ſecrets de vertu ; vous ſerez le premier à parler avec dériſion de la ſainteté de ſes exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faiſiez encore de tems en tems certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'eſt retiré de vous, ah ! vous vivrez ſang joug & ſans régle ; vous entaſſerez monſtre ſur monſtre ; pas le plus petit retour ſur vous-même ; plus d'autre trouble que

ceux qui naîtront de vos passions traversées; plus d'autre crainte que de manquer d'occasion de plaisir & de crime; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de sentiment, que pour la volupté; plus de dégoût, que pour la piété & la justice.

Eh! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux, qui après avoir suivi quelque tems le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, & se rendent au monde qu'ils avoient abandonné? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes & légères; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé & à toute la corruption de leurs desirs: ce ne sont plus des pécheurs ordinaires; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne; & leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles; & l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété,

& leur retour plus vif & plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donnent que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* Tel est le sort d'une ame, qui élevée jusques dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, & vient de nouveau se corrompre sur la terre; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort; ses scandales répandent par-tout l'infection du vice; & il n'est pas de corruption, dit un Prophéte, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.*

Exod. 16. 20.

Mich. 2. 10.

Vivez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grace & de péché ? déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel & la terre; comme le disoit autrefois un Prophéte à des pécheurs

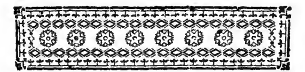
semblables à vous: *Usquequo claudicatis in duas partes?* Si Baal est votre dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi: *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.* Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, & ces foiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles & éternelles de crime & de vertu? pourquoi ces plaisirs & ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, & recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs, que ceux de la grace & de l'innocence. Fixez-vous enfin: je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime & de repentir! vous le savez: éternellement combattu, & par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, & par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice: toujours occupé, ou à pleurer vos foiblesses, ou à surmonter vos remords: jamais heureux;

3. Reg. 18. 21.

Ibid.

ſoit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; ſoit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une ſituation durable. Ayez donc pitié de votre ame; fixez-vous enfin: établiſſez une paix ſolide dans votre conſcience: mettez à profit ces derniers traits de miſéricorde que la bonté de Dieu laiſſe encore tomber ſur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconſtance, qui va terminer par l'endurciſſement toutes les inégalités de votre vie; & que comme un arbre plus d'une fois mort & déraciné, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, vous allez reſter pour toujours ſur le côté que vous tomberez: fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame; afin que fondé & enraciné dans la charité vous ne ſoyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jeſus-Chriſt, qui ne croyent en lui que pour un peu de tems; & que vous puiſſiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du ſalut & de l'immortalité, promiſe à ceux qui auront perſévéré juſqu'à la fin.

Ainſi ſoit-il.



SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le petit nombre des Elus.

Multi leproſi erant in Iſrael ſub Eliſæo Propheta; & nemo eorum mundatus eſt, niſi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Iſrael du tems du Prophéte Eliſée, & aucun d'eux ne fut guéri que le ſeul Naaman le Syrien. Luc. 4. 27.

VOUS nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il eſt vrai que le chemin du ciel ſoit ſi difficile; & ſi le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt auſſi petit que nous le diſons. A une queſtion ſi ſouvent propoſée, & encore plus ſouvent éclaircie, Jeſus-Chriſt vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de Veuves en

Iſraël affligées de la famine, & que la ſeule Veuve de Sarepta, mérita d'être ſecourue par le Prophéte Elie: que le nombre des lépreux étoit grand en Iſraël du tems du Prophéte Eliſée; & que cependant Naaman tout ſeul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, ſi je venois ici vous allarmer plutôt que vous inſtruire, il me ſuffiroit de vous expoſer ſimplement ce qu'on lit de plus terrible dans les Livres ſaints ſur cette grande vérité; & parcourant de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, vous montrer que dans tous les tems, les Elus ont été fort rares. La famille de Noé, ſeule ſur la terre ſauvée de l'inondation générale; Abraham, ſeul diſcerné de tout le reſte des hommes, & devenu le dépoſitaire de l'Alliance; Joſué & Caleb, ſeuls de ſix cens mille Hébreux, introduits dans la terre de promeſſe; un Job, ſeul juſte dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois Enfans Juifs, dans Babylone.

A des figures ſi effrayantes auroient ſuccédé les expreſſions des Prophétes: vous auriez vû dans Iſaïe

les Elus auſſi rares que ces grapes de raiſin qu'on trouve encore après la vendange, & qui ont échappé à la diligence du Vendangeur; auſſi rares que ces épis qui reſtent par hazard après la moiſſon, & que la faulx du Moiſſonneur a épargnés.

L'Evangile auroit encore ajoûté de nouveaux traits à la terreur de ces images: je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une eſt étroite, rude, & la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, ſpacieuſe, ſemée de fleurs, & qui eſt comme la voie publique de tous les hommes: enfin, en vous faiſant remarquer que partout dans les Livres ſaints, la multitude eſt toujours le parti des réprouvés; & que les Elus, comparés au reſte des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe preſque à la vûe; je vous aurois laiſſé, ſur votre ſalut, dans des allarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, & à l'eſpérance de ſa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette inſtruction, à vous prouver ſeulement que très-peu de

perſonnes ſe ſauvent ? hélas ! je découvrirois le danger, ſans apprendre à l'éviter ; je vous montrerois avec le Prophéte, le glaive de la colère de Dieu levé ſur vos têtes, & je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerois les conſciences, & je n'inſtruirois pas les pécheurs.

Mon deſſein donc aujourd'hui eſt de chercher dans nos mœurs les raiſons de ce petit nombre. Comme chacun ſe flatte qu'il n'en ſera pas exclu, il importe d'examiner ſi ſa confiance eſt bien fondée. Je veux, en vous marquant les cauſes qui rendent le ſalut ſi rare, non pas vous faire conclure en général que peu ſeront ſauvés ; mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes, ſi vivant comme vous vivez, vous pouvez eſpérer de l'être : qui ſuis-je ? que fais-je pour le ciel ? & quelles peuvent être mes eſpérances éternelles ?

Je ne me propoſe point d'autre ordre dans une matière auſſi importante. Quelles ſont les cauſes qui rendent le ſalut ſi rare ? je vais en marquer trois principales, & voilà le ſeul

plan de ce discours : l'art & les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

PEU de gens se sauvent, parce-qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure & entière ; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; & le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de souillé n'entrera dans le Royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége, où peu d'ames peuvent aspirer : vivre pénitent est une grace que les

adouciſſemens de la diſcipline, & le relâchement de nos mœurs rendent preſque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au ſalut par un titre d'innocence ? Où ſont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, & qui ayent conſervé juſqu'à la fin le tréſor ſacré de la première grace que l'Egliſe leur avoit confiée dans le batême, & que Jeſus-Chriſt leur redemandera au jour terrible des vengeances ?

Dans ces tems heureux où toute l'Egliſe n'étoit encore qu'une aſſemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidèles, qui après avoir reçu les dons de l'Eſprit ſaint, & confeſſé Jeſus-Chriſt dans le Sacrement qui nous régénère, retombaſſent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie & Saphire furent les ſeuls prévaricateurs de l'Egliſe de Jéruſalem : celle de Corinthe ne vit qu'un inceſtueux : la pénitence canonique étoit alors un reméde rare ; & à peine parmi ces vrais Iſraélites, ſe trouvoit-il un ſeul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel ſaint,

& de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des Justes diminuant à mesure que celui des Fidèles augmentoit, le progrès de l'Evangile a ce semble arrêté celui de la piété; & le monde entier devenu Chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Eglise, sa corruption & ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur, est un crime : nos premiers penchans sont des passions, & notre raison ne se développe & ne croît, que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un Prophéte, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les loix, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, & à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien: l'injustice, la calomnie; le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre: *Mendacium, & furtum, & adulterium*

Osée, 4. 2. *inundaverunt*. Le frère dresse des embuches au frère; le père est séparé de ses enfans; l'époux de son épouse : il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes; & jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocens de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siécle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas; la ville est une Ninive péchereſſe; la Cour est le centre de toutes les passions humaines; la vertu autorisée par l'exemple du Souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions

tions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'Auteur de leur abondance ; les Grands ne ſemblent être nés que pour eux-mêmes ; & la licence paroît le ſeul privilége de leur élévation : le ſel même de la terre s'eſt affadi ; les lampes de Jacob ſe ſont éteintes ; les pierres du Sanctuaire ſe traînent indignement dans la boue des places publiques, & le Prêtre eſt devenu ſemblable au peuple. O Dieu ! eſt-ce donc là votre Egliſe & l'aſſemblée des Saints ? eſt-ce là cet héritage ſi chéri, cette vigne bien aimée, l'objet de vos ſoins & de vos tendreſſes ? & qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jéruſalem, lorſque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déja une voie de ſalut fermée preſqu'à tous les hommes ; tous ſe ſont égarés. Qui que vous ſoyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché regnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos paſſions ; mais quelle a été votre jeuneſſe ? des infirmités habituelles vous ont peut-

être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusai-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! & vous nous connoissez; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; & du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les Saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez, que je vous demande, où sont les pénitens parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trou-

verez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chûte, se soient relevés par une véritable pénitence ; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit-là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des Saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit, la plupart, de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un Fidèle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir & les tristes images: un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parcequ'il s'en est permis de criminels; qui ne souf-

fre les plus néceſſaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus ſon corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui déſormais il faut preſque tout refuſer, comme un vaſe ſouillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger juſqu'au dernier denier : un pénitent, c'eſt un criminel, qui s'enviſage comme un homme deſtiné à la mort, parcequ'il ne mérite plus de vivre ; ſes mœurs par conſéquent, ſa parure, ſes plaiſirs mêmes, doivent avoir je ne ſai quoi de triſte & d'auſtère, & il ne doit plus vivre que pour ſouffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ſes biens & de ſa ſanté, que la privation des faveurs dont il a abuſé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de ſon péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des ſupplices, qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ſes frères, que le châtiment peut-être de ſes crimes particuliers : voilà ce que c'eſt qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où ſont parmi nous les

pénitens de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre & de cilice; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel, & de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solemnités; vivant comme des anathêmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur

ſelon le ſiécle ; & n'ayant plus d'autre conſolation, que celle de leurs larmes & de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Egliſe : ſi l'on y voyoit encore des pécheurs, le ſpectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'aſſemblée des Fidèles, que leurs chûtes ne l'avoient ſcandaliſée ; c'étoient de ces fautes heureuſes, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je ſai qu'une ſage diſpenſation a obligé l'Egliſe de ſe relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; & ſi j'en rappelle ici l'hiſtoire, ce n'eſt pas pour blâmer la prudence des Paſteurs qui en ont aboli l'uſage, mais pour déplorer la corruption générale des Fidèles qui les y a forcés. Les changemens des mœurs & des ſiécles entraînent néceſſairement avec eux les variations de la diſcipline. La police extérieure, fondée ſur les loix des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence établie ſur l'Evangile & ſur la parole de Dieu, eſt toujours la même : les dégrés publics de la pénitence ne ſubſiſtent plus, il eſt vrai ; mais les rigueurs & l'eſprit de la péni-

tence ſont encore les mêmes, & ne ſauroient jamais preſcrire. On peut ſatisfaire à l'Egliſe ſans ſubir les peines publiques qu'elle impoſoit autrefois : on ne peut ſatisfaire à Dieu ſans lui en offrir de particulières, qui les égalent & qui en ſoient une juſte compenſation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont ſecoué le joug & qui ne gardent plus de meſures dans le crime : je ne parle que de ceux qui vous reſſemblent, qui ſont dans des mœurs communes, & dont la vie n'offre rien de ſcandaleux ni de criant : ils ſont pécheurs ; ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent ; & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens ? & l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des ſoins plus ſérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeuneſſe : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaiſir de répandre ſur vos paſ-

ſions; les perfidies, les bruits déſagréables, une fortune reculée, la ſanté ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi & retenu les penchans déréglés de votre cœur: le crime vous a dégoûté du crime même; les paſſions d'elles-mêmes ſe ſont peu à peu éteintes; le temps & la ſeule inconſtance du cœur a rompu vos liens: cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu: vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, ſelon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics & particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent: vous avez ceſſé vos déſordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, & qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore ſenti.

Cependant cet état ſi dangereux n'a rien qui vous allarme: des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une ſincère pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus; &

vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression, & un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel & plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, & même des plus sages & des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints Mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes & des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitens ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les loix de l'Eglise ? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, & l'usage en a presque fait des devoirs obscurs & populaires. Quoi ? les soins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur &

de la prospérité ? les fatigues du service ? les dégoûts & les gênes de la Cour ? les assujettissemens des emplois & des bienséances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent ? vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jesus-Christ. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous suscite ? les disgraces & les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement ? & loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent ? Ce sont les obligations d'une ame innocente. de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidèle aux loix de l'Eglise : mais vous, qui êtes pé-

cheur, ne devez-vous rien au-delà ? Et cependant vous prétendez au falut; mais fur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre confcience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous perfuader que vous êtes pénitent, vous n'oferiez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche : fur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez fi tranquille : *Ubi eft ergo gloriatio tua* ? Rom. 3. 27.

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'eft qu'en cela vous ne faites que fuivre le torrent : vos mœurs font les mœurs de prefque tous les hommes. Vous en connoiffez peut-être de plus coupables que vous ; (car je fuppofe qu'il vous refte encore des fentimens de religion, & quelque foin de votre falut ;) mais de véritables pénitens, en connoiffez-vous ? il faut les aller chercher dans les cloîtres & dans les folitudes : vous comptez à peine parmi les perfonnes de votre rang & de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus auftères que celles du commun, s'attirent les regards, & peut-être auffi la cenfure du public ;

tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfans succédent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent: je le vois, & je m'écrie: O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre, ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos loix, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? & quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un Prophéte se plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné son alliance dans Israel, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal: c'est tout ce qu'un Royaume entier renfermoit alors d'ames pures

& fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance ? Je sai que votre œil discerne encore des Justes au milieu de nous ; que le Sacerdoce a encore ses Phinéès ; la magistrature ses Samuels ; l'épée ses Josués ; la Cour ses Daniels, ses Esthers & ses Davids ; car le monde ne subsiste que pour vos élus, & tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli : mais ces restes heureux des enfans d'Israel qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer ; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne ?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! & par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les loix sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les régles de la multitude ; & c'est ici la seconde cause de la rareté des Elus,

qui n'eſt proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes & des uſages.

II. PARTIE. PEU de gens ſe ſauvent, parceque les maximes les plus univerſellement reçues dans tous les états, & ſur leſquelles roulent les mœurs de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut : ſur l'uſage des biens, ſur l'amour de la gloire, ſur la modération chrétienne, ſur les devoirs des charges & des conditions, ſur le détail des œuvres preſcrites : les régles reçues, approuvées, autoriſées dans le monde, contrediſent celles de l'Evangile ; & dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaſte pour un diſcours, & trop peu ſérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage établi dans le monde, qu'on peut meſurer ſa dépenſe ſur ſon bien & ſur ſon rang ; & que pourvu que ce ſoit dû patrimoine de ſes pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à ſon luxe, & ne conſulter dans ſes profuſions,

que son orgueil & ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses régles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens; & tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins & des bienséances de votre état, est une inhumanité & un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont-là, dit-on, des rafinemens de dévotion; & en matière de dépense & de profusion, rien n'est blâmable & excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, & réglent le choix du siécle, ou de l'Eglise; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du Ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les loix humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, & il seroit triste de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang & de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut

que les jeunes perſonnes du ſexe, qu'on éléve pour le monde, ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire, & exercées avec ſoin dans une ſcience funeſte, ſur laquelle nos cœurs ne naiſſent que trop inſtruits. Mais l'éducation chrétienne eſt une éducation de retraite, de pudeur, de modeſtie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit: & des mères, d'ailleurs chrétiennes & timorées, ne s'aviſent pas même d'entrer en ſcrupule ſur cet article.

Ainſi vous êtes jeune encore; c'eſt la ſaiſon des plaiſirs: il ne ſeroit pas juſte de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres ſe ſont permis: des années plus mûres améneront des mœurs plus ſérieuſes.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, de dépenſe, faire votre idole de votre fortune: l'ambition, ſi condamnée par les régles de la foi, n'eſt plus qu'un ſentiment digne de votre nom & de votre naiſſance.

Vous êtes d'un ſexe & d'un rang qui

vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang & de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls: ce sont des manières reçues, & vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici; qui vous rassure dans ces voies? quelle est la régle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre batême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocens, que parceque votre ame trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les loix de l'Eglise; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice

pénible de religion ? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du Sanctuaire, qu'il suffit d'avoir desiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croyent au Dieu que vous adorez, & s'ils remplissent les devoirs de la Religion que vous professez ? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? Est-ce la doctrine des Saints ? sont-ce les loix de l'Eglise ? car il faut une régle pour être en sûreté; quelle est la vôtre ? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes régles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs etablies; nos pères avoient ainsi vécu, & c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siécle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, & ne vou-

loir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la Religion; personne ne remonte jusqu'à la Loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les loix des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit saint: *Quia leges populorum vanæ sunt;* que Jesus-Christ nous a laissé des régles auxquelles ni les temps, ni les siécles, ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer; que le ciel & la terre passeront; que les mœurs & les usages changeront; mais que ces régles divines seront toujours les mêmes. *Jerem.* 10. 3.

On se contente de regarder autour de soi: on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoit des singularités monstrueuses avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré; & que si la corruption a depuis gagné, les déréglemens, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice: on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, & non sur l'usage; sur les exemples des Saints, & non sur les opinions des hommes; que les cou-

tûmes qui ne ſe ſont établies parmi les Fidèles qu'avec l'affoibliſſement de la foi, ſont des abus dont il faut gémir, & non des modèles à ſuivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autoriſe, prouve ſeulement que la vertu eſt rare, mais non pas que le déſordre eſt permis; en un mot, que la piété & la vie chrétienne ſont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'eſt juſtement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le ſeul motif de votre confiance? Quelle eſt dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'eſt-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel eſt le parti des réprouvés? n'eſt-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainſi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent enſevelis ſous les eaux du déluge; du temps de Nabucodonoſor, tous ceux qui ſe proſ-

ternèrent devant la ſtatue ſacrilége ; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléaſar tous ceux qui abandonnèrent la Loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'eſt ce que l'Ecriture vous défend: *Ne vous conformez point à ce ſiécle corrompu*, nous dit-elle : or, le ſiécle corrompu n'eſt pas le petit nombre de Juſtes que vous n'imitez point ; c'eſt la multitude que vous ſuivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même ſort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois S. Auguſtin, torrent fatal des coutumes humaines! ne ſuſpendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu juſqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immenſe & terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani! quouſque volves Evæ filios in mare magnum & formidoloſum ?*

Rom. 12. 2.

S. Aug. in Conf. l. 1. n. 6.

Au lieu de ſe dire à ſoi-même : Quelles ſont mes eſpérances ? Il y a dans l'Egliſe deux voies; l'une large, où paſſe preſque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui

conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; suis-je avec le grand nombre ? Je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que. les autres ; ceux de mon rang & de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrois-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher Auditeur? pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; les Saints ont été dans tous les siécles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; & ils n'ont été saints, que parcequ'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siécle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit universel ; les Prêtres & le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la Loi ; suivit-il l'exemple de ses frères ? crut-il qu'une transf-

greſſion commune fût devenue plus légitime? Il en appella de l'abus à la régle : il prit le Livre de la Loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple conſterné, & corrigea l'uſage par la vérité.

Suivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, & voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodome, & ſi rien ne le diſtinguoit de ſes citoyens ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Job étoit ſemblable aux autres Princes de ſa nation ; ſi Eſther, dans la cour d'Aſſuérus, ſe conduiſoit comme les autres femmes de ce Prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie & dans Iſrael, qui reſſemblaſſent à Judith ; ſi parmi les enfans de la captivité, il n'eſt pas dit de Tobie ſeul qu'il n'imitoit pas la conduite de ſes frères, & qu'il fuyoit même le danger de leur ſociété & de leur commerce : voyez ſi dans ces ſiécles heureux, où les Chrétiens étoient encore ſaints, ils ne brilloient pas comme des aſtres au milieu des nations corrompues, & s'ils ne ſervoient pas de ſpectacle aux Anges & aux hommes, par la ſingularité de leurs mœurs ; ſi les

Payens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des Théâtres, des cirques, & des autres plaiſirs publics; s'ils ne ſe plaignoient pas que les Chrétiens affectoient de ſe diſtinguer ſur toutes choſes de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs loix & leurs uſages particuliers; & ſi dès-là qu'un homme avoit paſſé du côté des Chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaiſirs, pour leurs aſſemblées & pour leurs coutumes: enfin, voyez ſi dans tous les ſiécles, les Saints, dont la vie & les actions ſont venues juſqu'à nous, ont reſſemblé au reſte des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce ſont-là des ſingularités & des exceptions, plutôt que des régles que tout le monde ſoit obligé de ſuivre: ce ſont des exceptions, il eſt vrai; mais c'eſt que la régle générale eſt de ſe perdre; c'eſt qu'une ame fidèle au milieu du monde, eſt toujours une ſingularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'eſt pas obligé de ſuivre ces exemples: mais eſt-ce

que

que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les Fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être Saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, & rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promesses à espérer que les Saints? Ah! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux Fidèles qui jouissez dans le ciel d'un Royaume que vous n'avez emporté que par la violence, & qui a été le prix de votre sang & de vos travaux, pourquoi nous laissez-vous des exemples si dangereux & si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, & tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux & plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager & nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la mul-

titude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, & que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au tems du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon & toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les Rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parceque la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples & les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; & tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parceque les maximes les plus universellement reçues, sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parceque les maximes & les obligations les plus universellement ignorées ou rejettées, sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve & l'éclaircissement des précédentes.

III. PARTIE.

QUELS sont les engagemens de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appellés? les promesses solemnelles du batême. Qu'avons-nous promis au batême? de renoncer au monde, à la chair, à satan, & à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du Chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu & nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières & destinées au simple peuple; mais c'est un abus: il n'en est pas de plus sublimes, & il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des Rois, c'est aux Grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus & Principibus terræ.*

Hélas! ils ſont des enfans de lumière pour les affaires du ſiécle ; & les premiers principes de la morale chrétienne leur ſont quelquefois plus inconnus qu'aux ames ſimples & vulgaires: ils auroient beſoin de lait, & ils exigent de nous une nourriture ſolide, & que nous parlions le langage de la ſageſſe, comme ſi nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premiérement renoncé au monde dans votre batême: c'eſt une promeſſe que vous avez faite à Dieu à la face des autels ſaints; l'Egliſe en a été le garant & la dépoſitaire; & vous n'avez été admis au nombre des Fidèles & marqué du ſceau ineffaçable du ſalut, que ſur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous euſſiez répondu alors ſur les fonts ſacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde ſi noir & ſi pernicieux que nous le diſons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas; & que puiſque vous avez à

vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des Chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde: elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jesus-Christ, & où le Prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers tems, ceux des Catéchuménes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde & à ses plaisirs, différoient leur batême jusqu'à la mort, & n'osoient venir contracter aux pieds des autels dans le Sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connoissoient l'étendue & la sainteté, & auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les sermens, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui: si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs & ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de

Dieu, comme dit S. Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le batême; vous abjurez l'Evangile de Jesus-Christ; vous êtes un apostat dans la Religion, & foulez aux pieds les vœux les plus saints & les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque: ce monde, c'est une société de pécheurs dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie: ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siécle à venir, comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs: ce monde, c'est un Royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jesus-Christ; où ceux qui le connoissent, ne le glorifiant pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes,

le mépriſent dans ſes ſerviteurs, le perſécutent dans ſes œuvres, le négligent ou l'outragent dans ſes Sacremens & dans ſon culte : enfin le monde, pour laiſſer à ce mot une idée plus marquée, c'eſt le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïſſe à ſon tour; qu'il contrediſe vos mœurs par les ſiennes : c'eſt ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'eſt-à-dire, un anathême & un objet d'horreur, & à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, eſt-ce-là votre ſituation par rapport au monde? ſes plaiſirs vous ſont-ils à charge? ſes ſcandales affligent-ils votre foi? y gémiſſez-vous ſur la durée de votre pélérinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ſes loix ne ſont-elles pas les vôtres? ſes maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? & quand vous reſteriez ſeul ſur la terre, ne peut-on pas

dire que ce monde corrompu revivroit en vous, & que vous en laiſſeriez un modèle à vos deſcendans ? Et quand je dis, vous, je m'adreſſe preſqu'à tous les hommes. Où ſont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaiſirs, aux uſages, aux maximes, aux eſpérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ? On voit bien des gens qui ſe plaignent du monde ; qui l'accuſent d'injuſtice, d'ingratitude, de caprice ; qui ſe déchaînent contre lui ; qui parlent vivement de ſes abus & de ſes erreurs ; mais en le décriant ils l'aiment, ils le ſuivent, ils ne peuvent ſe paſſer de lui : en ſe plaignant de ſes injuſtices, ils ſont piqués, ils ne ſont pas déſabuſés ; ils ſentent ſes mauvais traitemens, ils ne connoiſſent pas ſes dangers ; ils le cenſurent, mais où ſont ceux qui le haïſſent ? Et de-là jugez ſi bien des gens peuvent prétendre au ſalut.

En ſecond lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre batême ; c'eſt-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre ſelon les ſens, à regarder l'indolence même & la molleſſe comme un crime, à ne pas flater les

desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier, ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi: or, où sont les Chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathême à satan & à ses œuvres? & quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil, & comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies & les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathême qu'ils avoient prononcé là-dessus contre satan?

Et de-là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles & les autres plaisirs publics sont innocens pour des Chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de satan, ou des œuvres de Jesus-Christ? car dans la Religion il

n'eſt point de milieu : ce n'eſt pas qu'il n'y ait des délaſſemens & des plaiſirs qu'on peut appeller indifférens ; mais les plaiſirs les plus indifférens que la Religion permet, & que la foibleſſe de la nature rend même néceſſaires, appartiennent, en un ſens, à Jeſus-Chriſt, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus ſaints & plus ſérieux : tout ce que nous faiſons, que nous pleurions, que nous nous réjouiſſions, il doit être d'une telle nature, que nous puiſſions du moins le rapporter à Jeſus-Chriſt, & le faire pour ſa gloire.

Or, ſur ce principe le plus inconteſtable, le plus univerſellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jeſus-Chriſt les plaiſirs des théâtres ? Jeſus-Chriſt peut-il entrer pour quelque choſe dans ces ſortes de délaſſemens ? & avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous propoſez dans cette action que ſa gloire & le deſir de lui plaire ? Quoi ? les ſpectacles, tels que nous les voyons au-

jourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent ſur le théâtre, que par les ſcènes impures ou paſſionnées qu'elles débitent, les ſpectacles feroient des œuvres de Jeſus-Chriſt? Jeſus-Chriſt animeroit une bouche d'où ſortent des airs profanes & laſcifs? Jeſus-Chriſt formeroit lui-même les ſons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jeſus-Chriſt paroîtroit ſur les théâtres en la perſonne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même ſelon les loix des hommes? Mais ces blaſphêmes me font horreur; Jeſus-Chriſt préſideroit à des aſſemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit ſa doctrine, où le poiſon entre par tous les ſens dans l'ame, où tout l'art ſe réduit à inſpirer, à réveiller, à juſtifier les paſſions qu'il condamne? Or, ſi ce ne ſont pas des œuvres de Jeſus-Chriſt dans le ſens déja expliqué, c'eſt-à-dire, des œuvres qui puiſſent du moins être rapportées à Jeſus-Chriſt, ce ſont donc des œuvres de ſatan, dit Tertullien? *Nihil enim non diaboli eſt, quidquid non Dei*

eſt . . . . . . hoc ergo erit pompa diaboli. Donc tout Chrétien doit s'en abſtenir ; donc il viole les vœux de ſon batême lorſqu'il y participe ; donc de quelque innocence dont il puiſſe ſe flater, en reportant de ces lieux ſon cœur exemt d'impreſſion, il en ſort ſouillé ; puiſque par ſa ſeule préſence, il a participé aux œuvres de ſatan auxquelles il avoit renoncé dans ſon batême, & violé les promeſſes les plus ſacrées qu'il avoit faites à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe.

Voilà les vœux de notre batême, mes Frères : ce ne ſont point ici des conſeils & des pratiques pieuſes, je vous l'ai déja dit ; ce ſont nos obligations les plus eſſentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les obſervant ; il s'agit d'être Chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les obſerve ? qui les connoît ſeulement ? qui s'aviſe de venir s'accuſer au Tribunal d'y avoir été infidèle ? On eſt ſouvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confeſſion ; & après une vie toute mondaine, on n'a preſque rien à dire au Prêtre. Hélas ! mes Frères, ſi vous

ſaviez à quoi vous engage le titre de Chrétien que vous portez : ſi vous compreniez la ſainteté de votre état ; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impoſe ; la haine du monde, de vous-même, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des ſens ; en un mot, la conformité avec Jeſus-Chriſt crucifié, qu'il exige de vous : ſi vous le compreniez ; ſi vous faiſiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur & de toutes vos forces, un ſeul deſir qui ne peut ſe rapporter à lui vous ſouille ; ſi vous le compreniez, vous vous trouveriez un monſtre devant ſes yeux. Quoi ? diriez-vous, des obligations ſi ſaintes, & des mœurs ſi profanes ? une vigilance ſi continuelle, & une vie ſi peu attentive & ſi diſſipée ? un amour de Dieu ſi pur, ſi plein, ſi univerſel, & un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles ? Si cela eſt ainſi, ô mon Dieu ! qui pourra donc ſe ſauver ? *Quis poterit ſalvus eſſe?* peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne ſera pas vous, du

Matth. 19. 25.

moins ſi vous ne changez ; ce ne ſeront pas ceux qui vous reſſemblent ; ce ne ſera pas la multitude.

Qui pourra ſe ſauver ? Voulez-vous le ſavoir ? ce ſeront ceux qui opèrent leur ſalut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra ſe ſauver ? cette Femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ſes devoirs domeſtiques, éléve ſes enfans dans la foi & dans la piété ; laiſſe au Seigneur la déciſion de leur deſtinée ; ne partage ſon cœur qu'entre Jeſus-Chriſt & ſon époux ; eſt ornée de pudeur & de modeſtie ; ne s'aſſied pas dans les aſſemblées de vanité ; ne ſe fait point une loi des uſages inſenſés du monde ; mais corrige les uſages par la Loi de Dieu, & donne du crédit à la vertu par ſon rang & par ſes exemples.

Qui pourra ſe ſauver ? ce Fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers tems, imite les premières mœurs des Chrétiens ; qui a les mains innocentes & le cœur pur : vigilant,
Pſ. 23. 4. *qui n'a pas reçu ſon ame en vain*, mais qui, au milieu même des périls du

grand monde, s'applique ſans ceſſe à la purifier : juſte, *qui ne jure pas frauduleuſement à ſon prochain*, & ne doit pas à des voies douteuſes l'innocent accroiſſement de ſa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, & ne nuit à ſes concurrens que par ſon mérite : ſincère, qui ne ſacrifie pas la vérité à un vil intérêt & ne fait point plaire en trahiſſant ſa conſcience : charitable, qui fait de ſa maiſon & de ſon crédit, l'azile de ſes frères ; de ſa perſonne, la conſolation des affligés ; de ſon bien, le bien des pauvres : ſoumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la proſpérité. *Ibid.*

Qui pourra ſe ſauver ? vous, mon cher Auditeur, ſi vous voulez ſuivre ces exemples ; voilà les gens qui ſe ſauveront. Or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre ; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il eſt de foi que vous ne devez pas prétendre au ſalut : car ſi en vivant ainſi vous pouviez vous ſauver, tous les hommes preſque ſe ſauveroient ; puiſqu'à

un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; & ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, & que nul ne prend pour soi, & ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de Justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flate qu'après

avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés: je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre: & voici la pensée qui m'occupe & qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure & la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jesus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce Temple, & que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, & comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle: car vous avez beau vous flater, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siécles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte unpeu plus grand que

celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; & ſur ce que vous ſeriez, ſi l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez preſque décider de ce qui vous arrivera au ſortir de la vie.

Or, je vous demande, & je vous le demande frappé de terreur, ne ſéparant pas en ce point mon ſort du vôtre, & me mettant dans la même diſpoſition où je ſouhaite que vous entriez ; je vous demande donc : ſi Jeſus-Chriſt paroiſſoit dans ce Temple, au milieu de cette aſſemblée, la plus auguſte de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible diſcernement des boucs & des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous ſommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choſes du moins fuſſent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât ſeulement dix Juſtes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, & je l'ignore moi-même ; vous ſeul, ô mon Dieu ! connoiſſez ceux qui vous appartiennent ; mais ſi nous ne connoiſſons pas ceux

qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas, Or, qui sont les Fidèles ici assemblés? les titres & les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jesus-Christ: qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croyent n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paroissez maintenant, Justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jesus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos Elus? & que reste-t-il pour votre partage?

Mes Frères, notre perte est presque assurée, & nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de

cette assemblée du côté des réprouvés, & qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce Temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jesus-Christ, comme autrefois les Apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas
Matth. 26. 22. moi? *Numquid ego sum, Domine?* & si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes & les gémissemens d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers Auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix Justes; peut être s'en trouvera-t-il encore moins; que sai-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens & de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; & ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur? & vous croyez être ce seul heureux dans le grand nom-

bre qui périra? vous qui avez moins ſujet de le croire que tout autre; vous ſur qui ſeul la ſentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que ſur un ſeul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre Loi! Les Juſtes de tous les ſiécles ont ſéché de frayeur, en méditant la ſévérité & la profondeur de vos jugemens ſur la deſtinée des hommes: on a vû de ſaints Solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit preſque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre & auſtère, demander ſans ceſſe d'une voix mourante à leurs frères: Croyez-vous que le Seigneur me faſſe miſéricorde? & être preſque ſur le point de tomber dans le déſeſpoir, ſi votre préſence, ô mon Dieu! n'eût à l'inſtant appaiſé l'orage, & commandé encore une fois aux vents & à la mer de ſe calmer: & aujourd'hui après une vie commune, mondaine, ſenſuelle, profane, chacun meurt tran-

quille; & le Miniſtre de Jeſus-Chriſt appellé, eſt obligé de nourrir la fauſſe paix du mourant, de ne lui parler que des tréſors infinis des miſéricordes divines, & de l'aider, pour ainſi-dire, à ſe ſéduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfans d'Adam la ſévérité de votre juſtice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut? à Dieu ne plaiſe, il n'y a que l'impie qui, pour ſe calmer ſur ſes déſordres, tâche ici de conclure en ſecret que tous les hommes périront comme lui: ce ne doit pas être là le fruit de ce diſcours; mais de vous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie ſûre; mais de vous convaincre que pour ſe ſauver il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

Lorſque les Juifs emmenés en ſervitude, furent ſur le point de quitter la Judée & de partir pour Babylone, le Prophéte Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas aban-

donner Jéruſalem, leur parla de la ſorte : Enfans d'Iſraël, lorſque vous ſerez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront ſur leurs épaules des Dieux d'or & d'argent ; tout le peuple ſe proſternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laiſſer entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en ſecret : C'eſt vous ſeul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* *Baruch.* 6. 5.

Souffrez que je finiſſe en vous adreſſant les mêmes paroles. Au ſortir de ce temple & de cette autre ſainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or & d'argent, devant leſquelles tous les hommes ſe proſternent ; vous allez retrouver les vains objets des paſſions humaines, les biens, la gloire, les plaiſirs qui ſont les dieux de ce monde, & que preſque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde ſe permet, ces erreurs que l'uſage autoriſe, ces déſordres dont une coutume impie a preſque fait des loix. Alors, mon cher Auditeur, ſi vous voulez

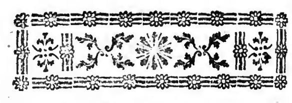
être du petit nombre des vrais Iſraélites, dites dans le ſecret de votre cœur : c'eſt vous ſeul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre Loi que votre Loi ſainte ; les dieux que cette multitude inſenſée adore, ne ſont pas des dieux ; ils ſont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous ſeul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! & vous ſeul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les ſaintes Loix de Jéruſalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui compoſent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes deſirs vers la ſainte Sion : on traitera de foibleſſe la ſingularité de mes mœurs ; mais heureuſe foibleſſe, Seigneur, qui me donnera la force de réſiſter au torrent & à la ſéduction des exemples ! & vous ſerez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le ſerez un jour dans la

ſainte

sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le tems de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham & de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte Cité ; & alors vous régnerez seul sur Israël, & sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, & vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la Loi de Dieu ne les autorise ; & souvenez-vous que les Saints ont été dans tous les siécles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE MARDI
DE LA TROISIÉME SEMAINE
DE CARÊME.

Sur le mélange des bons & des méchans.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, & reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Matth. 18. 15.

UN des devoirs les plus essentiels & les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie & du bon grain, des bons &

des méchans dans l'Eglise, que pour ménager aux uns & aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; & lorsque les serviteurs du Père de famille, touchés des scandales qui deshonorent son Royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zéle, & leur fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons & ses usages dans l'ordre adorable de sa Providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice & pour purifier & éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, & ne fournit que des censures à l'autre : ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous ; & encore aujourd'hui, dit S. Augustin, les Justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des Justes, & ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles & les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise;

& cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice & la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les régles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des Justes avec lesquels ils vivent; & aux Justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, & exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons & des méchans sur la terre. En voici deux principales: & d'elles nous allons tirer toutes les régles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchans: c'est la première.

Les méchans sont soufferts pour

l'instruction, ou pour le mérite des Justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, & qui réglent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

NE semble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jesus-Christ de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'Elus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, & l'image naturelle & anticipée de la Jérusalem céleste, & de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel ? un champ arrosé de son sang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain ? un bercail dont il est le Pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis ? un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie ? & l'Eglise ne seroit-elle pas plus digne de son

Epoux, ſi refuſant ici-bas aux pécheurs les ſignes extérieurs de la paix & de l'unité, elle ne reconnoiſſoit pour ſiens ſur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il eſt vrai, mes Frères, que les Juſtes en forment ici-bas la partie la plus eſſentielle & la plus inſéparable: c'eſt eux proprement qui la repréſentent toute devant Jeſus-Chriſt; c'eſt eux qui ſont le principal lien de ſon union avec elle; c'eſt à eux qu'elle doit le mérite de ſes prières, le fruit de ſes Sacremens, la vertu de ſa parole; c'eſt pour eux enfin qu'elle ſubſiſte encore; & toutes choſes ſeroient conſommées, ſi leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne ſoient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins: l'Egliſe les regarde comme ſes enfans; elle les ſouffre comme ſes membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reſte du corps, non-ſeulement par les ſymboles extérieurs des Sacremens & de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi & de la grace, &

qui peuvent même trouver dans leur société avec les Justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueroient, s'ils vivoient séparés d'eux comme des anathêmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premiérement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les Justes, les secours des instructions, des exemples & des prières ; c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien ; & ces instructions font d'autant plus d'effet sur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en font les caractères inséparables.

La vérité. Les Justes ont l'œil trop simple & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les desirs de son cœur ; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent

pour ſe ſéduire les uns les autres ; ils appellent avec une noble ſimplicité le bien un bien , & le mal un mal : ils ſavent qu'ils ne ſont redevables qu'à la vérité ; que le Chrétien en eſt un témoin public ; qu'il ſeroit honteux de ſacrifier à de légères complaiſances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de Fidèles ont autrefois ſacrifié leur propre vie ; qu'ils ont dans le ciel le témoin inviſible de leurs penſées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les baſſes diſſimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au Scrutateur des cœurs ; & que la Religion toute ſeule forme des hommes véritables & ſincères. Ainſi ils aiment trop leurs frères pour les tromper ; ils ſont trop touchés de leurs égaremens pour y applaudir ; ils deſirent trop vivement leur ſalut pour devenir, par des conſeils flateurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler ; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité ; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſ-

femens artificieux qui le juftifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous fur-tout que votre rang & votre naiffance éléve au-deffus des autres hommes ; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laiffe ignorer : eux feuls vous parlent dans la fincérité de Dieu ; parcequ'eux feuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jefus-Chrift : eux feuls ofent vous contredire, & prendre le parti de la vérité contre vous-même ; parcequ'eux feuls ne craignent pas de fe rendre moins agréables, pourvu qu'ils fe rendent plus utiles : eux feuls n'étudient pas vos penchans pour y accommoder lâchement leurs fuffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchans ; parcequ'eux feuls aiment plus votre perfonne, que votre élévation ; & font plus touchés de votre falut, que de vos bienfaits. Tout le refte des hommes, ou vous féduit, ou fe taît, ou vous flate ; plus même vous êtes élevé, plus vos paffions vous font cachées fous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche ; plus on fe déguife

à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des Cours, & la triste destinée des Grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parcequ'il est trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, & dont vous ne voyez jamais que l'art & la surface : les Justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont; & en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, & que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même & vous cache. Voyez comme, tandis que tous les Officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, & que tout flate son orgueil & son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de-

Juda, & faire ſouvenir ce chef orgueilleux, que toutes ſes forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de ſable, ſi le Seigneur lui-même daigne la garder & la défendre. Auſſi un ſaint Roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de ſon régne, de voir aſſis auprès de lui des hommes juſtes & fidèles : parmi toutes ſes faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ſes pères, ce n'étoient pas ſes victoires & ſes proſpérités, dont il étoit le plus touché, c'étoit la vertu & la juſtice des ſujets qui préſidoient à ſes conſeils, & qui environnoient ſon trône ; & la piété des Nathans & des Chuſaïs, lui parut une marque plus ſenſible de la protection du Seigneur ſur lui, que la conquête de Jéruſalem, & les dépouilles des nations ennemies de ſa gloire : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine . . . . Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum : ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi miniſtrabat.* Ps. 100. 1. 6. Un homme juſte eſt un préſent du Ciel ; & les Grands ſur-tout ne ſauroient trop honorer la vertu,

parceque la puiſſance ne peut leur donner que des ſujets, & que la vertu toute ſeule leur donne des amis fidèles & ſincères.

Mais non-ſeulement les Juſtes ſeuls conſervent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne, un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il ſoit, perd par ſes égaremens le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ſes vices affoibliſſent ſes inſtructions : les foibleſſes de ſa conduite décrient l'utilité de ſes conſeils, & ſes mœurs ne laiſſent plus de crédit à ſes paroles. Mais le Juſte peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ſes inſtructions ne rougiſſent pas de ſa conduite : ſon innocence rend ſes cenſures reſpectables, & tout ce qu'il dit trouve dans ſes mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut ſe défendre. Auſſi nous donnons, comme ſans y penſer, aux véritables Juſtes, une eſpéce d'empire ſur nous-

mêmes ; quelque élevés que nous ſoyions d'ailleurs, la vertu ſe forme comme un Tribunal à part, auquel nous ſoumettons avec plaiſir notre élévation & notre puiſſance ; & il ſemble que les Juſtes, qui jugeront un jour les Anges, ont droit d'être dès à préſent les Juges des hommes.

Un Jean-Baptiſte, accompagné de ſa ſeule vertu, devient le cenſeur d'une Cour voluptueuſe ; & Hérode ne peut s'empêcher de craindre ſes cenſures, & de reſpecter ſa vertu. Un Michée s'oppoſe ſeul aux vains projets de deux Rois & de deux armées ; & tout eſt ébranlé à la ſeule voix de l'homme de Dieu. Un Prophéte inconnu, vient de la part de Dieu reprocher au Roi d'Iſrael aſſemblé à Béthel avec tout ſon peuple pour ſacrifier à Baal, l'impiété de ſes ſacrifices ; & les myſtères profanes ſont ſuſpendus. Elie tout ſeul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; & le Prince tremblant s'humilie, & conjure le Prophéte d'obtenir ſa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la ſeule dignité de ſon âge & de

son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec & encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude & sa désobéissance; & ce Prince si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le Prophéte, & met tout en usage pour l'appaiser. O sainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine!

Il est vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les Justes ajoûtent les saints artifices & les sages circonspections d'une charité tendre & prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps & à contre-temps, il est vrai; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, & qu'il faut lui faire aimer les remédes, si l'on veut qu'ils soient utiles: ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagemens de la prudence & de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un temps de gémir en secret, & un temps de parler; que la

même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger; & que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de diſcrétion & de prudence.

Ainſi la vertu eſt aimable lors même qu'elle reprend : ce n'eſt pas la connoître de ſe la repréſenter ſous l'idée d'un zèle amer & imprudent, qui condamne ſans indulgence, & qui corrige ſans diſcernement : la charité n'eſt ni téméraire, ni inhumaine ; elle ſait choiſir ſes momens, & ménager ſes conſeils ; elle ſait ſe rendre utile ſans ſe rendre odieuſe ; & quand on aime ſincérement, la douceur & les précautions ſont naturelles : ſi ces caractères manquent, ce n'eſt plus la charité qui reprend & qui édifie, c'eſt l'humeur qui cenſure & qui ſcandaliſe : la charité eſt douce & prudente, & l'humeur eſt toujours piquante & téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le ſcandale de ſa conduite : il s'inſinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable ; & par les ménagemens innocens d'une

parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, & de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint & vertueux, & qui joint à la vertu cette douceur tendre, & cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un Anachoréte austère, qui par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter; c'est un Juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs & de vos débauches, qui vous fait sentir le vuide des amusemens dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage & chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, & une paix du cœur qu'il a lui-même cru autrefois puérile & chi-

mérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette reſſemblance; il vous ébranle ; il vous enléve preſque malgré vous à vous-même ; & la ſimplicité de ſes diſcours eſt mille fois plus puiſſante pour perſuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le tems que vous ſuiviez avec plus de fureur les égaremens du monde & des paſſions, un ami Chrétien a rappellé l'ivreſſe de votre cœur aux lumières d'une raiſon plus tranquille, vous a fait convenir de l'injuſtice de vos voies, des amertumes ſecrettes de votre état, de l'abus du monde & de la vanité de ſes eſpérances, & a laiſſé au fond de votre ame un trait de lumière & de vérité, qui depuis ne s'eſt jamais effacé, & vous a toujours rappellé en ſecret à la vertu & à l'innocence ? Auguſtin ſentit ſes irréſolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroiſe ; Alipe, ſa foibleſſe ſe ranimer dans la ſainte familiarité d'Auguſtin. Non, la vérité ſemble avoir un nouveau droit ſur nos cœurs, quand elle eſt aidée des

persuasions douces & sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grace a retirés des égaremens du monde. Souvent, contens, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde & les plaisirs vous avoient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères & plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir; sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, & ce zéle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux régles de la charité & aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis & vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusemens,

& de la vanité de leurs eſpérances, & vous vous obſervez pour ne pas leur parler du bonheur & des avantages d'une vie chrétienne, & des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'eſt-ce qu'une liaiſon dont le Seigneur n'eſt pas le principe, dont la charité n'eſt pas le nœud, dont le ſalut n'eſt pas le fruit?

Déja c'eſt une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conſcience : l'Evangile vous preſcrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, & de lui donner en particulier des avis tendres & charitables : d'ailleurs il vous eſt ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeller & de ſoutenir vos frères. Mais quand la Religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'eſpérance d'une même vocation vous unit, & que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jeſus-Chriſt, eſclaves du démon, deſtinés par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels,

ſans oſer leur dire quelquefois que vous les plaignez ? ſans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins & leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu ſeul une paix que le monde ne peut donner ; pour placer à propos une ſeule parole de ſalut ; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendreſſe, dont le cœur a tant de peine à ſe défendre, ce qu'autrefois Auguſtin, déja converti, diſoit à un de ſes amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Eſt-ce que nous aurons des deſtinées ſi différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? les nœuds de notre amitié ſont donc fragiles & périſſables, puiſque la charité, qui ſeule demeure éternellement, n'en eſt pas le lien commun : la mort va donc nous ſéparer à jamais ; car c'eſt dans le Seigneur tout ſeul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, & une haine éternelle ſuccédera à cette amitié rapide & paſſagère qui nous unit ſur la terre. Mais que ſont les liaiſons les

plus tendres que la piété n'a pas formées? & peut-on aimer un ſeul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours.

Mais ce qui donne en ſecond lieu une nouvelle force aux inſtructions des Juſtes, c'eſt qu'elles ſont ſoutenues de leurs exemples: ſecond moyen de ſalut que leur ſociété fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, ſi vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu; ſi tous les hommes vous reſſembloient, & que vos yeux ne rencontraſſent de toutes parts que des exemples de diſſolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais deſirable; le crime ſeroit toujours tranquille, parceque ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs; vous ne ſentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles ſecrets qui vous reprochent votre propre foibleſſe; & vous croiriez la vie chrétienne impoſſible, parceque vous la verriez ſans exemple. Mais dans quelque ſituation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des Juſtes de votre

âge & de votre état, qui obſervent la Loi du Seigneur, & qui marchent devant lui dans la ſainteté & dans l'innocence ; leur exemple ſeul eſt une voix puiſſante qui vous parle ſans ceſſe au fond du cœur, & qui vous rappelle malgré vous à la vérité & à la juſtice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la perſuade : nous vous montrons la voie de loin ; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin & vous animer à les ſuivre : nous vous preſcrivons les régles; ils vous fourniſſent le modèle. Auſſi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des exemples d'un Juſte de votre rang & de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui reſſembler? combien de fois le ſouvenir de ſon innocence vous a couvert de confuſion, arraché des ſoupirs à votre foibleſſe, & fait balancer quelque temps entre le devoir & la paſſion? combien de fois ſa préſence ſeule a réveillé en vous des deſirs de ſalut, & vous a fait pro-

mettre en ſecret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez ſur ſes traces ? Non, mes Frères, nous ne voyons point de converſion dans le monde, qui n'ait trouvé ſa ſource & ſon motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres; l'union de la foi, & la ſociété d'un même eſprit, établit entr'eux & vous une eſpéce de commerce ſaint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le tréſor qu'ils amaſſent, la meſure ſurabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, ſont des biens qui vous appartiennent, & que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres juſtices. Ce n'eſt pas que des ſatisfactions étrangères puiſſent ſuffire pour effacer des offenſes qui vous ſont propres; il faut que les mêmes membres qui ont ſervi à l'iniquité, ſervent à la juſtice, & que le péché ſe répare où il a été commis; mais les œuvres des Juſtes offrent ſans ceſſe au Seigneur, ou le prix de votre converſion, ou l'heureux ſupplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours

ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du Roi Sédécias accusoient les larmes & les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret desir de plaire au Roi de Babylone qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vûe de vous même ; & que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, & un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des Justes ? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut :
vous

vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolans de votre espérance : ce sont vos propres vertus, que vous deshonorez, & vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les Justes servent encore à votre salut par leurs gémissemens & par leurs prières; & c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du Juste, dit un Apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur*. Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les Empires & sur les Royaumes, ce sont les prières & les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père ; c'est-là cette colombe qui gémit sans cesse, & qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'E-

Jac. 5. 16.

glise; c'est à eux que les siécles doivent les Princes religieux, les Pasteurs fidèles, la paix des Eglises, les victoires de la foi; ces hommes célébres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoiblissemens de la discipline: que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siécles; tout vient de-là: car tout se fait pour les Elus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des Souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent: mais si nous voyions les événemens dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissemens secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une ame simple & obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Césars & leurs Ministres, qui paroissent à la tête des affaires, & qui semblent tenir entre leurs

mains la destinée des peuples & des Empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux Payens, les malheurs passés de l'Empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde ? *Ex quo Christianos à Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les Princes & pour les Rois, que les Césars sont plus heureux, l'Empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls, qui levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs ; & cependant, lorsque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cùm misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un Elu ! quel trésor pour un peuple, pour un Empire, pour le monde entier ! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux

des serviteurs de Jesus-Christ !

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une foiblesse ; & la piété des Justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions & des censures. Mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre ; quand ce ne seroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sureté publique, la bonne-foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité ; qu'y a-t-il de plus grand & de plus respectable dans le monde, que la vertu ?

Mais elle est rare, dites-vous ; je le veux, & c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons-là les discours puériles du libertinage ; il est encore sur la terre des ames pures & fidèles ; vous en connoissez dans votre rang & dans votre état, ausquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par-là en dernier lieu, que les bons servent

à la condamnation des méchans ; ils ôtent à l'iniquité toutes ſes excuſes. Car que pourrez-vous répondre devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, que leur exemple, ou n'affoibliſſe, ou ne confonde ? Direz-vous que vous n'avez fait que ſuivre des uſages établis, & qu'il eût fallu ſe retirer dans les déſerts pour s'en diſpenſer ? mais les Juſtes qui ſont parmi vous, s'y conforment-ils ? Vous excuſerez-vous ſur les ſuites inſéparables d'une naiſſance illuſtre ? vous en connoiſſez qui, avec un nom encore plus diſtingué que le vôtre, en ſanctifient l'éclat, & trouvent le ſecret de le faire ſervir au ſalut. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la délicateſſe du ſexe ? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeuneſſe floriſſante, & avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, & n'ont de penſée que pour le ciel. Quoi ? la diſſipation des emplois ? vous en voyez chargés des mêmes ſoins que vous, & qui cependant font du ſalut la principale affaire. Votre goût pour le plaiſir ? l'amour du plaiſir eſt le premier penchant de tous

les hommes; & il eſt des Juſtes en qui il eſt encore plus violent, & qui ſont nés avec des diſpoſitions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre proſpérité? il s'en trouve qui ſe ſanctifient dans l'abondance. Votre ſanté? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés; autant de Juſtes, autant de témoins qui dépoſent contre vous: placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Eſthers pour modèles; les filles chrétiennes, des Rébecca; les hommes de guerre, des Joſués; les courtiſans, des Néhémias; ceux qui ſont aſſis ſur le trône, des Joſias & des Davids; les affligés, des Jobs; les infirmes, des Timothées; ceux qui ſentent l'aiguillon de la chair, des Pauls: chaque ſituation a ſes Saints; chaque âge a ſes exemples; chaque état fournit ſes modèles. C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que s'accompliſſent ſur les hommes vos

desseins de justice & de miséricorde; & que si vous vous servez des Justes, pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des Justes.

II. PARTIE.

LE corps des Justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement & son utilité dans les chûtes & dans les erreurs même de ceux qui s'égarent: *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos;* & les Livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux & tous les désordres de la Cité, que parceque la Providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Justes; & que le mélange des méchans sert en premier lieu, à leur instruction, en les préservant de ces écueils, & leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité & de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencemens de la converſion & de la piété des Juſtes, ſont toujours timides & défians: le cœur, inſtruit alors par le ſouvenir encore tout nouveau de ſes chûtes paſſées, veille ſur ſa propre foibleſſe, frémit à la ſeule préſence des objets qui lui en retracent les funeſtes images: tout l'allarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même: à peine à demi eſſuyé du naufrage, il ne marche ſur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, & le moindre mouvement lui montre le ſein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuſes frayeurs, ſi néceſſaires à la vertu, ne ſe calment que trop dans les ſuites: à meſure que le ſouvenir de nos chûtes s'éloigne, le ſentiment de notre fragilité s'affoiblit: les jours déja paſſés dans la piété, ſemblent nous répondre de ceux qui ſuivent; les frayeurs ceſſent; les précautions ſe négligent; &, comme le Roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, & délivré Jéruſalem des ennemis qui avoient juré ſa perte, on en introduit d'autres dans la Cité ſainte, & on ne craint

plus même d'expoſer avec complaiſance à leurs yeux, des tréſors qui ne ſont en sûreté, que lorſqu'ils ſont inconnus.

Or, contre un affoibliſſement ſi dangereux, rien n'eſt plus utile aux Juſtes que le mélange des méchans : ils liſent ſans ceſſe dans les chûtes de leurs frères, les raiſons de leur vigilance : ils voyent dans une ſource commune les mêmes foibleſſes à craindre, & que l'uſage tout ſeul d'une foi toujours attentive, fait ici le diſcernement : ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les dégrés qui conduiſent inſenſiblement au crime ; que les commencemens en ſont toujours légers ; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire ſont funeſtes à l'ame ; & qu'il eſt plus à craindre lorſqu'il inſpire des adouciſſemens, que lors même qu'il propoſe des crimes : ils voyent que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en eſt pluſieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de Dieu, & qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chû-

tes honteuſes de cet état de ferveur & de juſtice. Ainſi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu, que dans la vigilance, & qu'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chûte.

Le mélange des pécheurs ſoutient donc la vigilance des Juſtes contre la tentation du relâchement ; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, ſi cachés au ſiécle, ils vivoient tous ſéparés des pécheurs ; peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe ſous ſon propre poids, où l'on ſe laſſe de ſoi-même, où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu ; peut-être qu'alors ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété, & une deſtinée plus heureuſe. Mais la ſeule préſence des pécheurs diſſipe cette illuſion : le Juſte n'a pas beſoin de ſa foi pour ſe détromper ſur leur fauſſe félicité ; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, & il n'en trouve point ; il voit par-tout des agitations qu'on appelle

plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur; il conſulte les mondains eux-mêmes, & ils dépoſent tous contre le monde & ſa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs paſſions font tous leurs malheurs & tous leurs chagrins, & que le cœur de l'homme de bien qui en eſt exempt, ne ſauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas ſentir aſſez vivement ſon bonheur. Ainſi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des Juſtes contre la tentation du dégoût: mais de plus, il réveille leur reconnoiſſance, & les défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troiſiéme manière dont le mélange des méchans contribue à l'inſtruction des Juſtes. Ils voyent que le Seigneur laiſſe périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les Juſtes, &

qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence ; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, & qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, & appellés à la connoissance de la vérité : ces objets toujours présens font sentir chaque instant au Juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez ; il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les desirs de la vertu & la tyrannie des passions, & qui cependant n'arrivent jamais au salut ; soit parcequ'ils le desirent trop foiblement, soit parceque le Seigneur est maître de ses dons, & qu'il a pitié de qui bon lui semble : il les connoît, & il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque loin de l'attendre & de l'appeller, il fuyoit encore sa présence ; & il se souvient que lors-

qu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, & sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain ; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes ; le Maitre des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris & de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, & de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux ; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource ; ou à les censurer, comme si la charité toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, & désespérer du salut de votre frère ? Si la grace a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il

n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changemens les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paroissent aujourd'hui les ennemis de la vertu; qui s'opposent au zèle & aux bonnes intentions des gens de bien ; qui font de leur autorité un azile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle & de la vérité ? Qui se seroit jamais défié que Manassès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu saint, & effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du Temple & des sacrifices, & le protecteur du ministère des enfans d'Aaron ? Je vais plus loin; que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appellé, & si vous ne serez pas rejetté ? s'il ne se relevera pas, & si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever ? On

n'eût pas cru, ſans doute, que la Péchereſſe de la Cité dût devenir l'amante la plus illuſtre de Jeſus-Chriſt; & que Judas, qui étoit ſon Diſciple & le Vicaire de ſon amour, dût mourir traître & déſeſpéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ſes mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ſes conſeils éternels ſur leurs deſtinées; & reſpectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grace ſe réſerve ſur leur volonté pour les ſanctifier, ou l'uſage qu'elle en peut faire, non-ſeulement pour l'inſtruction, mais encore pour l'épreuve & pour le mérite des Juſtes.

En effet premiérement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du Juſte par la ſéduction de leurs exemples, ce ſeroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y réſiſter. Car outre qu'on a beſoin de force pour ſe défendre des exemples qu'on a ſans ceſſe devant les yeux, lors ſur-tout qu'ils favoriſent les inclinations corrompues de la nature; ce ſont des exemples que l'amitié, le ſang, l'intérêt, la complaiſance, le reſpect

rendent encore plus puissans, & plus propres à séduire le Juste ; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre : il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, & qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés soient pour lui des loix, & que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes, qu'il faut éviter ; les usages établis, qu'il ne faut pas suivre : il faut avoir la force d'être singulier, & de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité : il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes ; passer pour un esprit foible & frappé, & ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du Juste honore la grandeur du Maître qu'il sert, & qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des Anges & de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau

prix à la fidélité du Juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes Frères, si la vertu n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les Justes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudissemens & des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre : si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bientôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormiroit ; ces faveurs humaines l'amolliroient ; ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son régne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent ; les tempêtes l'affermissent ; les persécutions l'éprouvent ; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit S. Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre ; que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le Prophéte de la

prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici-bas leur partage; il semble qu'une main invisible ne les éléve, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les Justes : ce sont des instrumens de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout & les impies mêmes coopèrent au bien des Elus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs & d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens & des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles & des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance; & la fureur des tyrans a fait autrefois plus de Saints, que

le zèle même des Apôtres.

Et c'est ici, mes Frères, vous qui servez le Seigneur, & qui marchez dans la voie de ses commandemens, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces & des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu, & dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, & que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur & de puissance qui les éléve, & dont ils se servent pour affliger les siens : vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, & les contempteurs de la vertu : vous desireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense; & qu'au lieu des croix & des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été pro-

miſes ſur la terre. Mais vous n'appercevez pas que vos deſirs injuſtes ôtent à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui otez l'occaſion & le mérite de ſes véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve & purifie la foi des Juſtes, leurs ſcandales & leurs déréglemens les affligent, & arrachent à leur piété des gémiſſemens de zèle & de compaſſion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchans ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale, & de ce déluge de crimes dont le monde ſemble être inondé, ils séchent de douleur comme le Prophéte : ils ſe ſentent déchirés par les plus vives impreſſions de l'Eſprit de Dieu, comme Paul à la vûe des déſordres &
Act. 17. 1. des impiétés d'Athènes : *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo :* ils veulent ſe laiſſer mourir de triſteſſe comme Elie au pied de la montagne, ſpectateur des

prévarications d'Iſraël : ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer ſur les excès & ſur les iniquités de leur peuple : ils ſouhaitent, comme Moyſe, d'être effacés du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils deſirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du régne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des Juſtes, des déréglemens & des ſcandales dont ils ſont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la foi, & qu'on eſt touché de la gloire du Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde d'un œil ſec, tranquille, indifférent ? Les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes myſtères deshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées ; la terreur même de ſes menaces affoiblies par les blaſphêmes de l'incrédulité ; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le ſujet, non pas de l'horreur, mais de la riſée publique, &

des chanſons ſatyriques & profanes; les vices autoriſés, les théâtres impurs devenus les plaiſirs publics des Chrétiens, & l'art d'inſpirer les paſſions les plus honteuſes, placé parmi les arts qui ſont utiles aux peuples, glorieux aux Royaumes, & qui font dreſſer des ſtatues à leurs inventeurs.

Eh! vous vous perſuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde & de ſes plaiſirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'eſt pas interdit à la vertu, & que les gens de bien doivent plus ſe diſtinguer des mondains par les diſpoſitions du cœur, que par les mœurs extérieures, & la fuite trop rigoureuſe de leurs aſſemblées & de leurs plaiſirs. Mais ſi les intérêts de Jeſus-Chriſt vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous ſourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médiſances les plus atroces; applau-

dir au langage profane des passions ; louer les projets frivoles & insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés & des usages ? pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jesus, & prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime ? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice ; & vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis ?

Je dis bien plus ; pourrez-vous y retenir vos larmes ? Quelle contrainte ! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime son Dieu, lors même que l'ordre & le devoir l'y engage ! Vous cherchez le monde pour vous délasser ? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement ; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux

pieds de Jesus-Christ. Ah ! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugemens de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous allarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'Ange exterminateur; marquez sur le front, & épargnez les hommes qui gémissent & qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle :
Ezech. 9. 4. *Transi per mediam Jerusalem, & notabis signum super frontes virorum qui ingemunt & mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus ;* c'est le caractère le plus essentiel des Justes, c'est la marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitans de Jérusalem est livré à la fureur du glaive & de la vengeance céleste : ce petit nombre tout seul de Justes qui gémissent, est épargné & marqué du sceau de salut : le Seigneur ne reconnoît

noît pour ſiens que ces ames touchées du zèle de ſa gloire, qui répandent ſans ceſſe devant lui l'amertume de leur cœur ſur les iniquités de ſon peuple, & qui lui diſent tous les jours avec un Prophéte : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, & voyez :
Attende, Domine, de cœlo ; & vide de Iſ. 63.
habitaculo ſancto gloriæ tuæ. Où eſt vo- 15. 16.
tre zèle ? où eſt la force de votre 17. 19.
bras ? ou du moins, que ſont devenues les entrailles de vos miſéricordes anciennes ſur votre peuple ? *Ubi eſt zelus tuus ? fortitudo tua ? multitudo viſcerum tuorum ?* Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père ; & Abraham, dont nous faiſons gloire d'être les enfans, & tous les ſaints Protecteurs de cet Empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, ſemblent nous avoir abandonnés, ſi vous ne jettez ſur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noſter, & Abraham neſcivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous ſouffert que nous nous égaraſſions de vos voies ſaintes ? *Quare errare nos feciſti, Domine, de viis tuis ?* Pourquoi avez-

vous laiſſé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craigniſſions plus? *Quare induraſti cor noſtrum, ne timeremus te?* Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cauſe des ſerviteurs que vous vous réſervez encore parmi les Tribus de votre héritage : ſi nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi & la piété de tant d'ames ſaintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous déſarment : *Convertere propter ſervos tuos, tribus hæreditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda eſt éteinte : ce Royaume autrefois ſi illuſtre par la foi de nos pères, par la piété de ſes Souverains, par le ſang de tant de Martyrs, & par la ſainteté & la ſcience de vos Miniſtres, imite toutes les mœurs des nations corrompues & perverſes : l'incrédulité s'y éleve inſenſiblement ſur les débris de votre culte : nous aurions encore beſoin que votre miſéricorde nous ſuſcitât de ces hommes Apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore aſſis dans les ténébres de la mort & de l'idolâtrie ; &

nous ſommes preſque redevenus tels que nous étions avant que vous fuſſiez notre Seigneur, & que vôtre ſaint nom fût invoqué parmi nous: *Facti ſumus quaſi in principio, cùm non dominareris noſtrî, neque invocaretur nomen tuum ſuper nos.*

Tels ſont les gémiſſemens de la foi, & l'uſage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec leſquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les Juſtes qui ſont parmi vous comme les plus heureuſes reſſources de votre ſalut: reſpectez-les, ſi vous ne pouvez pas les imiter encore: liez-vous avec eux, ſi vous ne pouvez encore les ſuivre: deſirez de leur reſſembler, ſi vous ne pouvez encore obtenir de votre foibleſſe que des deſirs: favoriſez leurs œuvres ſaintes, ſi vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-mêmes: & par votre reſpect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul ſentiment de foi & de piété ne demeure ſans récompenſe. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Du véritable Culte.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longè est à me.

Ce peuple m'honore des levres, & son cœur est loin de moi. Matth. 15. 8.

VOICI, mes Frères, la nouvelle Alliance, c'est-à-dire, la Religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition & de l'hypocrisie; l'obéissance & la miséricorde préférées aux offrandes & aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de

rien, rejettée ; la piété qui est utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou reglée dans ses usages.

Je sai que l'hérésie trouva, le siécle passé, dans ces paroles de mon Texte des occasions d'erreur & des prétextes de calomnie : elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'institution sainte de nos Sacremens ; les honneurs rendus aux Saints & à Marie ; les abstinences & les veilles ; la décoration des Temples & des Autels ; l'appareil extérieur & respectable du culte ; les pratiques les plus universelles & les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des tems reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des Traditions humaines contraires à la loi de Dieu ; & les abus où l'ignorance & la superstition avoient conduit les simples aux

ſiécles précédens, nous furent imputés comme la croyance commune & la foi de toutes les Egliſes.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maiſon : vous avez raſſemblé les diſperſions d'Iſrael. La terre heureuſe que nous habitons, n'a plus que le même langage ; le mur funeſte de ſéparation eſt détruit, & votre Sanctuaire voit dans ſon enceinte, Samarie & Jéruſalem ne former plus comme autrefois qu'un même Peuple aux pieds de vos Autels. C'eſt à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des eſprits qui peut-être n'ont plié que ſous le bras de l'homme ; afin que non-ſeulement il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Paſteur, mais même qu'un cœur & qu'une ame dans votre Egliſe.

Mais à nos prières, mes Frères, il faut joindre vos exemples : vos mœurs doivent achever de déſabuſer nos Frères revenus à nous, encore plus que nos inſtructions : & comment voulez-vous que nous leur inſpirions du reſpect pour les ſaintes pra-

tiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez ?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les régles de la piété Chrétienne, & l'esprit du véritable culte; je veux combattre deux erreurs opposées, & qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des Fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, & nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, & que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui négligeant l'essentiel de la Loi, mettent en ces vains dehors toute leur Religion & toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété; ce seroit un orgueil & une singularité blâmable, & vous n'adore-

riez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire, que sans vous appliquer à purifier votre cœur, & à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu; ce seroit l'erreur des Pharisiens, & vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte & de la piété; n'en abusez pas: voilà tout le dessein de ce Discours. Implorons les lumières, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

JE suppose d'abord, mes Frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, & sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, & se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvemens d'un amour pur & parfait, la louange, la bénédiction, l'action de graces, c'est toute la Religion des Esprits bienheureux; c'est celle des Justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit

faint Auguftin, fi, déchu de cet état de juftice où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper fur la terre, & à ne pouvoir plus s'élever à fon Créateur, que par le miniftère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Succeffeurs de fon infidélité, nous le fommes de fa peine; enfans d'un père charnel, nous naiffons charnels comme lui: notre ame enveloppée dans les fens, ne peut prefque plus fe paffer de leur miniftère; il faut à notre culte des objets fenfibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourriffent notre efpérance, qui facilitent notre attention, qui fanctifient l'ufage de nos fens, qui nous uniffent même à nos frères: telle eft la Religion de la terre; ce font des fymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réuniffent. Abel offrit des facrifices; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies fenfibles; les Patriarches drefsèrent des Autels; la Loi vit multiplier à l'infini fes pratiques & fes obfervances: l'Eglife plus fpirituelle

en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusques dans nos cœurs; & ce mystère continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siécles, & d'exercice & de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles & des errans, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jesus-Christ a rassemblé ses Disciples sous un Chef & sous des Pasteurs visibles, les a unis entr'eux par la participation extérieure des mêmes Sacremens, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, & a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité, auquel on ne peut se méprendre, & qui lui a toujours servi de rampart contre toutes les Sectes & les esprits d'erreur, qui dans tous les tems ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule, qui a prétendu borner tout le

culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parceque ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion: & que les devoirs du Christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion, auquel on assujetrit les simples: c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion; l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combat-

tons ces prétextes, & établissons l'utilité, la sagesse & le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, & que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la Religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la Loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ; j'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, & ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de Chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos Charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre

de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères ? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours ? Préférez-vous Dieu à tout ; à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchans ; & la perte de tout ne vous paroît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? vivez-vous de la foi ? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissez-vous sur les égaremens de vos mœurs passées ? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal ? en fuyez-vous les occasions ? en cherchez-vous les remédes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant ; y êtes-vous fidèle ? Non, mes Frères, il n'est que les ames livrées au monde & à ses amusemens, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, & que c'est-là l'essentiel. C'est que comme ils

eſt viſible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour ſe calmer, qu'elles tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'elles ſe retranchent ſur le cœur, qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Mais, mes Frères, quand le cœur eſt enfin réglé, & qu'on a donné ſincèrement à Dieu ſon amour & ſes affections: ah! on ne s'aviſe guères de lui diſputer les dehors & la profeſſion extérieure des ſentimens de ſalut qu'il nous inſpire. C'eſt le ſacrifice du cœur & des paſſions qui coûte, & qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainſi quand une fois on en eſt venu là, tout le reſte ne coûte plus rien, tout s'applanit, tout devient facile; tous les attachemens extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, & ne tiennent plus à rien. Auſſi on voit bien tous les jours des perſonnes dans le monde, leſquelles avec un cœur encore mondain & déréglé, font des œuvres extérieures de piété, rempliſſent des devoirs publics de miſéri-

corde, soutiennent des œuvres saintes. Les ames même les plus mondaines, & les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs, & à leurs foiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion & de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur & l'infamie : mais on n'en voit point, qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachemens des passions, & éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes & des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, & bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît est encore le même. Ah! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime & qu'on adore; on se reprocheroit de n'avoir pas assés

d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la Religion fournit-elle assés de moyens & de pratiques, pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne sauroit plus se les interdire.

D'ailleurs, la même Loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, & de donner des marques publiques & éclatantes de notre foi & de notre piété. Premiérement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, & reconnoître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations & nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrettes dont il nous a comblés, & porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de graces aux nôtres. Troisiémement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous ser-

vons, & injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatriémement, pour édifier nos frères, & les animer à la vertu par nos exemples. Cinquiémement, pour encourager les foibles, & les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, & les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixiémement, pour réparer nos scandales, & devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septiémement, pour consoler les Justes, & les porter par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine ; que dirai-je enfin? pour confondre les impies & les ennemis de la Religion, & les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les Justes de tous les tems ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence & la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte & de

la piété. Vous-même, qui paroissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des Serviteurs de Dieu; & dès qu'ils imitent les mœurs & les manières du monde, & qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu & de gagner le Ciel à ce prix-là; & que vous seriez bientôt un grand Saint, s'il n'en falloit pas davantage; & dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, & vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte & de la piété; on y trouve de la simplicité & de la foiblesse. La fréquentation régulière des Sacremens, les devoirs de la Paroisse, les prières communes & domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux Mystères saints, la sanctifica-

tion des jours solemnels, le respect pour les Loix de l'Eglise, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple : on n'y trouve pas assés d'élévation & de force : on voudroit une religion qui fît des Philosophes & non pas des Fidèles : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel & à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, & on croit faire honneur à sa raison en deshonorant la Religion même.

Mais, mon cher Auditeur, vous qui nous tenez ce langage ; le déréglement de vos mœurs, & la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, & cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des ames foibles & vulgaires ? C'est ici qu'il faudroit se piquer de raison, d'élévation, de grandeur & de force. Je vous trouve tous les défauts des ames les plus basses & les plus viles ; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jus-

qu'à la foiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une ame toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison ; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force & de la sublimité de la raison ; & il vous sied bien après cela de nous venir dire, qu'il faut laisser aux esprits foibles, & aux ames vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force & la seule élévation de l'esprit & du cœur, mes Frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens & de ses desirs ; à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur & les inégalités de l'imagination ; à étouffer un ressentiment & une secrette jalousie ; à se mettre au-dessus des événemens & des disgraces : voilà ce qui fait les grandes ames, les esprits forts & élevés ; & voilà où en sont les Justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foi-

bles & vulgaires. Ce ſont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus ſenſibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient & qui les perſécutent ; qui ne ſentent les mouvemens des paſſions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne ſe laiſſent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne ſavent pas ſacrifier le devoir, la vérité, la conſcience à la fortune ; qui rompent généreuſement les liens les plus tendres & les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui ſe diſputent les plaiſirs les plus innocens ; qui ſont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui dans la Religion ſont ſimples, humbles, dociles ; & font gloire de leur docilité, & de leur ſimplicité prétendue. Prudent pour le mal, & ſimple pour le bien, vous au contraire vous êtes plus foible que les ames les plus viles & les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos paſſions : votre raiſon, votre élévation, la force de votre eſprit, votre prétendue Philoſophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet

des passions les plus basses & les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la Religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation & de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, & vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siécles, que la piété de tous les Justes, que les régles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, & trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi & de religion? Quoi! les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent & vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, & de n'être

jamais ce qu'on paroît ? ce théâtre puérile où il faut toujours jouer un personnage emprunté ? ces complaisances & ces adulations fades pour des maîtres & des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? Voilà le beau & le grand de la vie de la Cour : or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force & de la prétendue supériorité de votre esprit ? tout cela vous paroît-il plus grand & plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple & craintive ? Grand Dieu ! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos Serviteurs la bassesse & la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plû de donner des noms honorables ! Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des Princes & des Conquérans, que les travaux d'une araignée, comme dit votre Prophéte, que le souffle le plus léger dissipe ? & les œuvres les plus

populaires de la Religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les Royaumes du monde & toute leur gloire ? Un David dansant devant votre Arche sainte, pour solemniser le jour heureux de sa translation, & confondu avec le reste de son Peuple par les hommages les plus simples & les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ses victoires & de ses conquêtes ? & l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité & de foiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité ? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ? & tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuse, mes Frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations ; & que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la Religion. Mais une ame fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où

d'où le monde entier & toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atôme ; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événemens qui semblent ébranler l'Univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, & qui changent la destinée de tant de Peuples ; elle les regarde comme des changemens de scène, qui ne surprennent & n'amusent des spectateurs oiseux & trompés, que parcequ'ils ne voyent pas le foible artifice, & le ressort puérile & secret qui les fait mouvoir, & qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les Princes, les Souverains, ces ames illustres qui font la destinée des Peuples & des Royaumes, & auxquels elle rend pourtant l'obéïssance & le respect dûs au caractère sacré dont ils sont revétus ; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance & l'autorité, comme ces Rois que les enfans établissent entr'eux, & dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel & de

plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu & l'esprit du monde jugent différemment; comme les Justes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît si grand & si merveilleux; & comme vous traitez de médiocrité & de petitesse, ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les Justes, ne croyez pas, mes Frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, & dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère foible & borné: je parle des Justes de tous les siécles, des plus grands hommes que la Religion ait eus, des premiers disciples de la Foi; de ces Héros de la grace, que les Payens eux-mêmes étoient forcés de respecter, & qui ont poussé plus loin la grandeur d'ame, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la Philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes Frères, ces hommes si généreux au milieu des tourmens, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des hon-

neurs, de la vie, étoient des hommes ſimples, religieux, fervens; un Docteur & un Prophéte répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul & un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des Dieux, alloient rendre leurs vœux dans le Temple, comme le ſimple peuple; les grands Apôtres eux-mêmes pleins de cet eſprit, qui eſt le ſeigneur des ſciences & la ſource des lumières, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reſte des Juifs; & pour être ſpirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes Frères, plus je remonte vers la ſource, plus je trouve de ſimplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à ſe répandre ſur des pratiques ſenſibles, & à ſe conſoler par ces marques mutuelles de foi & de religion : les Fidèles aſſemblés offroient tous enſemble au Seigneur un ſacrifice de louange dans des hymnes & des cantiques ſpirituels : ils célébroient avec une ſainte ferveur ces repas communs de charité ;

qui précédoient les ſaints Myſtères,& où dans la ſimplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de graces : ils ſe donnoient le baiſer de paix, en ſoupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, & cette union éternelle que la charité devoit conſommer dans le ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangéliſoient les biens véritables, & les arroſoient de leurs larmes : ils traverſoient les Royaumes & les Provinces, pour avoir la conſolation de s'entretenir avec un Diſciple qui eût vû Jeſus-Chriſt : ils recevoient dans leurs maiſons les hommes Apoſtoliques comme des Anges de Dieu, & leur offroient les effuſions ſincères de leur charité : leurs familles étoient des Egliſes domeſtiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de Religion ; des prières pures & ſimples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfans inſtruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel & de la terre, à eſpérer en Jeſus-Chriſt, & à le confeſſer généreuſement devant les tyrans ; un détail de can-

deur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes, & tous les rafinemens de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la Foi, les témoins la plûpart de la Résurrection de Jesus-Christ, les premiers Martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, & qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siécles suivans ne changèrent rien à cet esprit; on y vit les Fidèles s'assembler sur les tombeaux des Martyrs, & y porter avec simplicité leurs vœux & leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, & où ces généreux Confesseurs de la Foi avoient consommé leur sacrifice? quel pieux empressément pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans? Que dirai-je du bon zèle & de la piété de nos pères dans des tems plus avancés? que de Temples somptueux le respect pour Marie n'éleva,

t-il pas dans nos villes? que de dons & de richesses consacrées à la majesté du culte! que de pieux établissemens pour aider à la foi des Chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, & respecter les traces encore vivantes des Mystères & des Miracles du Sauveur! Peut-être étoit-on allé trop loin; car je ne prétens pas tout justifier; mais que sai-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle & de simplicité, ne vous honoroient pas davantage que tous les vains rafinemens de notre siécle? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui sous prétexte de nous donner une Religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte & d'indépendance, qui ne connoît plus de joug, & qui n'ayant plus de régle que l'orgueil de ses propres lumières, a vû multiplier ses égaremens avec ses disciples, &

a enfanté preſque autant d'inventeurs de nouvelles Sectes, qu'elle a eu de Docteurs de menſonge.

Mais nous avons beau dire, ajoûtez-vous : il n'eſt que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abuſent de tout cet extérieur de dévotion : c'eſt un voile dont on ſe ſert pour cacher plus ſûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public ; & on connoît bien des perſonnes à qui on ſeroit bien fâché de reſſembler ſur la probité, ſur la ſincérité, ſur l'équité, ſur le déſintéreſſement, ſur l'humanité, & peut-être auſſi ſur la régularité, & qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les Sacremens, s'impoſent beaucoup de pratiques de piété, & font preſque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'eſt ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la ſuite de ce diſcours ; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber ſur la piété même ; que l'uſage injuſte qu'on en fait tous les jours prouve ſeulement, que la corruption des hommes abuſe des choſes les plus

ſaintes; qu'ainſi vous devez y apporter des dipoſitions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie ſainte, d'une conſcience ſans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fonds, mépriſer la vertu, parcequ'il ſe trouve des perſonnes qui en abuſent, c'eſt tomber dans une illuſion plus dangereuſe que celle que l'on blâme, & que la meilleure manière de condamner les abus, c'eſt de montrer dans ſes exemples le véritable uſage des choſes dont on abuſe.

Non, mes Frères, ce n'eſt pas que je veuille autoriſer ici ce que je dois condamner dans la ſuite de ce diſcours; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une ſatyre éternelle de la vertu même : je voudrois qu'en laiſſant le jugement des cœurs à Dieu, on reſpectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde eſt déja rempli de tant d'incrédules & de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des diſcours de blaſphême, non-ſeulement les pieuſes pratiques du culte, mais en-

core la doctrine de la Foi & la vérité de nos plus redoutables Mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajoûté à l'extérieur de la Religion, pourvû que la Religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien, & de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir : il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la Religion des Peuples fait à la grandeur de la Foi contre les blasphêmes des impies qui la deshonorent ; & être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchans : les vierges folles & les vierges sages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même festin ; c'étoit l'huile de la charité qui les discernoit : & voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre

l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

II. PARTIE. CE que S. Paul disoit autrefois des observances de la Loi de Moyse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété, elles sont utiles, elles sont saintes : elles sont justes : *Mandatum quidem bonum, & sanctum, & justum;* mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum* : & on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi & d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* & l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil & la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum;* & on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

Rom. 7. 12.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum;* & on les

rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi & d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes Frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le régne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions ; qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde & de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur & par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos desirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre ame : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire,

quelque éclat qu'il puiſſe avoir devant les hommes, n'eſt rien devant lui; n'eſt qu'un airain ſonnant, & une cymbale vuide & retentiſſante.

Toute la Religion en ce ſens eſt dans le cœur : Dieu ne s'eſt manifeſté aux hommes; il n'a formé une Egliſe viſible ſur la terre; il n'a établi la majeſté de ſes cérémonies, la vertu de ſes Sacremens, la magnificence de ſes Autels, la variété de ſes pratiques, & tout l'appareil de ſon culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour & de l'action de graces, & pour ſe former un Peuple ſaint, pur, innocent, ſpirituel, qui pût le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, & de tous les deſſeins de ſa ſageſſe ſur les hommes. Toute Religion qui ſe borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême; ne lui rendroit pas la principale gloire & le ſeul hommage qu'il deſire, & devroit-être confondue avec ces vaines Religions du Paganiſme, dont les hommes furent les

inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bizarres, qui ne régloient point l'intérieur, & laissoient au cœur toute sa corruption, parcequ'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes Frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, & la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas! toute la gloire de la fille du Roi, est, pour ainsi dire, en dehors: jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solemnels: jamais les Temples plus pompeux, les Sacremens plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées: jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété, & jamais les véritables Chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, & les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déja confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que

tous les dehors de la piété cachent un cœur double & corrompu, & que toute vertu ſoit une feinte & une hypocriſie, parceque l'impie juge de tous les hommes par lui-même, & ne peut ſe perſuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence & de la vérité ſur la terre. Laiſſons-le jouir de cette affreuſe conſolation, & ſe raſſurer contre l'horreur que lui inſpireroit l'état monſtrueux de ſon ame, s'il ne croyoit voir par-tout des monſtres qui lui reſſemblent.

Rendons plus de juſtice aux hommes, mes Frères, & jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'eſt pas l'hypocriſie & la duplicité qui fait la grande plaie de la Religion. Ce vice eſt trop noir & trop lâche pour être le vice du grand nombre ; & nous ſerions conſolés ſi nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'eſt donc pas l'hypocriſie, & cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ſes crimes, que je me propoſe ici de combattre: c'eſt au contraire l'erreur de la bonne foi & l'ex-

cès de confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; lesquels ne comptant pour rien la conversion du cœur & le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parcequ'elles y mêlent quelques œuvres de piété, & se flatent d'une compensation qui deshonore la piété même ; & qui leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence, & toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux ; on est touché de leur infortune ; on fait des aumônes réglées ausquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, & de plus recommandé dans les Livres saints que la miséricorde : mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir : mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagemens profanes, dans des haines invétérées ; on est abîmé dans le monde & dans la dissi-

pation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens : mais il demande votre cœur ; & votre argent périra donc avec vous? Ainsi on soutient des entreprises de piété ; on favorise les gens de bien ; on s'érige en protecteur d'une Maison sainte ; on orne des Temples & des Autels : mais l'ambition est toujours démesurée ; mais l'envie ronge toujours le cœur ; mais les desirs de plaire sont toujours les mêmes ; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent & de plus pudique ; mais en décorant les Temples, on se croit dispensé d'orner son ame qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grace & de la sainteté : ah ! le Seigneur rejette vos présens : vos dons profanent ses Autels ; & c'est comme si vous embellissiez un temple d'Idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux Mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un Salut : il n'est point de solemnité qui ne nous voye approcher de l'Autel pour participer aux choses saintes ; mais il n'en est point qui voye finir nos passions criminelles ; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs,

domeſtiques n'en ſont pas mieux remplis ; mais les plaiſirs n'y perdent rien ; mais l'on n'en eſt pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amuſemens : ah ! vous participez donc à la table de Satan & non à celle de Jeſus-Chriſt ; & tout ce que vous avez pardeſſus l'impie qui vit éloigné de l'Autel, c'eſt la profanation des choſes ſaintes. Ainſi, dès que la main du Seigneur s'appeſantit ſur nos enfans, ſur nos protecteurs ou ſur nos proches, & que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célébres par les prodiges que Dieu y opére par l'entremiſe de ſes Saints : il n'eſt preſque point de Temple ni d'Autel où ne s'offrent des ſacrifices pour le retour d'une ſanté ſi chère : on redouble les largeſſes : on multiplie les interceſſions ; & l'on ne penſe point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, & on ne lui offre pas les gémiſſemens d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'appaiſer, excepté le renouvellement

des mœurs & une vie plus chrétienne, la ſeule choſe capable de déſarmer ſa colère : ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; & ſa bonté s'irrite que vous lui faſſiez demander des graces pour autrui, tandis que vous réſervez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin? on porte ſur ſon corps des marques pieuſes de reſpect envers Marie : on a une ſenſibilité de dévotion pour tout ce qui regarde ſon culte : on récite chaque jour avec une exactitude ſcrupuleuſe certaines prières ſaintes que l'Egliſe lui a conſacrées ; & ſous ces dehors religieux, on porte avec plus de ſécurité un cœur toujours profane & corrompu : on court aux lieux où on l'honore, & au ſortir de là on ſe croit plus autoriſé de retourner à ceux où on l'offenſe : ah ! vous deshonorez donc ſes autels, puiſque vous les regardez comme les aziles de votre impénitence & de vos crimes ! vous profanez donc ces ſymboles de dévotion envers elle, que vous portez ſur votre corps; puiſque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos déſordres !

& on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son Prophéte faisoit autrefois à des Prêtres, lesquels sous la sainteté de leurs vêtemens, & les marques augustes du Sacerdoce, cachoient un cœur profane & souillé: Je m'éleverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachoient un cœur plein d'iniquité & de souillure; & je délivrerai mon lin & ma laine qui couvroient leur ignominie : *Convertar, & liberabo lanam meam & linum quæ operiebant ignominiam ejus.* Osée, ii. 9.

C'est-à-dire, vous êtes un phantôme de Chrétien : vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fonds & la vertu : vous êtes ce sépulchre blanchi & pompeux, où paroissent au-dehors des ornemens saints, les figures de la Foi, de la Religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au-dedans est plein d'infection & de pourriture : vous ressemblez à cet autel du Tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture; il étoit re-

vétu d'or pur, les dehors en étoient brillans, mais le dedans étoit vuide, & il n'étoit pas ſolide, dit l'Eſprit de Dieu : *Non erat ſolidum, ſed intùs vacuum.* En vain vous immolez deſſus des victimes ; ce ſont des ſacrifices de boucs & de taureaux, des dons & des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas beſoin : vos paſſions n'y paroiſſent jamais immolées devant la ſainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, & le dedans eſt toujours vuide de foi & de piété : *Non erat ſolidum, ſed intùs vacuum.*

Exod. 38. 7.

Mais, mes Frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empreſſemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoiſſons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, & ne nous ſont-ils pas à charge ? Nous n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous : nous paſſons même ſur l'irrégularité des manières, pourvû que nous ſoyons aſſurés du fonds : la vie même de la Cour nous accoutume à ne faire

pas grand cas des dehors, & des démonſtrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces ſemblans ſi communs & ſi peu ſincères; & parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que ſur un petit nombre d'amis véritables, dont nous ſavons que le cœur répond à tout le reſte. Nous voulons qu'on nous aime, mes Frères : nous ne comptons pour rien les dehors: nous ne nous payons que du cœur : nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de ſincérité; & croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, ſe paye d'un vain extérieur & de ſimples bienſéances? croyons nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, & que le cœur lui refuſe? croyons-nous que Dieu ſoit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne ſente pas le faux de nos adorations & de nos hommages?

Mon Dieu ! les hommes ſont ſi réels & ſi vrais dans leurs plaiſirs & dans leurs paſſions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animoſités, dans leurs jalouſies ! c'eſt-là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne ſont faux que dans la Religion ; c'eſt-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre Loi, & à la réalité de vos promeſſes.

Cependant la vaine confiance eſt le caractère des ames dont je parle ; & c'eſt ici le ſecond abus des pratiques extérieures : elles ſont ſaintes, *mandatum quidem ſanctum ;* & elles deviennent des obſtacles de ſalut par la fauſſe ſécurité qu'elles nous inſpirent.

Oui, mes Frères, le déſordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne ſe ſoutient que par une ivreſſe qui ne dure pas : le cri de la conſcience ne tarde pas de ſe faire entendre : on ne trouve au-dedans de ſoi pour ſe raſſurer, que l'injuſtice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monſtrueuſes qui promet-

tent à l'impie un anéantissement éternel, & qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de Religion rassurent la conscience : elles font trouver au pêcheur une ressource audedans de lui-même : les aumônes, les Sacremens, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des Saints, forment une espèce de nuage sur l'ame : on se pardonne plus facilement des fragilités & des chûtes qui paroissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement & cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parcequ'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la Religion : on ne s'apperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grace quelquefois plus forte nous réveille & nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissans cet amas d'œuvres mortes & inutiles : ce sont des signes de paix

qui dissipent à l'instant nos allarmes: on s'endort sur ces tristes débris de Religion, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage ; & on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu & ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain ; & la fureur du jeu, si opposée au sérieux & à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu : on cultive leur amitié : on conserve avec eux des liaisons d'estime & de confiance : on les intéresse à demander à Dieu notre conversion ; & on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grace de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation & à la retraite : on s'enferme dans une Maison sainte, plutôt pour jouir quelques momens plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout

tout ce qui peut être utile au bien : on se choisit un guide fameux & éclairé : on paroît plus souvent aux pieds du Tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisoit pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu ; cependant hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même ; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de desirs d'élévation & de faveur ; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satyre, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiede, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps & de la figure pas moins vifs & empressés ; l'humeur & la hauteur dans un domestique, point adoucie ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce-qu'on se voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, & qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes Frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guères : c'est par-là que le peuple Juif, fidèle observateur des pratiques extèrieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les Prophétes que le Seigneur leur suscitoit de siécle en siécle, bornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disoient-ils, sur les victimes & sur les offrandes que vous venez présenter à l'Autel ; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres & de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes ; c'est un amour sincère de ses commandemens, c'est une vie sainte & innocente ; c'est de déchirer vos cœurs & non vos vêtemens ; c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissoient toujours leur injuste confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, & qu'oubliant

tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avoient élevé au milieu d'eux des Autels étrangers, les Prophétes alors les rappelloient facilement de leurs égaremens : ils leur faisoient répandre des larmes de componction & de pénitence, & Jérusalem se couvroit de cendre & de cilice : en un mot, quand ils étoient devenus idolâtres & ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impossible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils persévéroient dans la fidélité extérieure aux observances de la Loi : ah ! les Prophétes avoient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications, & leurs souillures ; le Temple du Seigneur les rassuroit toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittoient scrupuleusement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur & toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les Publicains se convertissent ; les Pharisiens, les demi-Chrétiens, les ames en même-tems religieuses & mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs,

les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, & meurent sans componction, comme elles avoient vécu sans défiance : semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels sous les enseignes de Judas, combattoient, ce semble, pour la cause du Seigneur, & portoient en apparence les armes pour sa gloire; mais ayant été défaits & mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, & on découvrit que sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avoient toujours porté toutes les abominations des Nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.* Et telle est la destinée des ames dont je parle : elles combattent sous les étendarts de la piété : elles paroissent même confondues par un extérieur de Religion avec les véritables zélateurs de la Loi : elles croyent pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la

2. Mach. 12. 40.

mort avec confiance; mais le combat fini, & le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparoîtront, & on découvrira sous ces dehors religieux des Idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les ames mondaines & infidèles. *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.*

Helas! mes Frères, un ennemi des Chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Evangile étoient à la vérité admirables; que rien n'approchoit de la perfection & de la sublimité des maximes de Jesus-Christ, mais qu'elles étoient si peu à la portée de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas que personne pût les accomplir: *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes Frères, qu'auroient les maximes de Jesus-Christ de si impratiquable à la foiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce Payen, si elles ne régloient que les dehors? qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidèle à certaines

pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des Temples & des Autels, de se mettre sous la protection d'un Saint, & d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés ? Ce qui coûte, c'est de mortifier un desir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit, & qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent, c'est de cacher les défauts, & de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on posséde tout. Voilà proprement la vie chrétienne, & voilà ce qui coûte: voilà ce qui faisoit tant admirer aux Payens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jesus-Christ: voilà ce qui leur en faisoit si fort redouter, dit Saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour propre, loin de l'affoiblir & de le con-

battre ; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *Mandatum quidem justum ;* & on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assés ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, & tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs & domestiques, où rien ne dédommage l'amour propre, & où l'on n'est animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité ; & on se calme sur des restitutions infinies que la Loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des Maisons saintes ; & l'on ne peut se résoudre à payer ses

dettes : on prie lorſque le devoir obligeroit d'agir ; on agit lorſque nos beſoins devroient nous engager à prier : on régle les affaires de la veuve & de l'orphelin ; & vos propres affaires dépériſſent, & vous préparez à des enfans malheureux, ou à des créanciers fruſtrés, les fruits amers de votre injuſte charité : on prend une inſpection ſur des Maiſons ſaintes ; & l'on ne veille point ſur l'éducation de ſes enfans, & ſur la conduite de ſes domeſtiques : on réconcilie les cœurs aigris & aliénés ; on rétablit la paix & la bonne intelligence dans les familles, & l'on entretient la diviſion dans la ſienne propre par ſon humeur ; & pour ne rien rabattre de ſes aigreurs & de ſes caprices, on aliéne le cœur & l'eſprit d'un époux, & on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaiſſe juſqu'aux miniſtères les plus vils envers les membres affligés de Jeſus-Chriſt ; & l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager ſa foibleſſe & le gagner au Seigneur ; on s'impoſe une multitude de prières ſaintes ; & de la même

bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit Saint Cyprien, on déchire ſes frères; & nous faiſons ſentir par-là, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, que *notre Religion eſt vaine*, & que *nous nous ſéduiſons nous-mêmes.* Jac. 1, 26.

Que dirai-je enfin? on eſt peut-être de toutes les aſſemblées de dévotion; & l'on ne vient pas entendre la voix du Paſteur que l'Egliſe ordonne de ſuivre & d'écouter. Oui, mes Frères, la voix du Paſteur a une grace & une vertu particulière pour ſes brebis: il parle avec l'autorité & avec la tendreſſe d'un père: les vérités les plus ſimples dans ſa bouche, tirent de la grace de ſon miniſtère une bénédiction que nous ne ſaurions donner aux nôtres: nous ſommes des étrangers, & il eſt le Paſteur: nous entrons dans ſes travaux; mais c'eſt à lui que la vigne appartient: l'aſſiſtance à votre Paroiſſe eſt un devoir confirmé par la pratique de tous les ſiécles, par les Loix de l'Egliſe, par la doctrine des Saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du miniſtère: c'eſt-là proprement l'aſſemblée des Fidèles: c'eſt le corps autour duquel les aigles

doivent ſe réunir : c'eſt-là où eſt la ſource des Sacremens, l'autorité de la doctrine, la régle du culte, le lien commun de la foi : c'eſt la maiſon de prière où vous devez venir confeſſer la foi que vous y avez reçue ſur les Fonts ſacrés, & ſoupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'eſt une manière de ſchiſme, de déſobéiſſance, de ſéparation du corps des Fidèles, de s'en abſenter : & cependant on aura du goût pour aller ſe recueillir dans une Maiſon ſainte, où la ſingularité & la diſtinction flatte & ſoutient ; & on n'en aura point pour ce devoir eſſentiel, parceque le mélange du commun des Fidèles qui devroit le rendre plus ſolemnel & plus conſolant, l'a rendu ou incommode ou mépriſable.

Voici donc la régle, mes Frères : Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la foi & de la piété. Jeſus-Chriſt n'eſt pas diviſé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement, ne ſera qu'un amas de

ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère & véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroit ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, & la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé & étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même ; qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste & dégoûtant, & sous lequel l'amour propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais ; & ce qu'il pourroit avoir de pénible, est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

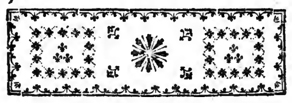
Evitez donc également, mes Frères, les deux écueils marqués dans ce

discours : en voilà le fruit. La vertu prudente & solide tient toujours un milieu juste & équitable : c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrêmités. N'ajoûtons rien du nôtre à la Religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvû que nous la laissions telle qu'elle est ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts & nos idées, ce n'est plus, ou qu'une Philosophie séche & orgueilleuse, qui donne tout à la raison, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle superstitieux & bisarre, que la sainte raison méprise, & que la foi désavoue & condamne. Rendons par une vie soutenue, & par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une foiblesse, mais la régle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, & la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la Religion, & dans toute la dignité de ses précep-

tes : & forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute ſeule fait annoblir le cœur, élever les ſentimens, former des ames grandes & généreuſes, & que rien n'eſt ſi petit & ſi puérile, qu'une ame que les paſſions guident & dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laiſſant tout ce qu'elle a de divin & d'aimable, ſa douceur, ſon équité, ſa nobleſſe, ſa ſageſſe, ſon égalité, ſon déſintéreſſement, ſon élévation : le monde, tout injuſte qu'il eſt, ſeroit bien-tôt réconcilié avec la piété, ſi nous en avions une fois ſéparé nos foibleſſes. C'eſt ainſi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoiſſent pas, & que nous pourrons eſpérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.





ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE II DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le Danger des Prospérités temporelles.

DIVISION. *I. Parceque dans la prospérité les chûtes sont presque inévitables. II. Parceque la pénitence y est presque impossible.*

I. PARTIE. *Les chûtes sont presque inévitables dans la prospérité.*

1°. Par l'impression qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre. Une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre ; & si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre ; on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère en ce monde ; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs : mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface

dans la prospérité ; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit ? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition, le voici ; c'est que dès lors, dit Saint Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, & vous regarderiez comme une grace de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens & des plaisirs sensibles, c'est-à-dire, que le monde vous tiendroit la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en apperçoit pas soi-même : cependant elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres ; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, & par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur, est suivie d'une seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes ; autrement nous sommes injustes : or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même ; de-là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer ; de-là les loix les plus saintes de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre sur soi pour les observer ; on diroit que tout est fait pour vous, & tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, & à les justifier. Enfin l'élévement du cœur est la troisiéme impression que la prospérité fait sur le cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisoit dire à un Prince de Babylone : J'éleverai mon trône, & je serai semblable au Très-haut ; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, & presque inséparable de la grandeur : c'est

un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang & sa prospérité laissent au-dessous d'elle; c'est cette secrette erreur de vanité qui fait que l'on confond sa fortune avec soi-même, & qui grossit l'idée que l'on a de soi, en y ajoûtant celle de tous ses avantages humains. Tout fortifie ce sentiment dans les grands; leurs vices sont applaudis, & tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont paitris d'une autre boue que les autres hommes : il n'est pas jusqu'aux ministres de la vérité qui ne se croyent obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion desavoue.

2°. Les facilités que la prospérité fournit aux passions, lorsque le cœur est déja corrompu, sont encore bien plus à craindre. Car premiérement, l'attachement aux choses d'ici-bas, fait naître ces desirs infinis & insatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, & vous voudriez seul l'occuper toute entière; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours, & les dignités de l'Eglise ne vous paroissent plus devoir servir qu'à l'établissement de vos enfans. Secondement, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie qui deshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Où naissent les passions exécrables, que dans les palais des grands? Lisez les Ecritures : de-là vient la chûte de David, les égaremens insensés de Salomon. De plus une vertu commune suffit pour éloigner de chercher les occasions du désordre; mais la

vertu même des Saints ne suffit pas pour nous défendre des occasions qui nous cherchent : or elles naissent ces occasions sous les pas des grands & des heureux du monde. Troisiémement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les desirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances ; toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités ? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire ; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu ; c'est de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir ; que nous sommes nés pour le ciel ; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

II. Partie. *La pénitence est presque impossible dans l'état de la prospérité.*

1°. Parceque les graces spéciales y sont plus rares : lisez les Ecritures ; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naissance & leur orgueil éléve au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes ; la grace chrétienne embrasse tous les états, & la sainteté de tant de Rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grace que de ceux de la fortune. Mais premiérement, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espéce de compensation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes : or le secret de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grace sont comme

l'héritage du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre, comme de sa récompense & de son partage. Secondement, les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parceque les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit Saint Augustin, que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grace. Enfin les graces sont moins abondantes dans la prospérité; parceque souvent cet état n'est pas celui que Dieu vous avoit préparé dans sa miséricorde, & qu'il n'a permis que vous y fussiez placé, que pour punir la dépravation de vos desirs: de-là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2°. La prospérité est un obstacle à la pénitence; parcequ'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux graces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands & aux heureux du monde. Premiérement, parceque le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction & le zèle des Ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu: or d'une part il est difficile que la présence seule des grands n'affoiblisse la vérité dans la bouche des Ministres mêmes, & d'une autre part, la docilité & la soumission sont bien rares chez les grands.

3°. La grace de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables au-dehors & dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui, & rien ne réveille son amour pour le bien véritable; il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut pres-

que rien sur les ames heureuses. De plus, comment faire pénitence sans vous engager en des réparations infinies ? quelle multitude infinie de crimes que les grands autorisent ou qu'ils n'empêchent pas ! Enfin que d'obstacles extérieurs par la difficulté d'embrasser les vertus inséparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des sens, l'humilité, le renoncement à tout ! La prospérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Aussi la pénitence des grands est d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour sortir de leur égarement, reçoivent les éloges dûs à une vertu consommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoûtent rien à nos œuvres, qu'est-ce que l'élévation ajoûte aux démarches de la pénitence ? c'est que laissant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères, & même beaucoup plus extérieures & plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Impénitence finale.

DIVISION. *Si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre peché. I. Parceque vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu & de retourner à lui. II. Parceque, supposé même que vous soyez en état de le chercher, & que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, & vous ne le trouverez pas.*

I. PARTIE. *Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu.*

1°. Le tems vous manquera : Dieu ne vous

a pas promis ce tems, & il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous? combien d'exemples en avez-vous vûs! & Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayans pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre! Mais quand ces terribles accidens ne tomberoient pas sur vous, & qu'ils seroient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris? & n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit?

2°. Je veux que le tems vous soit accordé, & que les Ministres du Seigneur ayent le tems de venir vous dire comme un Prophéte au Roi de Juda: *Réglez votre maison, car vous mourrez:* en serez-vous plus capable de chercher Jesus-Christ? Vous voulez qu'avec une raison qui déja s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder & éclaircir tous les abîmes de sa conscience! Grand Dieu! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître & vous adorer? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déja conduit jusqu'aux portes du tombeau: quel usage faisiez-vous de votre raison? & quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours?

3°. Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant: quel usage en fait-on? Les affaires, les dernières dispositions enlévent ces momens, &

on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le Ministre est appellé : encore faut-il que le mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voye approcher sans effroi.

4°. Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance & qui sont devenues comme votre fond, tomberont, s'évanouiront en un instant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le desir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la Religion par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle & religieux au lit de la mort ! &c. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints, leur fin sera semblable à leurs œuvres : *quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique ; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez, sans que l'amour du monde & de ses vains honneurs meure dans votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans votre péché.* Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le tems, n'apportez pas à la mort des desirs, mais des fruits de pénitence.

II. PARTIE. C'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience ; & que comme il a établi un tems pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sai que tout le tems de la vie présente est un tems de propitiation, & qu'à quelque heure que le pécheur se conver-

tisse à Dieu, Dieu se convertit à lui ; mais je sai aussi que chaque grace dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en premiérement une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une ame infidèle ; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence & l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère ? Où seroit donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant ?

2°. La nature de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre : cette grace qui consomme la sanctification d'une ame, cette grace de la persévérance finale, c'est la grace des Elus & le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne ; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtems dans la justice ; & vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ! Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes.

3°. Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde à une ame qui auroit jusques-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parceque vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir, que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière ; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, & qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font

de leurs proches & de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vû souvent concevoir; & c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4°. Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle est fausse. Car premiérement elle n'est pas libre; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir; si Dieu prolongeoit ses jours, ne prolongeroit-il pas aussi ses crimes? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; ses larmes sont les larmes d'Esaü & d'Antiochus, des larmes stériles & réprouvées: ainsi le pécheur élevera alors sa voix vers le ciel, & le Dieu juste se rira de ses clameurs; il pleurera, & Dieu insultera à ses larmes. Envain dans ces derniers momens, après n'avoir cherché toute sa vie que des Ministres complaisans & pris au hazard, appellera-t-il auprès de lui quelque homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talens; en vain ce Ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, & diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jetter dans le désespoir; le Ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parcequ'il sait que le Seigneur a son poids & sa mesure, & qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabbattre.

Dernière réfléxion: qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de chercher Jesus-Christ, & de le chercher en effet? & cependant que lui permet Jesus-Christ

d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoye jusques-là ? *Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Après cela calmez-vous durant votre vie sur vos désordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu ; mais ce que je sai, c'est que les Sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, & que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit ; & cependant si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sai, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

LE MARDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le Respect humain.

DIVISION. *I. Le crime du respect humain. II. Sa folie. III. Son injustice.*

I. PARTIE. L'ennemi du salut dresse deux piéges à la foiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances ; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connoissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire ; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugemens, ne sert qu'à nous rendre plus timides.

Par

Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1°. Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or ici rappellé, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirois dès ce moment, si le monde qui ne vous aime & ne vous sert pas, me permettoit de vous servir & de vous aimer. Cette impiété fait horreur, & c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2°. Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jesus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des censures humaines ? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne ? Plus touché de la folie des hommes que de leur mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifester les verités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame pénétrée de componction & des attraits d'une grace si divine, puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, & du bonheur de le servir ? Répondez ici, ames justes qui m'écoutez, & confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi ! ne peut-on pas se donner à Dieu & commencer une vie nouvelle, sans se don-

ner en spectacle au monde, par un changement trop éclatant ? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusoit le célébre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse & son éloquence; il se persuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, & n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes; que c'est être ingrat envers la grace qui vous touche & vous dégoûte du monde & des passions ; qu'il est indigne d'un cœur noble & généreux de trahir ainsi vos sentimens : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus & ses maximes, & qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jesus-Christ, est une dissimulation criminelle, & moins digne d'excuse que le déréglement ouvert & déclaré. Prenez-y garde : la vie licentieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès ; mais les abus du monde autorisés par une vie d'ailleurs régulière & mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres ; plus vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés qui ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

II. PARTIE. Tout pécheur est insensé,

parceque tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles : néanmoins nos passions forment souvent des erreurs, qui, quoiqu'opposées aux régles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité & de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1°. Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira ; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la Cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, & voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or, puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains ; pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? Je vais plus loin, & je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugemens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? qu'a de commun leur estime, ou leur mepris, avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, & le présage le plus certain du salut ; une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte ; la grandeur du Juste en ce monde ne peut être vûe par des yeux de chair ; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable : mais cet homme aujourd'hui obscur & méprisé, se démêlera

un jour de la foule ; & environné de gloire & d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2°. Le respect humain, insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premiérement, si vous êtes desabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugemens ? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses & de vos crimes est montée en la présence de Dieu, & de ces foiblesses, qui exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué ; il a vû en vous mille vertus, & ces vertus sans la piété étoient de vains titres, vous le savez ; eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, & que le monde refuse injustement à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices & à vos fausses vertus. Troisiémement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ; & vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser ? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide ; le crime va la tête levée, la vertu rougit & se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas ; que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte ; que vous avez vos vûes, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doi-

vent aboutir ces discours ? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus méprisable, & à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, & plus reconnoissant de la grace que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces discours ? & d'où partent ces censures ? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix ; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles & licentieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

III. PARTIE. Le respect humain est injuste. Pourquoi ? parceque 1°. ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien, & le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un azile & une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paroître serviteur de Jesus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteroient de devenir semblables à vous ?

2°. Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talens ou d'avantages humains par lesquels vous croyez mériter son estime ; vous vous trompez, & peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien ; la piété ne fait point de jaloux, & le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin, & qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à

gémir en secret de l'excès & de l'injustice de ses louanges.

3°. Ce qui est encore de plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche & ne trouve d'ordinaire de consolation, qne dans la fidélité & dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4°. Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais annoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des distinctions que la naissance & les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions & des foiblesses humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions & des censures. Après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos miseres ; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas ; agissez sous les yeux de Dieu seul, & laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.



LE MERCREDI DE LA II. SEM

Sur la Vocation.

DIVISION. *I. La rareté d'une Vocation véritable. II. Les périls d'une fausse Vocation.*

I. PARTIE. La sainteté est la vocation générale de tous les Fidèles ; mais la voie pour arriver à la sainteté, n'est pas la même pour tous les hommes ; & nous ne marchons surement dans cette voie, que lorsque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raison & la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appellés à la lumière de l'Evangile, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort ; il n'est que trop certain néanmoins que la voie que nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous a d'abord choisie.

1°. Les passions & les préjugés rendent la méprise très-commune. Souvent le choix d'un état n'est qu'une impression portée dès l'enfance ; & avant que nous sachions ce que nous sommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : une dignité qu'on espère dans l'Eglise engage au ministère ; la mort d'un aîné fait quitter l'état Ecclésiastique ; un dépit, une liaison d'amitié décide de notre destinée : comment ne vous pas méprendre, en usant de si peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcusable devant Dieu, lui qui a dû instruire ses enfans sur l'importance de ce choix d'un état.

2°. Seconde source de nos méprises : ce choix qui dépend uniquement des desirs de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature qui seul d'ordinaire en décide ; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naissance ou la situation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu employe ces signes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destine ; mais cette régle n'est ni sure, ni universelle : chaque état demande des talens particuliers, & ces talens ne sont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3°. Troisiéme source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : c'est que l'on n'examine pas quelle est la voie que la religion & la raison veulent que nous choisissions, & qui eu égard au caractère de nos penchans & de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Je ne dis pas que tous les hommes se retirent dans les solitudes, & renoncent aux emplois & aux professions publiques qui font l'ordre & l'harmonie de la société : le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'est pas l'état, c'est la vocation de Dieu, qui fait toute notre sureté. Mais ce que je veux dire, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de donner la préférence au sentier qu'on choisit par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les secours que nous y trouverons de fournir heureusement & saintement la carrière : or sur ce principe, que de vocations défectueuses ! Quels motifs font suivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Eglise ? la cupidité seule fait la diversité de nos destinées ; & Dieu que nous n'avons pas consulté

dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favorisant les passions qui nous l'ont inspiré.

4°. Si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût & les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière source de nos mépris. Comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect & la crainte de ceux de qui nous dépendons, ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume ; cependant ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, & personne presque ne prend dans son propre cœur, le choix qu'il fait de son état. De-là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de troubles dans les familles ; tant de révolte, d'ennuis, & d'amertumes dans les cloîtres ; chacun se plaint de sa condition & envie celle d'autrui, & nul n'est heureux dans le monde, parceque nul presque n'y est à sa place.

II. PARTIE. De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez :

1°. Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur nous ; & c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vûes qu'il s'est proposées en nous formant. Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées : pourquoi ? parceque Dieu seul nous connoît ; lui seul peut juger des rapports divers de vice & de vertu, que les situations infinies où il

pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; & par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-mêmes un état, puisque nous ne nous connoissons pas assez nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2°. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours & des graces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles & pour éviter ces périls: or pour participer à ces graces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés; autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire, qui est hors de son devoir, & n'a nul droit à ses bontés. Hélas! si tant d'ames périssent tous les jours avec les graces mêmes attachées à leur état, si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chûtes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris quelquefois que les mœurs des Chrétiens ayent si fort dégénéré: la raison n'en est pas difficile à trouver; tout est corrompu, parceque nul presque n'est à la place où il devroit être. Voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation; & de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables!

3°. Troisiéme raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre; on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce défaut est une de

ces fautes dont on n'a presque jamais de remords; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autorisez ; si vous êtes intru dans le lieu saint, la perte de tant d'ames qui eussent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un ministre fidele, la grace & le salut ; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modèle : voilà, vous qui inspirez à vos enfans des vocations injustes, les suites affreuses & les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remédes vous prescrire ; quelles mesures prendre ? Il est des engagemens que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, & qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre & de changer ; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver ; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut ?

Oui ; & c'est une vérité de foi, que quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; & Dieu n'est pas tellement assujetti aux loix de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup ; consultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de vo-

tre salut; attirez sur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, & que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sure voie pour vous; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles, en examinant bien toutes les démarches & la suite de votre vie.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre; vous êtes loin du royaume des cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre: tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer: vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre; mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu: vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme: il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur: *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémissement, & une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le mauvais Riche.

DIVISION. I. *Dans le portrait que nous fait Jesus-Christ du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui ne paroît accompagnée ni de vice ni de vertu.* II. *Dans le récit de son supplice;*

vous en verrez la condamnation & la déplorable destinée : c'est le sujet de cette Homélie.

I. PARTIE. Il y avoit dans Jérusalem, dit Jesus Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier crime ; il étoit né heureux. Jesus-Christ n'ajoûte rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même à ce point d'abondance & de prospérité ; ni qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant voilà le premier dégré de sa réprobation : il étoit riche.

2°. Il étoit vétu de pourpre & de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuse ; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense : on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion & de crime. Il étoit vétu superbement : voilà ce que lui reproche Jesus-Christ.

3°. Il se traitoit tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moyse ne défendoit que les excès ; & il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé de viandes défendues par la Loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences & des jeûnes qu'elle prescrivoit. A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère ; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes ; sur la religion & la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; sa probité n'est point attaquée, & on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent & intéressent la société.

Or, tel que Jesus-Christ vous dépeint ce

riche, vous paroît-il fort coupable? De quoi s'agit-il? il étoit riche, bien vêtu, faisoit bonne chère : si j'en juge par vos mœurs & vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent? un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur.....

4°. Vous m'opposerez peut-être la dureté du mauvais Riche, & vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrois vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais Riche? rapprochons les circonstances, & vous verrez que Jesus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce Riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent & trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsqu'Abraham apprend à ce Riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas comme Jesus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revêtu; il avoit faim, & vous ne l'avez pas rassasié. Mais, que lui dit-il? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie : vous n'avez rien souffert sur la terre; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité : vous avez cherché votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu : les larmes de Lazare sont essuyées; mais vos ris & vos consolations se changent en des tourmens qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes Frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour un Chrétien, de n'avoir point de vertus? Un disciple de

Moyse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle & délicieuse; & un disciple de l'Evangile, un membre de Jesus-Christ crucifié, seroit traité plus favorablement, en ne refusant rien à ses sens, & en s'abstenant simplement des plaisirs injustes & honteux!

C'est une vérité de salut, que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de Jesus-Christ. Or, pour ressembler à Jesus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste? le grand modèle de toutes les vertus reconnoîtra-t-il pour son disciple, un homme qui n'en a aucune? & cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes pour le salut, que lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, & que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignoit que certains Payens de son tems refusoient de se convertir à la foi, parcequ'ils menoient une vie réglée, selon le monde; & voilà précisément la réponse de ces Chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du siécle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable, selon le monde: mais ils ne sont pas Chrétiens; pourquoi? parcequ'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses desirs: parceque les Chrétiens sont spirituels, & que ces mondains sont encore tout charnels.

Si pour être Chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès, le paganisme nous a

fourni des hommes sages, attachés au devoir par des principes de gloire & d'honneur: ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les Chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées; c'est l'esprit de Jesus-Christ crucifié.

II. PARTIE. Lazare meurt & est porté dans le sein d'Abraham; le Riche meurt, & il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées! le Riche est enseveli; le mot est remarquable: le corps de Lazare abandonné, trouve à peine un peu de terre qui couvre son corps. Lazare meurt, & on ignore à Jérusalem qu'il ait vécu: le Riche meurt, & sans doute la pompe & la magnificence le suivent jusqu'au tombeau; mais à quoi lui sert tout cet appareil? son ame précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déja creusé un lieu profond dans l'abîme éternel: *Sepultus est in inferno*. Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

A peine le Riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il léve les yeux en haut: quelle surprise pour un homme, qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchoit, sure selon le monde, pût conduire à la perdition? Il léve les yeux, & voit de loin Lazare revétu de gloire & d'immortalité: première circonstance de son supplice. Quel parallèle alors? quels desirs de lui avoir ressemblé! quelle rage de ne lui ressembler pas! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur: la vûe des ames bienheureuses, & la pensée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2°. La présence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés: mais ici un mouvement

rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il étoit créé ; & une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté ; & cette vûe le tourmentera plus cruellement encore, que le sentiment de la fureur & de la justice de Dieu.

Nous sentons foiblement ici-bas l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu ; parceque les faux biens qui nous environnent, nous occupent & nous partagent : mais l'ame séparée du corps, tous ces phantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur, le fera sans cesse retomber sur lui-même, & le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée ! être éternellement malheureux, par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue !

3°. Le Riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus durant sa vie : autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette ame de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle est ! ces jours passés ne sont plus, & ne sont que rendre plus affreuse l'amertume de sa condition présente. Ajoûtez à ce souvenir, celui des biens de la grace dont elle a abusé : c'est ici où le réprouvé, repassant sur toutes les facilités du salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4°. Autre malheur du riche réprouvé : les peines présentes qu'il endure. *Je souffre*, dit-il, *d'extrêmes tourmens dans cette flamme.* Il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le

brûle ; & elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre ; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien ! répondoit autrefois saint Chrysostôme aux Grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité : écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5°. Ce n'est pas tout : ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'ame réprouvée perce dans la durée de tous les siécles ; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées ; & l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, & ausquels l'exemple de sa vie molle & voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parceque ses scandales durent encore : & il demande leur conversion, comme un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les exemples, & que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'ils vous inspiroient pour le plaisir ?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? vous avez Moyse & les Prophétes : si les vérités de l'Ecri-

ture ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir; & ce mort ressuscité à vos yeux laisseroit encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les Livres saints; commencez par-là vos journées, & finissez-les toutes par-là, puisque c'est-là le seul moyen que Jesus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Là vous trouverez les vérités les plus simples & les premiers fondemens de la doctrine du salut.

LE VEND. DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Enfant Prodigue.

DIVISION. I. *L'excès de la passion de l'impureté, marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue. II. L'excès de la miséricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

I. PARTIE. *L'excès de la passion marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.*

1°. Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuse, & ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Evangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens; mais la passion honteuse dont je parle, deshonore le corps, éteint la raison, & rend insipides toutes les choses du ciel.

2°. Il n'en est point qui laisse moins de ressources pour revenir à Dieu, quand on s'en

est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grace, & les biens de la nature. La perte de la grace, est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Esprit Saint jusques dans leur source ; & la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parcequ'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés : vous aviez reçu en naissant une ame si pudique ; vous étiez né doux, égal, accessible ; vous aviez reçu en naissant des talens heureux ; depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus, & l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3°. Troisiéme caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premiérement, par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre foiblesse, & qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens, inséparables de cette passion. Troisiémement, par les nouveaux desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatriémement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4°. Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil & plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui deshonore l'homme & le Chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes ; & le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, & en fait le sujet de ses dérisions & de ses censures.

II, PARTIE. *Voyons dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle & les consolations de sa pénitence.*

1°. Le premier caractère de sa passion avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace : par les ténébres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un degoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles. Premiérement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, son dégoût affreux pour les choses du ciel, se change en un saint desir de la vertu & de la justice : *combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison de mon père ont du pain en abondance, & je suis ici à mourir de faim !* Autrefois la seule idée de la régle & de la vertu le faisoit frémir, la seule vûe de la maison du père de famille lui étoit insupportable ; il commence maintenant à envier la destinée de ses serviteurs, de ces ames fidèles qui lui sont atta-

chées. Troisiémement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation; il ne renvoye pas à l'avenir; il ne loue pas la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les régles saintes: la véritable douleur parle moins & agit plus promtement. *Je me leverai*, dit-il, *Surgam:* j'ai un père tendre & miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant; j'irai dans sa maison sainte: *Ibo ad patrem:* j'irai répandre à ses yeux toute l'amertume de mon ame: je lui dirai: *Mon père, j'ai péché contre le ciel & devant vous.*

2°. Quel changement, & quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! il semble que Dieu veut être particuliérement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitens. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers, comme de l'absynthe.

Premiérement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille apperçoit son fils de loin & court au-devant de lui: il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière: le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une ame touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais, que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille? il court vers son enfant; il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer; il renverse des projets qui l'au-

roient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrettes qu'on trouve dans les premières demarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son col, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum :* image tendre & consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, & des consolations secrettes que Dieu fait sentir à une ame, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisiémement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-tems vécu privé par ses déréglemens. Le père de famille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste : *Adducite vitulum saginatum; manducemus, & epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel & des sacrifices, de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, &c. L'ame regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grace vient de la dégoûter ?

3°. Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'avilissement & dans le dernier mépris : l'honneur & la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient ou d'insensé ou de méprisable, on n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

LE III. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du ſalut.

PROPOSITION. *L'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut ; parceque toutes les reſſources utiles à la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconſtante & légère, qui tantôt, touchée de ſes misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes misères.*

1°. La première reſſource, utile pour ramener une ame de l'égarement, c'eſt la connoiſſance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grace employe pour la converſion d'une ame mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité, tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vus : alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux, tombe tout d'un coup; elle eſt ſurpriſe d'avoir ſi long tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître; & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impreſſions que fait la vérité ſur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette reſſource de ſalut, ſi infaillible pour les autres pécheurs, n'eſt que d'un foible uſage pour l'ame inconſtante & légère : les vérités de la foi ne font plus déſormais d'impreſſion ſur elle ; parceque ce ne ſont plus pour elle de nouvelles lumières : elle a vû clair & dans la vanité des choſes humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à ſon égard la ſurpriſe & l'attrait de la nouveauté, ſi heureux pour les autres pécheurs. Quelle reſſource peut-il donc encore reſter à cette ame dans la connoiſſance de

la

la vérité ? qu'apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde est un abus ? qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'ivresse & de volupté ? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu ? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses momens de pénitence ; & c'est de l'impression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie : qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre ? Il peut encore l'éclairer ; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre ? elle s'est familiarisée avec la vérité & avec ses passions : elle s'est accoutumée à soutenir la vûe des maximes saintes, & celle de ses foiblesses injustes. Ah ! plût à Dieu, comme dit un Apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, & qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2°. Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la justice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions & de ses remords. Rien n'est plus doux que ces premiers momens, où nos chaînes enfin tombées ; nous commençons à respirer, & à jouir d'une douce & sainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions, vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu, au goût du monde & des plaisirs, ame inconstante & légère, que pourra vous offrir de doux & de consolant, une nouvelle & sainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté : Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez

un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde; je vous le dis en tremblant, les conversions des ames qui vous ressemblent, sont très-rares. L'arrêt de Jesus-Christ là-dessus, est décisif & terrible: il dit qu'une ame comme la vôtre n'est pas propre au Royaume de Dieu: c'est-à-dire que ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son esprit & de son cœur, la rend inhabile au salut: d'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre, & ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une ame forte & sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des régles de foi & de prudence: c'est que dans le monde même, un esprit frivole & léger n'est capable de rien; & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuye bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui, sur toutes choses ne consulte & ne suit que le goût: vous n'êtes donc pas propre au Royaume de Dieu.

3°. La troisiéme ressource utile aux autres pécheurs, ce sont les Sacremens: or cette ressource devient un écueil à l'ame inconstante & légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remédes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, & qui vient enfin se jetter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la

ſainte ſévérité du Juge, l'importance du remède, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes, tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une ame familiariſée avec ſa confuſion; il eſt raſſuré contre lui-même, il ne rougit plus de ſes aveux. Ecueil, ſecondement, par la diſſimulation inſéparable des rechûtes. Ecueil, troiſiémement, par le ſacrilége inévitable dans les rechûtes : car ſe repentir ſans ceſſe & retomber ſans ceſſe, c'eſt être un mocqueur & un profanateur des choſes ſaintes: non que la grace du Sacrement établiſſe l'homme dans un état conſtant & invariable de juſtice; mais lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, les rechûtes du moins ne ſont pas ſi promptes; on ne paſſe pas en un inſtant d'un état de juſtice, à un état de péché, parce que la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, c'eſt un ouvrage difficile; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis : c'eſt un ouvrage ſolide; donc ce qui s'écroule en un inſtant n'étoit bâti que ſur le ſable mouvant : c'eſt un ouvrage ſérieux ſur lequel on délibère long-tems; or une entrepriſe long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour preſque qu'on venoit de la finir. Auſſi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames inconſtantes & légères, comme des dériſions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la ſainteté de nos myſtères; & ils les éloignoient déſormais de l'autel ſacré. Je ſai qu'on ne doit point aggraver le joug, & qu'un excès de ſévérité ne deshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'inſtant le ſang

de Jesus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées ; & plût à Dieu, ame infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, on ne vous verroit pas encore la même après tant de Sacremens & de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même ! vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges.

J'avois donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut étoit le moins propre au royaume de Dieu, parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le petit nombre des Elûs.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles sont les causes du petit nombre des Elûs ? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

I. PARTIE. *La première cause du petit nombre des Elûs, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens.* Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous ?

1°. Etes-vous innocent ? Dans ces tems heureux où l'Eglise n'étoit qu'une assemblée de Saints, il étoit rare de trouver des fidèles, qui après avoir été régénérés dans le Sacrement de Baptême, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais de-

puis que le monde devenu Chrétien a porté avec lui dans l'Egliſe ſa corruption & ſes maximes, nous nous égarons preſque tous dès le ſein de nos mères; la terre, comme dit un Prophéte, eſt infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville eſt une Nivive pécherelle; la Cour eſt le centre de toutes les paſſions humaines; le ſel même de la terre s'eſt affadi. Voila donc déja une voie de ſalut fermée preſqu'à tous les hommes; tous ſe ſont égarés : l'âge a peut-être calmé les paſſions dans pluſieurs; un coup de la grace a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeuneſſe? Il ne reſte donc plus qu'une reſſource, c'eſt la pénitence : or,

2°. Etes-vous pénitent? Mais où ſont-ils les pénitens? forment-ils dans l'Egliſe un peuple nombreux? la parole de ſaint Ambroiſe, qu'il y a encore plus d'innocens que de pénitens, eſt terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitens ſont rares, examinons ce que c'eſt qu'un pénitent: un pénitent, diſoit autrefois Tertullien, c'eſt un Fidèle qui ſent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois ſon Dieu, qui a ſans ceſſe ſon péché devant les yeux, & qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, &c. Voilà en abrégé ce que c'eſt qu'un pénitent: or, encore une fois, où ſont parmi nous les pénitens de ce caractère? Les ſiécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples, qui, quoique moins coupables que nous, paſſoient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves ſi laborieuſes, que les pécheurs les plus ſcandaleux ne voudroient pas les ſoutenir aujourd'hui un ſeul jour : ainſi ſi l'on voyoit encore des pécheurs dans ces tems heureux, le ſpectacle de leur

pénitence édifioit bien plus l'assemblée des Fidèles, que leurs chûtes ne l'avoient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous; je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; ils sont pécheurs, ils en conviendroient; & vous n'êtes pas innocent, & vous en convenez vous-même: or, sont-ils penitens, & l'êtes-vous? L'âge, les emplois, &c. vous ont dégoûté des créatures; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu: vous êtes devenu plus exact à remplir vos devoirs publics & particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent: vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés: car montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence; il n'y en a point: cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, & vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au salut; mais sur quel titre? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même: vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche; vous n'êtes donc pas du petit nombre des Elûs.

II. Partie. *La seconde cause du petit nombre des Elûs; c'est que les loix sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les régles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut.*

Par exemple, en matière de dépense & de profusion, rien n'est blâmable & excessif selon

le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires ; cependant quoi de plus opposé aux régles de la modération chrétienne ? c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, & réglent le choix du siécle ou de l'Eglise ; l'usage veut que les jeunes personnes du sexe soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir & à plaire ; êtes-vous né avec un nom ; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses & de dépenses, & faire votre idole de la fortune ; êtes-vous jeune ? c'est la saison des plaisirs, &c. Voilà la doctrine du monde. Or qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jesus-Christ ? est-ce la doctrine des Saints ? sont-ce les loix de l'Eglise ? point du tout, c'est l'usage : voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvoit prescrire contre les regles que Jesus-Christ nous a laissées, & ausquelles ni les tems ni les siécles ne sauroient jamais rien changer ; mais vous ne pensez pas que ce que vous appellez aujourd'hui usage, étoient des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré ; que nous serons jugés sur l'Evangile, & non sur l'usage, sur les exemples des Saints, & non sur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : & moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce siécle corrompu, vous dit l'Ecriture : or le siécle corrompu, n'est pas le petit nombre de Justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres,

vous aurez donc le même sort qu'eux ; c'est parceque presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres, il faudroit au contraire se dire à soi-même ; il y a dans l'Eglise deux voyes, l'une large où passe presque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui conduit à la vie : de quel côté suis-je ? suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie. Voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome ? si Abraham vivoit comme ceux de son siécle ; si Esther dans la Cour d'Assuérus se conduisoit comme les autres femmes de ce Prince ; enfin voyez si dans tous les siécles, les Saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont-là des singularités & des exceptions plutôt que des régles que tout le monde soit obligé de suivre : mais avons-nous donc un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promesses à espérer que les Saints ? S'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les Saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des exemples dangereux & inutiles ; mais pouvons-nous le penser raisonnablement ? Ne nous rassurons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons ; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions, seront les compagnons de notre infortune.

III. PARTIE. *La troisiéme cause du petit nombre des Elûs, c'est que les maximes & les obligations les plus universellement ignorées ou rejettées, sont les plus indispensables au salut.*

1°. Vous avez renoncé au monde dans vo-

tre Baptême; & le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens & sur les maux de cette vie? voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes: or, est-ce-là votre situation par rapport au monde? où sont ceux qui renoncent de bonne-foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient?

2°. Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à la châtier, à la domter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs: or où sont les Chretiens qui là-dessus soient plus Fidèles que vous?

3°. Vous avez dit anathême à satan & à ses œuvres; & quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil & comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge, l'orgueil, les jalousies & les contentions: donc tout Chrétien doit s'abstenir de toutes ces choses, & il viole les vœux de son baptême, lorsqu'il y participe? ce sont là vos obligations les plus essentielles, & vous n'êtes point Chrétien si vous ne les observez pas; cependant qui les observe, qui les connoît seulement, qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle?

Si cela est ainsi, direz-vous, qui pourra donc se sauver? peu de gens, mon cher Auditeur: ce ne sera pas vous du moins, si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous

reſſemblent ; ce ne ſera pas la multitude. Qui pourra ſe ſauver ? ce ſeront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; ce ſeront ceux qui ne ſe font pas une loi des uſages inſenſés du monde, mais qui corrigent les uſages par la loi de Dieu ; ce ſera vous-même qui vous ſauverez, ſi vous voulez ſuivre ces exemples : voilà les gens qui ſe ſauveront : or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités ? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut ? A Dieu ne plaiſe ! le fruit de ce diſcours doit être de nous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie ſure ; de nous convaincre que pour ſe ſauver, il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

LE MARDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le mélange des bons & des méchans.

DIVISION. *Le mélange des bons & des méchans qui paroît ſi injurieux à la gloire de Dieu ; a néanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre de la Providence.* I. *Les bons dans les deſſeins de Dieu doivent ſervir ou au ſalut ou à la condamnation des méchans.* II. *Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes.*

I. PARTIE. *Les Juſtes ſervent au ſalut des méchans, en leur fourniſſant mille reſſources de ſalut ; le ſecours des inſtructions,*

des exemples, des prières, c'est à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion.

1°. Le secours des instructions, qui font d'autant plus d'effet sur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en sont les caractères inséparables. La vérité accompagne les instructions des Justes; car ils ont l'œil trop simple, & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils appellent avec simplicité le bien un bien & le mal un mal & le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni de ces basses adulations qui l'admirent, ni de ces adoucissemens artificieux qui les justifient. L'autorité : en effet les paroles des Justes tirent d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids & une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires : le pécheur quelque élevé qu'il soit, perd par ses égaremens le droit de reprendre les autres, & ses mœurs ne laissent plus de crédit & d'autorité à ses paroles; mais le Juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité & à l'autorité, les Justes ajoutent dans leurs instructions les saints sacrifices & les sages circonspections d'une charité sage & prudente, qui loin de condamner sans indulgence, & de corriger sans discernement, sait choisir ses momens, & ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse; telles sont les instructions des Justes.

2°. Ils servent au salut des méchans en se trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet si les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs; & ils croiroient la vie chrétienne impossible, parce qu'ils la verroient sans exemple : mais dans quelque situation que la Pro-

vidence les ait fait naître, ils trouvent des Justes de leur âge & de leur état, qui observent la loi du Seigneur; leur exemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité & à la justice, & qui lui parle sans cesse au fond du cœur: nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais l'exemple des Justes la lui persuade.

3°. Les Justes mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs priéres. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre; ce sont les prières & les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'Eglise; parce qu'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, & qui ne gémit jamais en vain.

Mais en second lieu, les Justes servent aussi à la condamnation des méchans. On a beau dire que la vertu est rare; il est encore sur la terre des ames pures & fidèles: vous en connoissez, pécheurs, dans votre rang & dans votre état, ausquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or des ames de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses: car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jesus-Christ, que leur exemple ou n affoiblisse, ou ne confonde? Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints, qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

II. PARTIE. *Les méchans sont soufferts pour l instruction ou pour le mérite des Justes.*

1°. Ils servent à leur instruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Justes, l'exemple des méchans leur fournit des leçons continuelles: Premiérement, de vigilance: s'ils sont tentés de s'affoiblir, ils lisent

sans cesse dans les chûtes de leurs frères les raisons qu'ils ont de veiller ; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui quels sont les dégrés qui conduisent insensiblement au crime : que les commencemens en sont toujours légers ; qu'ainsi il n'y a de sureté pour la vertu que dans la vigilance, parce qu il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement & la chûte. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût : car si les Justes vivoient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces momens où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété ; mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion. Sans même faire usage de sa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, & il n'en trouve point ; il voit par tout des agitations qu'on appelle plaisirs, & il ne voit nulle part de bonheur. Troisiémement, de reconnoissance, contre la tentation de l'oubli des graces : les Justes voyent périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du penchant pour la vertu, qui gémissent même sous le poids de leurs chaînes, & qui desirent leur délivrance ; & ils se souviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du désordre, après qu'ils s'étoient souillés par des excès monstrueux, qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu ; & lorsque loin de l'attendre & de l'appeller, ils fuyoient encore sa présence : ces objets & ces réflexions toujours présentes, font sentir chaque instant aux Justes le prix inestimable du bienfait qui a changé leur cœur, & leur inspirent un fonds de tolérance, de douceur, & de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les censurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2°. Les méchans ſont ſoufferts pour le mérite des Juſtes. Premiérement, par la ſéduction de leurs exemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du Juſte, qui a beſoin de force pour s'en défendre ; car il a ſans ceſſe ces exemples devant les yeux : ils favoriſent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des Juſtes mille épreuves glorieuſes : en les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dériſions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur detachement, &c. Cela montre que les Juſtes, en conſidérant la conduite de Dieu ſur les méchans, ne font pas toujours uſage de leur foi : ils ſouhaiteroient que la piété fût toujours protégée, favoriſée, préférée même ici-bas dans la diſtribution des graces, & des honneurs, au vice ; mais ils n'apperçoivent pas que, ſi leurs déſirs injúſtes étoient exaucés, ce ſeroit ôter à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôteroit l'occaſion & le mérite de ſes véritables victoires. Troiſiémement, les ſcandales & les déréglemens des pécheurs affligent les Juſtes, & arrachent à leur piété des gémiſſemens de zèle & de compaſſion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet quand on a de la foi & qu'on eſt touché de la gloire du Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde, d'un œil ſec, tranquille, indifférent ? les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes myſtères deshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées ?

LE MERCREDI DE LA III. SEM.

Du véritable Culte.

DIVISION. I. *Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété. II. Mais n'en abusez pas.*

I. PARTIE. *Ne méprisez pas l'exterieur du culte & de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, & sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, & se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la réligion de l'homme innocent : mais depuis notre chûte, notre ame enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. Delà les pratiques de la Loi multipliées à l'infini; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusques dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allégue trois prétextes, pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la Religion.

1°. L'inutilité de l'extérieur. On pourroit d'abord demander à ces Sages du monde, si en bannissant cet extérieur qu'ils croyent inutile, ils sont du moins fidèles à cet essentiel auquel ils se retranchent; & s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde : en ce cas-là ils ne s'aviséroient guères de disputer à Dieu les dehors : c'est le sacrifice du cœur & des passions qui coûte; ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui avec un

cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété ; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincérement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, & de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connoître les faveurs secrettes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les foibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les Justes par le spectacle de notre changement, pour confondre les impies, & les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puisque vous l'exigez des serviteurs de Dieu, & que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété ?

2°. La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité & sa foiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la Religion, c'est là, dit-on, la Religion du Peuple ; on n'y trouve pas assez d'élévation & de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur ont d'ordinaire tous les défauts des ames les plus basses & les plus viles : c'est pourtant dans le réglement des mœurs qu'il faudroit se piquer de force & d'élévation ; car c'est en cela que consiste la véritable force & la seule élévation de l'esprit & du cœur, à maîtriser ses passions ; voilà ce qui fait les grandes ames, & voilà où en sont les Justes que le monde méprise tant, & qu'il regarde comme des esprits foibles & vulgaires.

D'ailleurs,

D'ailleurs, vous regardez les saints usages de la Religion autorisés par la foi & la piété de tous les siécles & de tous les Justes, comme des pratiques populaires & trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais vos occupations les plus sérieuses, & les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus dignes de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un esprit de foi & de Religion? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde & de ses vanités, & que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la Religion: ainsi les Justes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît grand & merveilleux, comme vous traitez de médiocrité & de petitesse ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

3°. Le monde oppose aux pratiques extérieures de la Religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot que c'est ce qu'il faut éviter; mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la Religion, il est à propos de les combattre, & c'est ce que nous allons faire.

II. Partie. *N'abusez point des pratiques extérieures de piété.*

1°. Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne de cet esprit de foi & d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le régne de Dieu au-dedans de nous, est vaine; toute Religion qui se borneroit à de purs dehors, seroit indigne de l'Etre su-

prême : cependant c'est ici l'abus le plus universel, & la plaie la plus déplorable de l'Eglise; jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété réelle & intérieure. Ce n'est pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte & hypocrisie : non, c'est au contraire l'erreur de la bonne-foi, & l'excès de la confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illusion; elles croyent que tout est fait, lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres : Mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous, & si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, se payera d'un vain extérieur & de simples bienséances? Cependant on y met sa confiance sous prétexte que,

2°. Ces pratiques extérieures sont saintes : mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent; & c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience : le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres : il se pardonne plus facilement des fragilités & des chûtes qui paroissent compensées par des œuvres saintes : il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la Religion : il est semblable au Peuple Juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant jusqu'à la fin dans son aveuglement, parceque ces dehors extérieurs nourrissoient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Evangile, que les grands pécheurs, les impies, les Publicains se convertissent : mais

les Phariſiens, les demi-Chrétiens, les ames en même tems religieuſes & mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaiſirs & les maximes du monde, ne ſe convertiſſent jamais.

3°. Dernier abus des pratiques extérieures : elles ſont juſtes, mais on en abuſe, & on bleſſe la juſtice en leur donnant la préférence ſur les obligations les plus indiſpenſables : ainſi ſouvent on eſt de toutes les bonnnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la régle là-deſſus : tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la foi & de la piété. La charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie. Commencez par le devoir ; tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement ne ſera qu'un amas de ruines ; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété ſincère & véritable n'eſt que la fidélité aux obligation de ſon état.

Fin des Analyſes.

